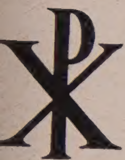
LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



40e ANNÉE — T. LV — 2 FÉVRIER 1958 — NUMÉRO 1270

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS ▾ MAISON DE LA BONNE PRESSE

ÉGLISE
L'HUMANITÉ
L'ÈRE
CHNIQUE

par
Mgr CHAPPOULIE

LA PRÉSENTATION AU TEMPLE (fragment), PAR MEMLING (1435-1494).

BIBLIOGRAPHIE

— *Le zèle de la Maison de Dieu,* par le chanoine D. Duret. — Vol. 14 × 23 cm., 44 illustrations, 104 pages sur papier glacé. Prix : 650 francs. Lethielleux, éditeur, Paris.

Ces pages traitent de la restauration, de la décoration, de l'aménagement et de l'ameublement des églises selon les règles consacrées par la tradition chrétienne, les canons du Code, les instructions du Saint-Office et les commentaires autorisés.

— *Plus près de Dieu,* par G. Saler, S. J. Tome II. — Vol. 12 × 19 cm., 160 pages. Prix : 510 francs. P. Lethielleux, éditeur, Paris.

Ces « brèves réflexions » pour les fêtes et les dimanches complètent celles qui avaient paru dans un premier volume, en 1954. Chaque instruction est centrée sur un thème unique suggéré par un texte de la liturgie du jour.

— *Mon prêtre intérieur,* par Louis-Joseph. — Vol. 12 × 19 cm., 176 pages. Prix : 400 francs. Lethielleux, éditeur, Paris.

Méditations, dont le but unique est la formation du prêtre à la vie intérieure tout au long de sa vie sacerdotale.

— *Benoît de Nursie,* par Michel Meslin. Collection Eglise d'hier et d'aujourd'hui. — Vol. 19 ×14 cm., 128 pages. Prix : 330 francs. Les Editions Ouvrières, Paris.

L'auteur trace d'abord un portrait de saint Benoît, inséré dans son contexte historique ; puis il nous livre un choix d'extraits du second livre des *Dialogues de Grégoire le Grand,* véritables fioretti bénédictins ; il nous conduit enfin à cette *Règle des moines,* admirable et inépuisable.

— *Chrétien dans ma commune,* par Civis. — Brochure 13,5 × 18 cm., 80 pages. Prix : 180 francs ; port, 20 francs. Collection « Mon village », Paris.

Cette brochure nous propose de « reconsidérer » nos habitudes municipales, de les vivifier civiquement. Elle s'adresse à la fois aux élus et aux électeurs chrétiens.

— *Manuel pratique du chauffage par tubes « infrarouges » électriques,* par Marcel Bombard. — Une brochure de 52 pages, avec nombreux croquis. Prix : 360 francs, plus 50 francs de timbres à l'unité. Editions Chiron, Paris.

Il s'agit bien, dans ces pages, de renseignements pratiques (plans, devis, pose, ordre de grandeur des prix) pour l'utilisation rationnelle des tubes infrarouges électriques. La comparaison avec le système au gaz est abordée p. 5. Ingénieurs, installateurs, collectivités locales ou religieuses (le chauffage des églises est étudié sur 10 pages), artisans, etc., y trouveront une base d'appréciation et de travail. Le séchage industriel n'est pas envisagé ici. Il s'agit surtout de renseignements pour le chauffage des locaux même commerciaux.

— *Chrétiennes des premiers siècles,* par Anne-Marie La Bonnardière. — Vol. 14 × 19 cm., 158 pages. Prix : 420 francs. Collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». Les Editions Ouvrières, Paris.

Ces pages nous montrent comment les chrétiennes des premiers siècles de l'Eglise ont été des servantes du Seigneur. Les titres des divers chapitres sont évocateurs : « Celles qui ont connu le Christ pendant sa vie terrestre. — Contemporaines des apôtres. — Celles qui ont résisté jusqu'au sang. — Les vraies veuves. — La femme forte, etc. »

— *Cyprien de Carthage,* par Maurice Jourjon. — Vol. 14 × 19 cm., 126 pages. Prix : 420 francs. Collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». Les Editions Ouvrières, Paris.

L'auteur tire fort à propos les leçons de la vie et des écrits de l'évêque martyr du IIIe siècle.

— *L'enfant Louis XVII et son mystère,* par Madeleine-Louise de Sion. — Vol. 14,5 × 19,5 cm., 232 pages. Prix : 810 francs. Beauchesne, éditeur, Paris.

Récit émouvant dans lequel l'auteur essaye de redécouvrir une des figures les plus touchantes et les plus mystérieuses de notre histoire.

— *Frères universels. L'éducation du sens international chez l'enfant.* — Vol. 15.5 × 22 cm., 418 pages. Prix : 1 020 francs. Editions Fleurus, Paris.

Actes du Ve Congrès du Bureau international catholique de l'enfance, tenu à Venise du 2 au 8 mai 1955.

— *L'heure de Jésus* (troisième série), par l'abbé Gaston Courtois. — Vol 15,5 × 22 cm., 248 pages. Prix : 662 francs. Editions Fleurus, Paris.

Ce troisième tome comprend dix méditations faisant suite à celles des deux autres volumes. Elles placent la religieuse devant le problème que pose sa vocation, don d'elle-même à Dieu et aux autres. Mais elles conviennent également à tous les catholiques désireux d'exercer sur leur entourage une action vraiment féconde.

— *L'anglicanisme,* par André D. Tolédano. — Vol. 14,5 × 19,5 cm., 138 pages. Prix : 300 francs. Encyclopédie du catholique. Arthème Fayard, éditeur, Paris.

Ce livre vise à nous donner une image exacte, vivante et complète des formes de la vie chrétienne qui se sont succédé en Angleterre depuis le schisme. Il fait l'historique de la crise religieuse dans ce pays qui a abouti à l'Eglise anglicane actuelle et aux quelques sectes qui l'entourent.

— *Les origines de l'homme,* par Nicolas Corte. — Vol. 14,5 × 19,5 cm., 126 pages. Prix : 300 francs. Encyclopédie du catholique. Arthème Fayard, éditeur, Paris.

Etude du problème des origines de l'homme au quadruple point de vue des mythologies, des philosophies, des sciences positives et de la théologie.

— *Fils de l'homme ; Fils de Dieu,* par Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris. — Vol. 12 × 18,5 cm., 214 pages. Prix : 450 francs. Editions Spes, Paris.

Edition définitive en un volume des Conférences du Carême 1957 à Notre-Dame de Paris, que nous avons déjà signalées lors de leur publication en brochures.

— *Nazareth, rédemption de la famille et du travail,* par Joseph Aubry, S. D. B. — Un vol. de 96 pages. Prix : 200 francs. Editions Fleurus, Paris.

L'auteur tire les leçons des trente-deux ans de la vie cachée du Christ à Nazareth : réaliser notre sainteté avec et par les tâches providentielles auxquelles Dieu nous appelle.

— *Les fioretti du curé d'Ars,* par Henri Panneel. — Un vol. 18,5 × 14 de 22 pages. Prix : 690 francs. 710 francs T. L. C. Maison de la Bonne Presse. Paris.

Ce sont des pages très vivantes et d'une lecture agréable, capables d'intéresser la jeunesse et les adultes. Certains traits sont appuyés pour donner plus de relief, et c'est là tout un art quand il s'agit d'un saint dont la grâce surnaturalise les qualités naturelles. La précision de tous les détails nous donne de plus un récit très circonstancié, comme un reportage de journaliste. Nous avons un film de la vie du saint curé où le scénariste n'a rien oublié pour faire concret. C'est dire tout l'intérêt de ces pages où jeunes et grands trouveront leur plaisir et leur édification.

— *Saint Paul à Damas et à Antioche.* — Le numéro 8 de la revue illustrée « *Bible et Terre Sainte* » paru entre deux fêtes de la Manifestation — Epiphanie et la conversion de saint Paul — est plus spécialement consacré au thème du *témoignage.* Au sommaire : *les porte-parole de Dieu, Amos et Jérémie,* par MM. les abbés Albert et Delannoy ; *Jésus témoin,* par M. l'abbé Brien ; *l'Esprit-Saint et le témoignage,* par M. l'abbé Biard ; *cercle biblique,* par le R. P. Besnard, O. P. ; *veillée biblique,* par Dom Thierry Maertens, O. S. B. ; et enfin *deux reportages* illustrés de belles photos : *saint Paul à Damas* et *saint Paul à Antioche.*

Bible et Terre Sainte, 5, rue Bayard, Paris, 8e. L'exemplaire : 100 francs ; l'abonnement (9 numéros par an) 800 francs. C. C. P. : Bonne Presse, 1668 Paris.

La Documentation Catholique

0e année — T. LV Numéro 1270 — 2 février 1958

L'enseignement de saint Thomas d'Aquin

Allocution de S. S. Pie XII aux professeurs et élèves de l' " Angélique " (14. 1. 1958)

S. S. Pie XII a adressé l'Allocution suivante ux supérieurs, professeurs et élèves de Athénée pontifical « Angélique » de Rome, omposant un groupe de plus de 800 peronnes, conduit par le T. R. P. Browne, maître énéral de l'Ordre des Frères Prêcheurs, grand hancelier de l'Athénée Angélique (1) *:*

Nous éprouvons une joie particulière à vous oir rassemblés devant Nous, supérieurs, proesseurs et élèves de l'Athénée romain, appelé ngélique, et cette joie est d'autant plus vive ue, selon Notre vœu et le vôtre, il Nous est nfin donné ce matin de vous accueillir, de ous voir et de vous parler.

Avant de vous dire certaines choses profiables — Nous comptons pour cela sur l'aide e la grâce de Dieu, — Nous devons d'abord ous féliciter vivement des progrès et de l'acroissement de votre Athénée. Aux Facultés de héologie, de droit canon et de philosophie e sont ajoutés deux autres Instituts, l'un de piritualité, l'autre de sciences sociales ; le ombre des maîtres, dans les Facultés, s'est ccru ; la doctrine et les écrits de saint Thomas 'Aquin sont encore davantage approfondis et ivulgués. Tout cela, Nous l'approuvons, Nous e louons et Nous en reconnaissons le mérite.

Votre Athénée pontifical, dont Nous sommes eureux de saluer ici le grand chancelier, lotre cher Fils Michaël Browne, votre maître énéral, a été créé avant tout pour resplendir ans tout l'univers catholique, comme un hare éblouissant de la sagesse thomiste.

Vous célébrerez bientôt le cinquantenaire de a fondation (2) et Nous voyons déjà la joie ue vous causera cet heureux événement. Ce ui n'était alors qu'un commencement et un spoir vacillant est devenu aujourd'hui une elle réalisation, grâce à la puissante protecion de votre céleste patron et aux travaux des maîtres éminents de votre Institut. Mais ce qui lui a valu une grande renommée « dans la maison de Dieu..., qui est l'Eglise du Dieu vivant, colonne et soutien de la vérité » (*I Tim.*, III, 15), c'est qu'il approfondit soigneusement la doctrine de saint Thomas d'Aquin et qu'il lui donne une large audience. Sous la conduite de votre céleste Patron, riche de vertus remarquables, vous marchez sur un chemin qui est le bon.

Dans les prières liturgiques de la fête de saint Thomas d'Aquin, on demande à Dieu deux choses primordiales et éminentes : « De saisir par l'intelligence ce qu'il a enseigné et d'imiter ce qu'il a fait. » (Oraison de sa fête.)

Docilité a l'autorité de l'Eglise

Alors, demandons-nous : qu'a donc surtout enseigné saint Thomas ? En quoi donc se résume, dans un premier coup d'œil capable de le faire découvrir, son sublime enseignement ? La réponse est claire : par ses paroles et ses exemples il a appris d'abord à ceux qui étudient les sciences sacrées et aussi aux disciples de la philosophie rationnelle que l'on doit la plus grande docilité et le plus grand respect à l'autorité de l'Eglise catholique. (Cf. *S. Th.*, III p., suppl. q. XXIX, a. 3, *Sed contra* 2 ; et IIa, IIae p., q. X, a. 12 in c.)

Cette entière soumission à l'autorité de l'Eglise découlait de son absolue persuasion que le magistère vivant et infaillible de l'Eglise est la règle immédiate et universelle de la vérité catholique.

Vous surtout, chers Fils, qui, par une faveur singulière de Dieu, vous appliquez à l'étude des sciences sacrées dans cette ville, auprès de la « chaire de Pierre et de l'Eglise principale d'où est née l'unité sacerdotale » (S. Cypr., *Epist LV*, c. XIV. Edition Hartel, *Corp. Script. Eccl. Lat.*, vol. III, p. 2, p. 683), suivez le chemin que vous ont tracé saint Thomas d'Aquin et les membres éminents de l'Ordre dominicain, remarquables par leur piété et leur sainteté, et, lorsque se fait entendre la voix du magistère, soit ordinaire, soit extraordinaire, de l'Eglise, accueillez-la avec une oreille attentive et un cœur docile. Ce n'est pas seulement aux institutions et aux décrets du magistère sacré, se rapportant à des vérités révélées par Dieu, qu'il faut donner votre assentiment prompt et diligent, ces vérités dont l'Eglise catholique, l'Epouse du Christ, a le dépôt, et dont elle est la seule fidèle gardienne et l'interprète infaillible, mais il faut également

(1) Traduction (d'après le texte latin publié par *Osservatore Romano* du 15. 1. 1958) et sous-titres de *D. C.*

Parmi les personnalités présentes à l'audience, *Osservatore Romano* signale : les membres de la urie généralice des Dominicains ; les RR. PP. Ciappi, naître du Sacré Palais apostolique ; Gillon, recteur nagnifique ; Matthijs, vice-recteur ; Grech, maître des tudes ; Lemeer, doyen de la Faculté de théologie ; lvarez, doyen de la Faculté de droit canon ; Toccaondi, doyen de la Faculté de philosophie ; Lavaud, irecteur de l'Institut de spiritualité ; Spiazzi, directeur de l'Institut des sciences sociales ; Hering, prieur u couvent des Dominicains.

(2) C'est en effet en 1909 que l'ancien Collège de aint-Thomas, fondé en 1577, fut transformé en Institut pontifical international qui prit le nom d' « Anélique ». (*N. D. L. R.*)

accueillir avec une humble soumission les documents qui traitent de questions d'ordre naturel et humain, car les catholiques, et surtout les théologiens et les philosophes, doivent leur accorder toute l'attention qui leur est due, s'ils traitent de ces questions d'un ordre inférieur en raison de leur connexion et de leur rapport avec les vérités de la foi chrétienne et la fin surnaturelle de l'homme.

La place de l'Ecriture
L'étude de la théologie thomiste spéculative

Le théologien doit, à l'exemple de saint Thomas, scruter très attentivement et méditer assidûment les Saintes Ecritures qui sont d'une valeur et d'une importance capitales pour ceux qui étudient les sciences religieuses. Car, comme l'atteste lui-même le saint docteur, « elle (cette science sacrée) tire ses arguments certains et propres des documents de l'Écriture canonique... Notre foi repose, en effet, sur la révélation faite par les apôtres et les prophètes qui ont écrit les livres canoniques et non sur quelque autre révélation, s'il en est, faite à d'autres docteurs ». (*S. Th.*, I p., q. I, a. 8, ad. 2.) Il a toujours agi, lui, conformément à son enseignement. Ses commentaires des livres du Nouveau et de l'Ancien Testament, surtout des épîtres de saint Paul, sont, de l'avis de personnes au jugement le plus sûr, d'une telle profondeur, d'une telle pénétration, d'une telle exactitude, qu'ils peuvent compter parmi ses plus grandes œuvres théologiques et être estimés comme leur complément biblique digne de toute estime. Et si quelqu'un les néglige, on ne peut admettre qu'il possède parfaitement et pleinement une connaissance familière du docteur angélique. Que la recherche et la pratique de la Sainte Ecriture, qui ont toujours imprégné les méditations théologiques de saint Thomas et qui l'ont merveilleusement réconforté au moment de sa mort, ne soient jamais absentes de vos études et de vos règlements de vie spirituelle. Nous estimons devoir également recommander l'étude de la théologie thomiste spéculative, qui doit vous être très chère, comme il a été dit à votre dernier chapitre d'élection : « La théologie thomiste spéculative constitue toujours un patrimoine propre de votre Ordre. » (*Acta Capit. gener. elect.*, 1955, n. 113.) C'est pourquoi, dans votre Athénée, beaucoup d'estime et de reconnaissance doivent être dues à la théologie pour laquelle saint Thomas en son temps a revendiqué les droits d'une vraie discipline et d'une vraie science et qu'il a mis au premier rang de toutes les doctrines et de toutes les études (cf. *S. Th.*, I p., q. I, a. 5).

Nous-même avons affirmé ses principaux mérites, dans l'Encyclique *Humani generis*, contre certains amateurs de nouveautés (cf. *Acta ap. Sedis*, a. 42, 1950, p. 573) (3). Dans l'étude des diverses questions théologiques, bien que les progrès et les acquisitions des sciences historiques et des sciences expérimentales doivent être hautement appréciés comme il convient, Nous n'en devons pas moins maintenir soigneusement les principes et les points essentiels de la doctrine de saint Thoma

Nous estimons que la même chose doit êt dite, toutes proportions gardées, en ce q concerne les matières philosophiques.

A l'exemple de saint Thomas

Maintenant, après que votre esprit ait admi la sagesse presque angélique de votre illust patron et maître, méditez avec Nous égaleme ses vertus que vous essayerez assidûment d reproduire dans votre vie. Il est bien certai qu'il a utilisé pour son progrès spirituel c paroles de saint Paul : « Quand j'aurais le d de prophétie, que je connaîtrais tous les my tères et que je possèderais toute science..., je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » (*I Co* XIII, 2) ; et « la science enfle tandis que charité édifie » (*I Cor.*, VIII, 2). Bien qu'il a étudié de toute son âme les doctrines spécul tives, il a reconnu que le premier rôle revena à la charité que servent les autres vert comme leur reine au merveilleux diadèm Car c'est là que la foi puise sa vie et les do du Saint-Esprit leur force ; c'est là aussi q se nourrit la flamme cachée, dans la conte plation des mystères de Dieu. Vous aus mettez toute votre application et votre arde à cultiver la charité et, avec elle, les vifs se timents de piété et les autres vertus qui co viennent à votre condition et à votre état, po que les sévères études dans lesquelles vous vo plongez, loin de vous nuire, vous servent gravir les degrés de la perfection évangéliqu En même temps que les vertus surnaturell veillez à observer vos vœux religieux ainsi q les règles et les lois de vos divers Institut que la liturgie sacrée soit votre chaste délic que constamment votre bouche et aussi vo cœur parlent avec richesse et ferveur d choses de Dieu ; qu'à la fois, enfin, l'amour la vérité et la vérité de l'amour vous acco pagnent bien fidèlement et vous exhortent élever vos âmes.

Avant de terminer, Nous voulons propos à votre réflexion et à votre méditation quelqu belles paroles de saint Bonaventure qu'un saient à saint Thomas les liens d'une dou amitié : « Que (personne) ne croie que lecture lui suffise sans l'onction, la spéculati sans la dévotion, la recherche sans l'admi tion, l'observation sans l'exultation, l'activ sans la piété, la science sans la charité, l' telligence sans l'humilité, l'étude sans la gr divine, l'image reflétée sans la sagesse di nement inspirée... Exerce-toi donc d'abo homme de Dieu, au tourment de l'aiguillon ta conscience, avant de lever les yeux vers rayons de la sagesse reflétés dans son mir pour que la contemplation de ces rayons te vaille de tomber dans des ténèbres p épaisses. » (*Itinerarium mentis in Deum*, n *S. Bonaventurae Opera omnia*, éd. Quaracc vol. V, 1891, p. 296.)

Que soit un gage de l'aide de Dieu, qui amour et source d'amour, cette Bénédict apostolique que Nous vous accordons b volontiers et de tout cœur à vous tous, à travaux et à vos résolutions porteuses de be espérances.

---

(3) *D. C.* n° 1077 du 10. 9. 1950, col. 1163. (*N. D. L. R.*)

Vœux et consignes
au patriciat et à la noblesse de Rome (1)

Discours de S. S. Pie XII (9 janvier 1958)

C'est avec une vive satisfaction que Nous ous accueillons, chers fils et filles, dans Notre emeure, toute remplie encore des saints ffluves des fêtes de Noël où vous êtes venus ffirmer à nouveau votre fidélité dévouée à ce iège apostolique. Avec une âme de Père, dési- eux de s'entourer de l'affection de ses enfants, ous accédons volontiers à votre désir d'écou- er encore une fois quelques paroles d'exhor- ation en échange pour ainsi dire des vœux ue vient de Nous adresser votre éminent et loquent interprète (2).

Souvenirs des années d'après-guerre

La présente audience réveille dans Notre me le souvenir de la première visite que vous ous fîtes en l'année lointaine 1940. Que de ides douloureux, depuis lors, dans vos rangs 'élite ; mais, par ailleurs, que de belles fleurs ouvelles écloses dans le même parterre ! Le ouvenir ému des uns et la joyeuse présence es autres semblent renfermer dans un vaste adre tout le tableau d'une vie qui, bien que assée, ne laisse pas de donner de salutaires nseignements et de répandre des rayons d'es- érance sur votre présent et sur votre avenir. 'andis que ceux « au front entouré de neige t d'argent — c'est ainsi que Nous Nous expri- nâmes alors — sont allés jouir de la paix des astes, riches des « nombreux mérites acquis u cours d'une longue fidélité au devoir » ; les utres, « rayonnants de jeunesse ou dans éclat de la virilité », vont occuper ou occupent éjà leur poste, poussés par la main irrésis- ble du temps, lequel est à son tour guidé par providentielle sagesse du Créateur. Les oici dans l'arène pour prendre part au combat pour l'avancement et la défense de toute ause bonne », ceux qui étaient alors au ombre des petits sur l' « innocence sereine et ouriante » desquels Nous Nous penchions ffectueusement, et dont Nous aimions « la andeur ingénue, le splendide et pur regard, nage angélique de la limpidité de leur âme » cf. Discorsi e Radiomessaggi, vol. I, 1940, . 472). Eh bien ! à ces enfants d'alors, à pré- ent jeunes gens ardents ou hommes mûrs, ous désirons Nous adresser, avant tout, omme pour laisser entrevoir de l'intime de otre cœur.

Vous qui, aux débuts du nouvel an, ne man- uiez pas de Nous rendre visite, vous vous rap- elez certainement la sollicitude empressée vec laquelle Nous Nous employions à vous planir la voie vers l'avenir, qui, déjà alors, annonçait bien rude, par suite des profonds ouleversements et des transformations imposés au monde. Nous sommes cependant certain que lorsque vos fronts seront, eux aussi, encadrés de neige et d'argent, vous rendrez témoignage non seulement de Notre estime et de Notre affection, mais encore de la vérité, du bien-fondé et de l'opportunité de Nos recommandations, comme des fruits que, Nous voulons l'espérer, vous en recueilleriez vous-mêmes, ainsi que la société. Vous rappellerez en particulier à vos enfants et petits-enfants que le Pape de votre enfance et de votre adolescence n'a pas omis de vous indiquer les nouvelles tâches qu'imposaient à la noblesse les nouvelles conditions de vie ; que, plus d'une fois, même, il vous expliqua comment l'amour du travail serait le titre le plus solide et le plus digne pour vous assurer la permanence parmi les dirigeants de la société ; que les inégalités sociales, tout en vous plaçant en haut, vous prescrivaient des obligations particulières au profit du bien commun ; que des classes les plus élevées pouvaient parvenir au peuple de grands avantages ou de grands dommages ; que les changements de forme de vie peuvent, quand on le veut, s'accorder harmonieusement avec les traditions dont les familles patriciennes sont dépositaires. Parfois, Nous référant aux contingences du temps et des événements, Nous vous avons exhortés à participer activement à la guérison des plaies produites par la guerre, à la reconstruction de la paix, à la renaissance de la vie nationale en évitant les « émigrations » ou abstentions ; car, dans la société nouvelle, il restait toujours une large place pour vous, si vous vous montriez vraiment des élites, des optimates, c'est-à-dire des citoyens remarquables par la sérénité de leur âme, leur promptitude à l'action, leur généreux dévouement. Vous rappellerez en outre Nos encouragements à bannir l'abattement et la pusillanimité en face de l'évolution des temps et Nos exhortations à vous adapter courageusement aux nouvelles conjonctures, le regard vers l'idéal chrétien, véritable et impérissable, et titre d'authentique noblesse.

Ce que l'Eglise et le monde attendent des hautes classes

Mais pourquoi, chers fils et filles, Vous avons-Nous donné alors, et vous répétons-Nous maintenant ces avertissements et ces recommandations, sinon pour vous prévenir contre d'amères désillusions, pour conserver à vos maisons l'héritage des gloires ancestrales, pour assurer à la société à laquelle vous appartenez la contribution efficace que vous êtes à même de lui apporter. Mais — Nous demanderez-vous peut-être — que devons-nous faire pratiquement pour réaliser une fin si élevée ?

Avant tout, vous devez vous appliquer à mener une conduite religieuse et morale irré-

(1) Traduction de J. Thomas-d'Hoste, d'après le texte alien de *l'Osservatore Romano* du 10 janvier 1958.

(2) Le prince Aspreno Giuseppe Colonna, assistant trône pontifical.

préhensible, spécialement au sein de la famille, et pratiquer une vie saintement austère. Faites que les autres classes s'aperçoivent du patrimoine de vertus et de qualités qui vous distinguent, et sont le fruit de longues traditions familiales. Telles sont l'imperturbable force d'âme, la fidélité et le dévouement aux causes les plus dignes, la piété tendre et généreuse envers les faibles et les pauvres, le comportement prudent et délicat dans les affaires difficiles et graves, ce prestige personnel, en quelque sorte héréditaire dans les familles nobles, qui réussit à persuader sans opprimer, à entraîner sans contraindre, à conquérir sans humilier l'âme d'autrui, même des adversaires et des concurrents. La mise en œuvre de ces qualités et l'exercice des vertus religieuses et civiques sont la réponse la plus convaincante aux préjugés et aux soupçons, car ils manifestent l'intime vitalité de l'esprit, d'où jaillissent toute vigueur extérieure et la fécondité des œuvres.

Vigueur et fécondité des œuvres ! Voilà deux caractéristiques de la véritable noblesse, dont les armoiries gravées dans le bronze ou sculptées dans le marbre sont un témoignage permanent, car elles représentent pour ainsi dire l'invisible trame de l'histoire politique et culturelle de nombreuses et glorieuses cités européennes. Il est vrai que la société moderne n'a pas coutume d'attendre avant tout que ceux de votre classe donnent le branle pour se mettre à l'œuvre et affrontent les événements les premiers ; cependant, elle ne refuse pas la coopération des esprits de choix qui sont parmi vous, car une sage portion conserve un juste respect des traditions et apprécie les hauts titres quand ils sont fondés ; tandis que l'autre partie de la société, qui affiche son désintéressement et peut-être son mépris pour les formes vétustes de vie, ne peut se soustraire totalement à la séduction de ce qui brille. C'est si vrai, qu'elle s'efforce de créer de nouvelles formes d'aristocratie, les unes dignes de considération, d'autres basées sur la vanité et la frivolité, qui ne cherchent qu'à s'approprier les éléments décadents des vieilles institutions.

Il est cependant clair que la vigueur et la fécondité des œuvres ne peuvent pas toujours se manifester aujourd'hui en des formes devenues désuètes. Cela ne signifie pas qu'ait été restreint le champ de votre activité ; il a été au contraire élargi dans la totalité des professions et des charges. Pous vous aussi, tout le domaine professionnel est ouvert ; dans chacun de ses secteurs, vous pouvez être utiles et vous distinguer : dans les fonctions de l'administration publique et du gouvernement, dans les activités scientifiques, culturelles, artistiques, industrielles, commerciales.

DRESSER UN REMPART CONTRE LE RELACHEMENT DES MŒURS

Nous voudrions enfin que votre influence dans la société détourne d'elle un grave danger propre aux temps modernes. On sait que la société progresse et s'élève lorsque les vertus d'une classe se répandent parmi les
autres classes ; elle tombe au contraire e
décadence, quand les vices et les abus se co
muniquent de l'une aux autres. Par suite
la faiblesse de la nature humaine, c'est
diffusion des vices et des abus que l'o
constate le plus souvent aujourd'hui, avec u
rapidité d'autant plus grande que plus facil
sont les moyens de communication, d'info
mation et de contacts personnels, non se
lement de nation à nation, mais encore ent
les continents. Il arrive dans le domai
moral ce qui se produit pour la santé ph
sique : ni les distances ni les frontières n'e
pêchent plus désormais qu'un germe d'é
démie ne gagne en peu de temps les régio
lointaines. Or, les classes élevées, parmi l
quelles on compte la vôtre, par suite des m
tiples relations et des fréquents séjours da
des pays où l'état moral est différent et pe
être inférieur, pourraient devenir facileme
des foyers de dérèglement des mœurs. No
voulons parler en particulier de ces abus q
menacent la sainteté du mariage, l'éducati
religieuse et morale de la jeunesse, la te
pérance chrétienne dans les divertissemen
le respect de la pudeur. La tradition de vo
patrie concernant les valeurs doit être
fendue et maintenue sacrée et inviolab
comme aussi protégée contre les germes
corruption de quelque part qu'ils provienne
Toute tentation en vue de la briser ne m
querait aucun progrès, sinon vers la disso
tion, et serait en outre un attentat con
l'honneur et la dignité de la nation.

Quant à vous, veillez et employez-vous à
que les pernicieuses théories et les mauv
exemples ne suscitent jamais votre appro
tion et votre sympathie, et, encore moi
trouvent en vous des milieux favorables et
foyers d'infection. Que ce profond respect
traditions que vous cultivez, et par lequel v
entendez vous distinguer dans la société, v
soutienne et vous fasse conserver au milieu
peuple d'aussi précieux trésors. Ce peut êtr
la plus haute fonction sociale de la noble
d'aujourd'hui. C'est certainement le plus gra
service que vous puissiez rendre à l'Eglise
à la patrie.

Aussi, pratiquez les vertus et employez
profit de tous les qualités qui distinguent vo
rang social, excellez dans les professions
dans les activités embrassées avec entr
préservez la nation des contaminations e
rieures ; telles sont les recommandations
Nous avons cru devoir vous faire au dé
de la nouvelle année.

Accueillez-les, chers fils et filles, de
mains paternelles, et, après les avoir tr
formées, par un généreux acte de volonté,
un triple engagement, offrez-les à votre t
comme des dons tout à fait personnels,
divin Enfant qui les agréera comme l'or, l
cens et la myrrhe que, jadis, lui offrirent
mages d'Orient.

Afin que le Tout-Puissant raffermisse
résolutions et réalise Nos vœux, et exauce
supplications que Nous lui adressons à
effet, que descende sur vous tous, sur
familles, particulièrement sur vos enfa
continuateurs dans l'avenir de vos plus no
traditions, Notre Bénédiction apostolique.

Les problèmes religieux de la profession hôtelière

Allocution de S. S. Pie XII à des hôteliers bavarois (6 janvier 1958)

S. S. Pie XII a adressé l'allocution suivante en allemand à un groupe de directeurs et employés d'hôtel de Munich et d'autres localités de Bavière (1) :

Soyez les bienvenus, chers fils et filles. Vous travaillez dans l'industrie hôtelière bavaroise et Nous profitons volontiers de cette occasion pour adresser à vous et aux autres membres de votre profession quelques paroles paternelles.

Vous êtes placés au centre d'une vie sociale qui, cependant, n'est pas toujours une vie communautaire où l'on se sent en famille. Tous les clients n'ont pas à votre égard les égards et le respect que l'on devrait avoir envers tout homme. Cela ne doit que vous inciter davantage à inspirer le respect par l'accomplissement toujours fidèle et constant de vos obligations professionnelles et par votre conduite irréprochable, reflétant la dignité de l'homme et du chrétien.

Votre profession est de celles qui rendent difficiles à leurs membres, en tant que chrétiens, le plein accord de leur vie avec le déroulement de l'année religieuse, de l'année liturgique, même d'une façon sensible et tangible. Vous n'en êtes pas coupables, pas plus que la Sœur qui est au chevet des malades et qui doit se sacrifier pour eux aussi bien les dimanches que les jours de semaine. Cela demande cependant en contrepartie une forte vie intérieure.

Puissiez-vous donc vous inspirer dans votre profession de ces directives : remplissez de votre mieux vos devoirs religieux. C'est aux besoins de votre profession et d'autres semblables qu'ont voulu répondre les messes du soir. Et puis, en toute éventualité, construisez à Dieu un sanctuaire en vous-mêmes. Qu'il n'y ait aucun jour où vous ne pensiez à lui, aucun où vous ne le priez. Vous en avez besoin particulièrement à l'heure du danger auquel votre profession vous expose, même lorsque la direction de votre établissement fait tous ses efforts pour vous protéger.

Puissiez-vous donc croître dans la grâce et l'amour de Jésus-Christ, comme si vous habitiez dans sa maison. Cette grâce et cet amour du Christ, Nous vous les souhaitons en abondance, en gage de quoi Nous vous accordons de tout cœur la Bénédiction apostolique.

---

(1) Traduction de *la D. C.*, d'après *l'Osservatore Romano* des 7-8 janvier 1958.

— *Bernadette et la Dame de Lourdes*, par ANDRÉ DE LA TOURASSE. — Vol. 11,5 × 17,5 cm., 96 pages. Editions de l'Amicale, 9, boulevard Saint-Germain, Paris.

Pièce en quatre actes, en prose, où revivent, autour de Bernadette Soubirous, tous les personnages mêlés à l'histoire des apparitions.

— *Quatre conversions*, par CHARLES HARDT. Traduit de l'allemand par l'abbé R. VIRRION. — Vol. 13 × 20 cm., 204 pages. Prix : 500 francs. Editions Salvator, Mulhouse.

Emouvants récits de la conversion au catholicisme de quatre pasteurs luthériens allemands : les pasteurs Rudolphe Gœthe, Martin Giebner, Georges Klunder, Henri Schlier.

Les impératifs du travail humain

Allocution de S. S. Pie XII (10 janvier 1958)

Le 10 *janvier* 1958, *le Saint-Père a reçu en audience la Commission consultative internationale des entrepreneurs de l'industrie chimique, réunie à Rome au début de l'année. Il prononça à cette occasion l'allocution suivante* (1) :

Il Nous est agréable, Messieurs, de vous recevoir à l'occasion de la rencontre amicale que vous tenez à Rome ces jours-ci, et de saluer ainsi les représentants des groupes les plus importants d'industries chimiques en Europe occidentale et en Amérique du Nord. Vos réunions ont pour but d'examiner divers sujets de caractère social, en particulier la question des mesures adoptées dans les usines pour protéger la santé et assurer la sécurité des travailleurs, ainsi que le problème des relations professionnelles. Vous entendez ainsi préparer la discussion des thèmes figurant au programme de la Commission des industries chimiques au Bureau international du travail.

UNE CONCLUSION DE L'ENQUÊTE SUR LES MALADIES PROFESSIONNELLES DANS L'INDUSTRIE CHIMIQUE

Nous ne pouvons que Nous réjouir de voir aborder ces sujets par les chefs responsables d'un secteur industriel encore jeune et qui participe étroitement aux développements de la technique moderne. Vous vous élevez d'abord avec fermeté contre le préjugé courant qui considère le personnel des usines de produits chimiques comme particulièrement exposé aux maladies professionnelles et aux accidents. Les épaisses traînées de fumée fuligineuse qui s'échappent des cheminées, les odeurs désagréables, l'apparence quelque peu mystérieuse des processus chimiques suffisent à l'imagination pour édifier mille hypothèses gratuites et avancer que ce genre d'industrie exerce des effets particulièrement néfastes sur la santé de ceux qu'elle emploie.

Aussi avez-vous désiré que des enquêtes précises et objectives fixent le nombre et l'importance des accidents et des maladies encourus par vos ouvriers. Bien que cette enquête n'ait été entreprise en Italie que depuis 1955, elle démontre aisément — selon les renseignements que vous avez bien voulu Nous transmettre — que la fréquence et la gravité de ces accidents et maladies sont notablement moindres dans l'industrie chimique que pour la moyenne de toutes les autres activités industrielles. Ainsi se trouve réfutée par les faits une généralisation dépourvue de fondement réel. Cette constatation rassurante ne peut cependant légitimer un relâchement de vigilance ni faire reléguer au second plan les problèmes de sécurité et de salubrité. Peut-être certains établissements conservent-ils encore une proportion d'accidents plus élevée, par insuffisance des moyens de protection ou par défaut de modernisation des installations ; il importe donc qu'ils appliquent sans retard les mesures opportunes pour y remédier. Mais,

---

(1) Nous reproduisons le texte français de *l'Osservatore Romano* du 11 janvier 1958. Les sous-titres sont de notre rédaction.

sans aucun doute, devez-vous tendre pour l'ensemble de votre industrie à l'amélioration des conditions de travail, à la sécurité la plus grande possible de la main-d'œuvre, à sa protection plus efficace contre les dangers inhérents au travail lui-même ou contre ceux que provoque le manque de compétence ou la négligence. C'est là un devoir commun à tous les dirigeants d'industrie, mais Nous espérons que vous aurez à cœur de conserver et même d'accroître la marge d'écart, qui maintient vos statistiques des accidents et maladies professionnelles en dessous de la moyenne générale.

Parmi les exigences réelles du travail humain, les impératifs de la nature spirituelle de l'homme priment les éléments purement économiques.

Le problème de la sécurité ne constitue d'ailleurs qu'un aspect de celui, plus large, des conditions humaines du travail en usine. La collaboration de l'employeur et de son personnel dont l'activité de production obéit à des mobiles apparemment divergents, mais dont les études sociales récentes découvrent mieux la coïncidence profonde. Le patron veut naturellement augmenter le rendement de la main-d'œuvre par une meilleure organisation de la production, tandis que l'ouvrier aspire à une participation plus large au fruit de ses efforts, matérialisé dans le salaire. Mais les chefs d'industrie, éclairés par une connaissance plus exacte des exigences réelles du travail humain, de ses facteurs psychologiques individuels et sociaux, en viennent de plus en plus à subordonner les éléments purement économiques de la production aux impératifs issus de la nature spirituelle de l'homme, des légitimes aspirations de son esprit et de ses dispositions affectives. Les gens compétents reconnaissent que devant un travail inadapté, qui méconnaît ou avilit sa personnalité au lieu de l'épanouir, le travailleur ralentit son effort productif et réduit ainsi considérablement les avantages obtenus depuis vingt-cinq ans par la mécanisation. Des psychologues ont essayé de classer les influences nombreuses qui déterminent le comportement de l'ouvrier devant son travail ; il semble que la plus notable soit l'intérêt actif, qui fixe l'homme à sa tâche et lui donne l'impression de mettre en œuvre ses ressources personnelles et de les développer. L'ouvrier sent alors qu'il engage non seulement ses forces musculaires, mais aussi son âme, et que ses peines sont récompensées d'abord par la fierté de l'œuvre accomplie, qui le grandit lui-même. Au lieu de voir uniquement dans son travail le moyen de gagner un salaire, il y découvre le sens de sa vie, la valeur de son être personnel et social.

Si déjà au simple point de vue de la productivité, cet élément mérite la sérieuse attention des chefs d'entreprises, il s'impose bien davantage à qui s'élève jusqu'au plan de la conscience humaine et de ses responsabilités absolues. Celles-ci, le Christ les a nettement exprimées quand il déclarait, en sa qualité de souverain Juge, que tout ce qu'on ferait au moindre des siens, c'est à lui-même qu'on le ferait (cf. Matth. 25, 40). Respectueux des personnes et de leurs droits inaliénables, conscient de la solidarité profonde qui le relie au plus humble de ses semblables, l'homme d cœur, le chrétien surtout, ne permet pas qu'o juge les faits économiques et les situation sociales à la lumière du déterminisme de loi aveugles ou d'une évolution historique inexo rable. Il souffre profondément de voir qu l'ouvrier d'aujourd'hui reste trop souven étranger à son travail, enchaîné à un labeu qui l'enserre comme un carcan, au lieu de lu donner, si modeste soit-elle, une possibilit d'épanouissement.

Nous savons, Messieurs, que vous êtes con scients de cette difficulté et soucieux d'échan ger vos expériences et vos idées pour améliore progressivement une situation que vous n'ave pas créée vous-mêmes. N'ayez de cesse qu vos entreprises puissent assurer à tout leu personnel les moyens de s'épanouir comme tra vailleurs et comme hommes, dans un effor productif sans doute, mais aussi profondémen éducatif, qui leur donne la conscience de leu rôle social, de leur importance, de l'efficacit de leur collaboration à l'œuvre commun Ainsi vous approcherez-vous davantage d l'idéal proposé par l'Evangile à ceux qui son investis d'une responsabilité sociale, l'idéal d la charité qui n'est point condescendance occa sionnelle, mais souci constant du bien d'au trui et de son accomplissement personnel e social dans l'ordre voulu par Dieu.

En souhaitant de tout cœur que vos travau obtiennent tous les résultats féconds que vou en attendez, et comme gage des faveur célestes, Nous vous accordons bien volontier Notre Bénédiction apostolique.

— *L'économie vivante ; son histoire et ses méc nismes*, par F. Ballvé, avocat à Mexico. Traduit l'espagnol par Raoul Audouin. Préface P. Lhoste-Lachaume. — Vol. 11,5 × 18 cn 174 pages. Prix : 360 francs. Port : 40 franc Editions S. E. D. I. F., Paris.

Exposé concret, en douze chapitres, des aspec essentiels de l'économie. Deux index facilite l'emploi de ce livre.

— *Le Sauveur* (Tome III), par le T. R. P. Gast Brillet, ancien Supérieur général de l'Oratoire. Vol. 14 × 23 cm., 230 pages. Prix : 800 fran Editions de La Colombe, Paris.

Le troisième tome de cet important travail q son auteur intitule modestement : *Notes d'Eva gile*, est consacré aux dernières prédications Christ, à la Passion et à la Résurrection. Il suivi d'une table des textes commentés pour trois tomes.

— *La fille du cordier de Barfleur*, par G. Hunerma Traduit de l'allemand par l'abbé E. Saillard. Vol. 13 × 19 cm., 264 pages. Prix : 600 fran Editions Salvator, Mulhouse.

Sous ce titre, nous est racontée la vie de sai Marie-Madeleine Postel, canonisée le 24 mai 19 C'est l'histoire d'une âme généreuse et indompta qui, malgré les pires vicissitudes, finit par réali son rêve : fonder une Congrégation de religieu vouées à l'éducation des jeunes filles pauvres, « l Filles de la Miséricorde ».

— *Au sommet du Carmel*, par Mère Catherine Thom Traduit par l'abbé L. Brevet. — Vol. 13 × 19 c 264 pages, 8 hors-textes. Prix : 780 francs. Editi Salvator, Mulhouse.

Histoire d'une Carmélite américaine. Par obé sance et sans fausse modestie, l'auteur raconte vocation, ses difficultés familiales, ses appréh sions, ses illusions dans le monde, puis sa déc verte du Carmel, enfin et surtout, ses découver au Carmel de New-York.

Crise du langage et langage de l'Eglise

LETTRE PONTIFICALE AUX CONVERSATIONS CATHOLIQUES DE SAINT-SÉBASTIEN

S. S. Pie XII a fait parvenir, par l'intermédiaire de S. Exc. Mgr Dell' Acqua, substitut de la Secrétairerie d'Etat, la Lettre suivante à S. Exc. Mgr Font Andreu, évêque de Saint-Sébastien, à l'occasion de la 12e session des Conversations catholiques internationales de Saint-Sébastien (2-7 *septembre* 1957) (1) :

SEGRETARIA DI STATO
DI SUA SANTITA
N° 407 676

Dal Vaticano, li 5 *août* 1957.

EXCELLENCE,

J'ai l'honneur de m'adresser à Votre Excellence pour lui dire que j'ai accompli l'agréable devoir d'informer le Souverain Pontife de la 12e réunion des Conversations catholiques internationales qui vont se tenir prochainement en cette ville de Saint-Sébastien pour étudier le thème : « Crise du langage et langage de l'Eglise. »

Sa Sainteté a été heureuse de voir les intentions dans lesquelles a été organisée cette nouvelle réunion, avec le désir de traiter d'un problème qui présente des difficultés spéciales, dans le monde actuel, pour le rapprochement et la compréhension entre les divers courants de pensée lorsqu'il s'agit d'hommes de bonne volonté.

La confusion du langage se rencontre malheureusement aujourd'hui dans de nombreux domaines. Mais cette confusion, en général, ne provient pas des paroles elles-mêmes, elle provient des différentes significations qu'on leur donne selon l'idéologie qui les inspire. Tant de systèmes philosophiques, de régimes politiques, de milieux sociaux, d'idées religieuses, ont exposé leur doctrine en employant des termes déjà en usage, mais en les comprenant d'une manière distincte, que cela a rendu presque impossible la discussion et la compréhension commune.

Ce problème de la crise du langage intéresse aussi l'Eglise qui doit donner son enseignement à une société si souvent remplie de préjugés doctrinaux et ignorante des vérités catholiques. Cela explique que ses paroles employées faussement par d'autres idéologies, soient interprétées d'une façon erronée, ce qui occasionne une incompréhension mutuelle au détriment de la vérité.

Sa Sainteté a déjà exposé dans l'Encyclique *Humani Generis* (2) la doctrine que l'on doit soutenir à ce sujet.

L'Eglise admet certainement que son langage philosophique et théologique soit susceptible de perfectionnement. Le Saint-Père dit, en effet : « Il n'est personne qui ne voie que les expressions employées, soit dans les cours, soit par le Magistère de l'Eglise, pour exprimer ces notions, peuvent être améliorées et perfectionnées ; on sait d'ailleurs que l'Eglise n'a pas constamment employé les mêmes termes. » (Encyclique *Humani Generis.*) De même, il est clair que « l'Eglise ne peut se lier à un quelconque système philosophique éphémère ». (*Loc. cit.*) Néanmoins, il ne faut pas oublier que « le mépris de la doctrine communément enseignée et des termes dans lesquels elle est exprimée non seulement conduisent au relativisme dogmatique, mais le contiennent déjà en fait ». (*Loc. cit.*)

Mais, comme dit encore le Souverain Pontife, « les expressions qui, durant plusieurs siècles, furent établies du consentement commun des Docteurs catholiques pour arriver à quelque intelligence du dogme, ne reposent assurément pas sur un fondement si fragile. Elles reposent, en effet, sur des principes et des notions déduites de la véritable connaissance des choses créées ; dans la déduction de ces connaissances, la vérité révélée a éclairé comme une étoile l'esprit humain, par le moyen de l'Eglise. C'est pourquoi il n'y a pas à s'étonner si certaines de ces notions non seulement ont été employées dans les Conciles œcuméniques, mais en ont reçu une telle sanction qu'il n'est pas permis de s'en éloigner ». (*Loc. cit.*)

On conclut de là qu' « il est extrêmement imprudent de négliger ou de rejeter, ou de priver de leur valeur tant de notions importantes que des hommes d'un génie et d'une sainteté non communs, sous la vigilance du Magistère et avec l'illumination et la conduite du Saint-Esprit, ont conçues, exprimées et précisées dans un travail plusieurs fois séculaire pour formuler toujours plus exactement les vérités de la foi, et de leur substituer des notions et des expressions flottantes et vagues d'une philosophie nouvelle ». (*Loc. cit.*)

Ce que l'on a affirmé du langage philosophique et théologique employé pour exprimer les vérités de la foi, il faut l'appliquer également, toutes proportions gardées, au langage dont se servent l'Eglise, la théologie et la philosophie chrétienne pour exprimer les vérités théoriques ou pratiques qui ont un lien étroit avec les premières.

Le Souverain Pontife prie le Seigneur d'éclairer tous ceux qui assistent aux Conversations catholiques pour que, guidés par leur esprit de docilité à l'Eglise et d'amour de la vérité, ils puissent traiter de ces problèmes avec la prudence et la délicatesse voulues, afin que leurs travaux soient véritablement fructueux. C'est dans cet espoir que, de tout cœur, il accorde à tous la Bénédiction apostolique.

Veuillez croire au témoignage de la considération très distinguée de celui qui est, de Votre Excellence, le dévoué serviteur.

A. DELL'ACQUA, *substitut.*

(1) Traduction de *la D. C.*, d'après le texte original espagnol.
(2) *D. C.* n° 1077 du 10. 9. 1950, col. 1158.

Le témoignage du chrétien chef d'entreprise

Lettre de la Secrétairerie d'Etat au Congrès de l'Union internationale des Associations patronales catholiques (1)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

L'Union internationale des Associations patronales catholiques tiendra à Montréal, du 15 au 21 septembre, son XIVe Congrès, qui sera honoré de la présence des hautes autorités religieuses et civiles du Canada, et vous avez tenu en cette circonstance à solliciter du Souverain Pontife une nouvelle marque de sa bienveillance envers l'organisation que vous présidez. De grand cœur, Sa Sainteté agrée votre hommage et me charge de vous exprimer ses vœux très paternels.

On ne peut, en effet, que souhaiter à votre Conférence internationale le succès et l'audience qu'elle mérite. Elle s'impose à l'attention par la qualité de ses membres et la responsabilité dont ils sont investis dans la vie sociale de leurs pays respectifs. De nombreuses associations du continent américain y seront représentées, et la nation qui vous accueille se présente à vous riche de ses possiiblités économiques et de la vitalité de ses institutions catholiques. Le thème surtout des travaux retient l'intérêt : « Le chrétien chef d'entreprise ; son action dans l'entreprise, dans le milieu professionnel, dans l'Etat. » Véritable triptyque, dont les tableaux, présentés avec compétence par les rapporteurs du Congrès, permettront aux membres de l'UNIAPAC de contempler l'ensemble des tâches qu'ils doivent assumer chrétiennement.

Sur ces divers points, d'ailleurs, les enseignements du Saint-Père sont nombreux, et vous aurez à cœur, lors de vos assises canadiennes, d'en répercuter fidèlement l'écho, en faisant connaître de la pensée pontificale les affirmations maîtresses ainsi que les précisions et les nuances nécessaires. Mais, s'il est indispensable, dans le désarroi actuel des idées, que les chefs d'entreprise sachent puiser à la source de vérité les lumières qui guideront leur action professionnelle, il est pour eux un devoir tout aussi capital — suggéré par le titre même du Congrès — qui est de faire honneur, dans leur propre vie, à toutes les exigences de leur qualité de chrétien.

Combien il est important, en effet, aujourd'hui que l'existence personnelle et le comportement collectif des chefs d'entreprise catholiques soient une vivante illustration des principes religieux et moraux dont ils se réclament ! Or, même chez les meilleurs, ne se glisse-t-il pas parfois comme une faille entre la sincérité des convictions chrétiennes exprimées et la réalité de la conduite dans l'exercice de la profession ? Seul l'effort d'un regard lucide sur soi-même et d'une confrontation en commun peut permettre, avec l'aide de Dieu, d'en prendre une vive conscience et d'y porter remède. C'est pourquoi le Saint-Père est heureux de saisir l'occasion de cette Assemblée pour exhorter ses fils à ne pas détourner leurs regards de cet effort primordial, mais à en considérer, au contraire, le caractère apostolique : ainsi qu'un levain, il agi[t] lentement, mais efficacement, sur les mentalité[s] d'un milieu de vie et de travail ; il opère la trans[-]formation profonde des esprits et des mœurs, e[t] par là même il rend féconde la tâche profession[-]nelle à poursuivre dans les trois secteurs d'actio[n] mentionnés par le thème du Congrès.

Dieu veuille que les chrétiens chefs d'entrepris[e] convaincus des hautes responsabilités qu'ils porte[nt] à tous égards, mais sûrs également de la confianc[e] du Père commun, soient, pour leur part, les bon[s] artisans du renouveau chrétien de la société ! E[n] formant ce vœu paternel, Sa Sainteté vous accord[e] très volontiers, ainsi qu'à tous les participants d[u] Congrès de Montréal, une large Bénédiction apos[-]tolique.

(1) Texte français publié dans *l'Osservatore Romano* du 21 septembre 1957. Cette lettre est adressée à M. Joseph Mosca, président de l'UNIAPAC.

Encouragements de S. S. Pie XI[I] au mouvement « Pax Christi »

De nombreuses Semaines religieuses *ont publi[é] la lettre suivante adressée à S. Em. le cardin[al] Feltin, président international du Mouvement* Pa[x] Christi :

Dal Vaticano, li 27 novembre 1957.

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Eminen[ce] que l'importante documentation remise, il y [a] quelques semaines à la Secrétairerie d'Etat, s[ur] les activités et le développement du Mouveme[nt] *Pax Christi* en 1956 et 1957, a fait l'objet d'[un] examen attentif et intéressé, et qu'elle vient d'êt[re] placée sous les yeux du Souverain Pontife.

Le Saint-Père avait présent à l'esprit le tém[oi]gnage qu'au cours de sa récente audience Vot[re] Eminence portait sur ce Mouvement internatio[nal] qu'elle préside avec autorité et dévouement, et [il] a daigné parcourir d'un regard bienveillant l[es] principaux éléments de ce dossier. Il put ainsi [se] rendre compte aisément des efforts entrepris dep[uis] deux ans et des progrès notables réalisés en pl[u]sieurs pays, où le mouvement est désormais bi[en] implanté. Que ces heureux résultats soient po[ur] les animateurs de *Pax Christi* un encouragem[ent] à persévérer dans leur action en étroite union av[ec] la hiérarchie locale. Les fins que poursuit le Mo[u]vement sont plus actuelles que jamais. On ne sa[u]rait trop faire, aujourd'hui, pour assurer une lar[ge] diffusion de la doctrine catholique sur la pa[ix,] pour favoriser entre hommes de nations, de class[es] et de races différentes des relations fraternell[es,] pour implorer surtout du Prince de la paix [les] grâces de vérité et de concorde dont a tant bes[oin] le monde présent divisé par l'erreur et les pa[s]sions !

Aussi est-ce de tout cœur qu'en gage de [ses] vœux paternels Sa Sainteté envoie à tous les me[m]bres du Mouvement, et en premier lieu à Vo[tre] Eminence, la faveur d'une spéciale Bénédicti[on] apostolique.

Daignez agréer, Eminentissime Seigneur, l'[ex]pression respectueuse des sentiments de vénérat[ion] dans lesquels en baisant votre pourpre sac[rée] j'ai l'honneur de me redire, de Votre Emine[nce] Révérendissime, le très humble, très dévoué [et] très obéissant serviteur *in Christo*.

A. DELL'ACQUA, *substitut*.

« La peur dans l'Eglise »

Déclaration de S. Exc. Mgr Guerry, archevêque de Cambrai et secrétaire de l'A. C. A.

Nous lisons dans la Quinzaine diocésaine de Cambrai (12 *janvier* 1958), *p.* 2 : « *En réponse aux vœux du clergé, le* 30 *décembre* 1957, *Mgr l'archevêque donnant ses directives et passant en revue les événements de l'actualité, a fait la déclaration suivante que nous reproduisons intégralement en raison de son importance.* » *Nos lecteurs tiendront à en prendre connaissance :*

Nous avons lu, dans le dernier numéro d'une revue intellectuelle, un article intitulé : « La peur dans l'Eglise ».

« Le visage de l'Eglise actuelle n'est pas beau, écrit-on, car il est celui de la peur. » (*)

Nous ne pouvons pas laisser se répandre une accusation aussi grave, injurieuse pour notre Eglise et le Saint-Père, aussi contraire à la vérité, à la justice, à l'amour de l'Eglise, à la manière dont le Chef de l'Eglise exerce son autorité. Tous les évêques de France, qui ont eu la joie d'être reçus par le Saint-Père cette année, à l'occasion de la visite **ad limina**, sont unanimes à déclarer combien ils ont été, une fois de plus, touchés de la bonté du Saint-Père, de ses délicatesses paternelles, de son souci de bénir et d'encourager toutes les initiatives apostoliques susceptibles d'étendre le royaume de Dieu, de son amour profond pour notre pays, de l'intérêt très vif qu'il porte à tout ce qui se fait en France. Sans doute, il lui faut parfois intervenir, lorsque la doctrine est en cause, pour rectifier une tendance, corriger une erreur, inviter à revoir telle position. Il est là dans son domaine. Il remplit sa mission de gardien du dépôt de la foi. Avec un sens aigu de ses lourdes responsabilités, il le fait pour exercer la plus grande charité : celle qui donne la vérité aux âmes.

On écrit encore : « Qu'on laisse donc aux fidèles la faculté de dire uniment ce qu'ils pensent. » Voilà bien le nœud de l'équivoque ! Où et quand, dans l'Eglise, empêche-t-on les fidèles de dire ce qu'ils pensent dans les domaines où ils sont libres de penser et d'exprimer ce qu'ils veulent ? C'est même un sujet d'étonnement pour ceux qui sont au dehors de constater parmi les catholiques l'extrême diversité des opinions, des partis, et la très grande liberté que l'Eglise laisse à ses fidèles pour leurs options temporelles, politiques ou sociales, dès là que la doctrine du salut n'est pas en jeu.

Par contre, le Pape intervient quand celle-là est menacée. Mais ce sont précisément ces interventions du Magistère que l'on n'accepte pas : ce sont elles qu'on redoute. Et voilà pourquoi on a peur ! On voudrait bien entraîner l'Eglise dans une certaine voie, l'infléchir dans une certaine ligne politique : et elle refuse.

Les interventions doctrinales du Magistère

Citons seulement quelques exemples. Ainsi, certains avaient-ils espéré que l'Eglise se déciderait à marcher dans le sens de l'histoire, tel que les marxistes le conçoivent, et qu'elle accepterait la collaboration avec les communistes pour coopérer à une révolution d'ordre politique et social. Et le Pape a dit : non. Il a dénoncé le matérialisme athée du communisme et le péril de la collusion. Il a rappelé la vraie mission de l'Eglise. Puis le drame de la Hongrie éclata. Et beaucoup d'intellectuels comprirent alors et la clairvoyance du Saint-Père et la menace qui pesait sur l'esprit et le monde.

De même, certains avaient rêvé d'une Eglise purement spirituelle, étrangère à toutes les tâches civilisatrices, exclusivement consacrée à sa mission du culte divin et de prédication évangélique, une Eglise entrant à notre époque dans une période d'occultation, d'extrême réserve, de silence même : le témoignage individuel des chrétiens suffirait. Il fallait une Eglise de forme préconstantinienne, retrouver celle des Catacombes. Et le Pape a dit : non encore, dans son dernier Message de Noël 1957 (1). Responsable de la mission de l'Eglise dans le monde **d'aujourd'hui**, il a des vues autrement hautes et audacieuses pour assurer la présence et la liberté d'action de l'Eglise dans le monde contemporain. Ceux qui ne s'y rallient pas ont peur.

Enfin, combien allaient jusqu'à nier le droit du Magistère de l'Eglise dans les domaines de la vie humaine, familiale, sociale et de la civilisation, afin d'assurer une laïcisation progressive de la cité, de la culture humaine, des activités profanes. Il ne fallait plus parler de civilisation chrétienne, ni de doctrine sociale de l'Eglise, ni d'institutions chrétiennes, scolaires ou syndicales, dans la société profane fondée sur la laïcité de l'Etat. Et le Pape a dit : non ! Pleinement respectueux de l'autonomie des Etats dans leur ordre propre, il définit la mission apostolique de l'Eglise en notre temps, la précise par sa doctrine sociale, dans ses applications à la cité terrestre et demande aux catholiques d'avoir la fierté de leur foi, l'intrépidité dans l'affirmation de leurs convictions, le courage à traduire dans les institutions et la vie publique les exigences de leur christianisme, tout en souhaitant la collaboration avec tous les hommes de bonne volonté pour l'établissement d'un monde meil-

---

(*) *Esprit* (n° 12, décembre 1957), p. 892, dans l'article « La peur dans l'Eglise » (rubrique « Le journal plusieurs voix »), sous la signature de Jean Bastaire. — Il est à remarquer que les *Cahiers internationaux* novembre 1957), p. 37, avaient, sous le titre « L'Eglise n état de terreur », donné un article de Gilbert Mury, grégé de l'Université, portant en exergue : « S'il est rai que la terreur se définisse toujours par la prédominance des formules établies, l'Eglise est en état e terreur. Albert Béguin. » On aura reconnu la hrase du défunt directeur d'*Esprit*, dans l'article : Les prêtres-ouvriers et l'espérance des pauvres » *Esprit* n° 3, mars 1954, p. 343).

(1) « Il se trouve même des gens qui insinuent que c'est sagesse chrétienne que de revenir à la prétendue modestie d'aspirations des Catacombes. » (Message de Noël 1957, *D. C.* n° 1268 du 5. 1. 1958, col. 14.)

leur et avec les organisations neutres pour le service du bien commun.

Nous posons la question : « Dans ces domaines qui touchent à la doctrine, qui donc a autorité, et qualité, et secours du Saint-Esprit pour enseigner la vérité et la défendre ? » Or, c'est un fait assez instructif : chacune des tendances que nous avons indiquées et qui ont tant pesé sur la vie du catholicisme en France depuis dix ans, aboutissait à une limitation, ou même à une négation des droits de l'Eglise, de son Magistère doctrinal, de sa mission apostolique. Songe-t-on alors aux répercussions qu'aurait eues la diffusion de ces courants d'idées pour de longues années sur la vie du catholicisme en France, si le Souverain Pontife n'avait pas donné la lumière, indiqué la voie, protégé le dépôt sacré ? A-t-on réalisé tout ce qu'il y avait de pessimisme, de défaitisme, de manque de foi dans certaines de ces positions de retrait et de recul ? Dans sa Déclaration d'avril 1954, l'Assemblée plénière de l'épiscopat français, qui dénonçait aussi chacune de ces erreurs, demandait à ses fils « de se garder d'une inquiétude maladive et impuissante comme d'une indifférence coupable » ; elle affirmait l'espérance de l'Eglise au sein du monde moderne et sa confiance dans la Bonne Nouvelle du salut.

Une œuvre de lumière et d'amour

C'est pourquoi ils sont nombreux, les fils de l'Eglise qui, sans être jamais paralysés par la peur, vont de l'avant, à l'appel de la hiérarchie, avec au cœur, spontanément, sincèrement, librement, une confiance toute filiale envers le Souverain Pontife et une gratitude fervente pour toute l'œuvre de lumière et d'amour qu'il accomplit chaque jour dans l'Eglise.

Ils lui sont reconnaissants pour toute l'impulsion qu'il a donnée à la **vie liturgique** en ouvrant à tout le peuple chrétien les trésors de la Rédemption et du mystère pascal, les sources vives de l'Eucharistie par l'assouplissement de la discipline du jeûne et l'institution des messes du soir.

• • •

Ils lui sont reconnaissants pour tout le **dynamisme apostolique** qu'il communique à la vie de l'Eglise, pour ses appels confiants à l'apostolat du laïcat, non pour brimer ses initiatives, mais, au contraire, pour les susciter et pour inviter les laïcs à prendre en charge des tâches qui découlent de la mission confiée par le Christ à son Eglise. De même, bien loin de limiter leur champ d'action dans le domaine de la cité temporelle, il leur demande d'avoir le courage d'assumer leurs responsabilités dans le monde moderne, de les affronter hardiment et de se mêler intimement à la vie économique, sociale, politique de leur nation et de la communauté des peuples. Bien loin de minimiser ou nier les droits des laïcs dans l'Eglise, il les affirme ouvertement et déclare que « le prêtre doit les reconnaître ». Le Pape et l'épiscopat ont confiance dans le laïcat apostolique : à une heure où d'autres ont douté et doutent encore, ils ont misé sur lui pour une action missionnaire en France et à travers le monde.

Un régime « de peur, d'intimidation » et de « caporalisation des consciences » ? Est-il possible d'ignorer à ce point là toute l'action vigoureuse menée par le Saint-Père depuis 1939 pour **défendre l'homme** contre tout ce qui le menace et pour revendiquer la libération de la personne humaine et de la famille contre toutes les contraintes extérieures des techniques et de l'économie ? N'a-t-on jamais lu tous les messages dans lesquels le Pape, accueillant à tout ce qui est vraiment humain, ne cesse de faire appel à la liberté de l'homme, à sa volonté, à ses énergies, à sa clairvoyance, à son génie inventif pour construire la cité terrestre ?

L'esprit qui doit nous animer

Ainsi, plus que jamais, mes chers fils, serrons-nous autour du Chef de notre Eglise, attendant, dans la confiance filiale du cœur et la docilité joyeuse de l'esprit, les lumières qui nous viendront de ses enseignements doctrinaux et de son gouvernement spirituel. Ils ne savent pas, hélas ! de quelles richesses ils se privent ceux qui, d'avance, se ferment à toute la vision grandiose du dessein du salut que le Saint-Père projette sur le monde moderne pour nous appeler tous à le sauver en le restaurant dans le Christ.

Enfin et surtout, au lieu de nous arrêter comme certains à l'aspect sociologique de l'Eglise, entrons généreusement, par une foi vive d'adultes, dans le grand mystère de l'Eglise, le mystère du Christ vivant dans son Eglise et la conduisant invisiblement par le Saint-Esprit, visiblement par le Souverain Pontife pour l'Eglise universelle, et par les évêques successeurs des apôtres, dans leur Eglise particulière, en communion avec le Pape. Dans la lumière de la foi et le courant de la charité il n'y a plus alors de place pour la peur. Notre esprit, l'apôtre saint Paul l'a décrit en ces termes : « Ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi. » (II Tim. 1, 7.)

† Emile Guerry,
archevêque de Cambrai.

ERRATUM. — Dans la conférence de S. Exc. Mgr Guerry, publiée dans notre dernier numéro, il faut lire, col. 102, 13e ligne : « Cette variété indéfinie... » au lieu de : « Cette vérité indéfinie »...

— *La liturgie de l'Eglise romaine*, par J.-A Jungmann, S. J. Traduit de l'allemand par l'abbé Grandclaudon. — Vol. 14 × 21 cm., 240 pages. Prix 850 francs. Editions Salvator, Mulhouse.

Précis sur l'ensemble de la liturgie romaine. L'auteur expose les principes fondamentaux de la liturgie, retrace son histoire, consacre un chapitre à sa législation et étudie ses éléments constitutifs (art musical, participation à la prière du prêtre, architecture des églises, autels, ornements liturgiques, fonctions sacramentelles, office divin, calendrier). Une table analytique détaillée couronne cet ensemble.

— *Ascètes russes*, textes choisis et présentés par S. Tyszkiewicz, S. J., et Dom Th. Belpaire, O. S. B. — Vol. 12 × 25 cm., 190 pages. Prix : 48 francs belges. Editions du Soleil Levant, Namur.

Précieux guide de la spiritualité chrétienne russe à travers les textes de seize auteurs.

L'Église et l'humanité de l'ère technique

Conférence de S. Exc. Mgr Chappoulie, évêque d'Angers (1)

Le jour où le Christ a remis entre les mains de ses apôtres l'avenir du message de salut qu'il apportait au monde, il les vouait à un destin dramatique. Les Douze recevaient, en effet, de lui, pour eux et leurs successeurs, une double mission : chaque siècle qui vient, répandre parmi toutes les nations de la terre les vérités et les préceptes révélés d'en-haut, et en même temps garder intact le dépôt de la foi annoncée aux hommes il y a vingt siècles, au sein de la civilisation méditerranéenne, en araméen et en grec. Jusqu'à la fin des temps, l'Eglise vivra dans un état de tension créée par sa vocation même, qui l'oblige à communiquer un enseignement invariable dans sa substance à une humanité entraînée par sa nature à un perpétuel renouvellement. Un renouvellement qui s'opère non seulement par la succession de contradictions, mais qui se marque dans des manières collectives de penser et de s'exprimer, de sentir et de vivre, étrangères et souvent fermées les unes aux autres.

Cependant, cette loi de nature connaît à notre époque une extraordinaire accélération. Après la vapeur, l'électricité. Après l'électricité, la radio et l'avion. Et que dire maintenant devant les étonnantes révélations de la biologie, les merveilles de l'électronique, de la science de l'atome et de la conquête de l'espace interstellaire par les satellites artificiels ? Notre vision du monde est bouleversée.

Or, c'est aux hommes d'aujourd'hui, abasourdis et énervés par cette surenchère de découvertes et ce formidable bond de puissance, que l'Eglise doit répéter l'immuable message que lui a légué le Christ, son fondateur. De cette situation, elle est pleinement consciente, mais n'en éprouve ni désarroi, ni terreur. Au contraire, l'amplitude de la révolution que nous subissons fouette ses énergies. L'Eglise trouve en elle-même la certitude de posséder la réponse à l'angoisse que ressent l'humanité secouée par l'ivresse de sa jeune toute-puissance.

Je vous remercie, Messieurs, de m'avoir invité à porter devant vous mon propre témoignage — pour employer un mot très de notre époque — de cette confiance profonde qui anime présentement l'Eglise face à l'humanité de l'ère technique. Il m'est d'autant plus agréable de le faire ici que Bruxelles sera demain le rendez-vous des nations pour admirer les stupéfiantes réalisations de la technique la plus hardie. Dois-je avouer devant Monseigneur le nonce apostolique et Monseigneur l'auxiliaire de Malines qu'en ce moment, où la propagande communiste exploite sans vergogne le prestige de la science à des fins matérialistes, je me sens pour ma part réconforté et fier que cette grandiose manifestation ait pour cadre la capitale de la Belgique, ce pays qui sait unir si bien sa fidélité à la foi catholique avec son génie de l'industrie et la passion de son peuple pour un travail parfait.

I

L'HERITAGE DIFFICILE DU XIXe SIECLE

Comment l'Eglise, en fonction de ses propres raisons d'être, regarde-t-elle notre humanité de l'ère technique ?

L'Eglise n'a pas oublié ce qui fut l'étonnement, peut-être même le scandale, du siècle dernier lorsque, dans les pays de vieille chrétienté dont elle avait façonné la physionomie par une longue action, on vit s'élever soudain, à côté des clochers qui appellent les hommes à la prière, les hautes cheminées des usines. Depuis, mines, fabriques, hauts fourneaux, ont drainé un peuple d'ouvriers sans cesse accru. Très vite, cette masse déracinée, fondue en un douloureux magma anonyme, soumise à un régime de vie exténuant, rivée à son infortune, s'est refusée à rechercher dans le ciel l'étoile de sa route. Dans son cœur, la mystique de Marx a pris la place de l'Evangile et de l'espérance chrétienne. La lutte des classes et son cortège de violences et de refus ont empoisonné la société qui naissait de l'essor de l'industrie.

Et cette société est encore la nôtre, aujourd'hui que l'avènement d'une civilisation technique chaque jour plus triomphante a répercuté jusque dans les esprits cultivés l'écho du rationalisme du XIXe siècle. Un moment on put croire qu'il allait s'éteindre sous la vogue des philosophies spiritualistes. Mais qui donc se souvient encore du succès d'un Lachelier, d'un Bergson ou même d'un Lavelle ?

L'homme d'aujourd'hui a la conviction d'être parvenu à maîtriser les forces de la nature en pénétrant au plus intime de ses secrets. Le monde de la matière, il le domine désormais et l'exploitera à sa guise. Pareille foi en cette puissance, dont la source est son intelligence, installe l'homme au cœur d'un véritable désert de l'âme : ayant le sentiment qu'il n'a plus besoin de Dieu, il l'oublie. Ainsi l'avènement de la technique restitue son prestige à un courant invétéré d'athéisme, dont les preuves éclatent dans la vie courante de tous les peuples et qui s'étale dans le matérialisme officiel des démocraties populaires.

Son extension a la terre entière

D'autre part, l'Eglise, dont le regard s'étend par sa vocation universelle aux hommes de toute race, suit la marche envahissante de la civilisation industrielle à travers le monde. Les moyens de communiquer sont tels maintenant que les barrières infranchissables que constituaient d'interminables distances et la diversité des langues sont pratiquement abolies. Les techniques de l'Occident sont partout à l'œuvre. Devenues aisément accessibles, elles provoquent l'ardente convoitise de la jeunesse asiatique et africaine. L'élite se précipite vers les foyers de culture scientifique, Universités et grandes Ecoles qui sont encore le privilège des nations de l'Europe et de l'Amérique, mais se font une gloire d'ouvrir leurs portes avec les secrets

---

(1) Cette Conférence a été prononcée à Bruxelles, le mardi 13 novembre 1957, sous les auspices de la Société Saint-Albert-le-Grand, en présence de S. Exc. Mgr Forni, nonce apostolique, et de S. Exc. Mgr Suenens, représentant le cardinal archevêque de Malines. Nous en reproduisons le texte, d'après *la Semaine Religieuse d'Angers*, du 22. 12. 1957, avec ses titres et sous-titres.

de leur enseignement à quiconque se montre capable de suivre leurs cours.

Le prolétariat des nouvelles zones industrielles d'outre-mer connaît déjà les mêmes souffrances, les mêmes rancunes et les mêmes aspirations que ses frères d'Europe. C'est une constatation que je faisais personnellement, il y a dix-huit mois, auprès des ouvriers noirs travaillant à la construction d'un énorme barrage sur le Sanaga au Cameroun au pied du centre indigène d'Edéa. A manier le bulldozer au même rythme que son frère d'Europe, le manœuvre africain tend très vite à lui ressembler dans sa mentalité politique et sociale, voire religieuse. Peut-être faites-vous dans la région minière du Haut-Katanga, des remarques analogues. Quant aux classes dirigeantes des pays-d'outre-mer, nous les voyons séduites par la même foi rationaliste en l'avenir de la science que l'on rencontre couramment chez les peuples de vieille civilisation chrétienne. Jamais le monde sous toutes les latitudes n'a paru plus unanime et résolu dans sa volonté de se passer de Dieu.

Lucidité du regard de l'Eglise

Mais lorsque l'Eglise, Messieurs, se recueille devant le spectacle du monde d'aujourd'hui, elle ne se laisse pas éblouir par cette orgie de puissance où il s'étale avec complaisance. N'a-t-elle pas l'expérience de la fragilité des empires et celle des révolutions foudroyantes ? On ne réussit pas à lui masquer les failles d'un édifice. Or, elle constate que l'humanité n'a jamais été moins maîtresse de son bonheur et de sa sécurité que depuis l'avènement de l'ère technique. Embarrassée de sa force tel un géant en pleine croissance, fiévreuse et impulsive, divisée contre elle-même, l'humanité cherche avec anxiété des dieux à son image pour se préserver dans sa course à l'abîme. « Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. » Qui de nous ne sourit à cette image de Saint-Exupéry dans sa *Terre des hommes*...

Face à notre monde, il est une tentation que l'Eglise ne connaît pas, encore qu'elle ne soit pas étrangère à beaucoup de ses enfants. Ce serait d'attendre, repliée sur elle-même, que l'humanité se soit précipitée dans le cataclysme. Guéris par une atroce expérience, les survivants iraient à elle comme à l'arche de Noé indemne des eaux du déluge. D'abord la politique du pire ne peut pas être celle de l'Eglise qui n'a le droit de sacrifier aucun de ses enfants. Mais c'est sur le fond même qu'elle rejette l'idée d'une condamnation globale de notre époque. Repousser, ou seulement censurer le progrès technique, jamais l'Eglise ne l'a voulu. « Il est indéniable que le progrès technique vient de Dieu et donc peut et doit conduire à Dieu », proclamait S. S. Pie XII dans son Message de Noël 1953.

Bien sûr, nous ne partageons pas la candeur enthousiaste du Victor Hugo de *La légende des siècles* qui lançait dans un éblouissant orage de mots :

Homme ! Va ! Jette-toi dans ces gueules ouvertes
Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes...
Ne crains pas le progrès, conquérant du ciel bleu,
Sphinx qui fait vivre, archer de l'éternelle cible,
Montagnard du sublime et de l'inaccessible !

Aujourd'hui, si nous sommes évidemment plus prosaïques et raisonnables, il n'en est pas moins vrai qu'à tout propos nous aimons à recourir à la légende de l'apprenti-sorcier qui n'était plus maître des maux qu'il avait imprudemment lâchés. Trop facilement nous en appellerions à l'échec et au malheur pour guérir l'homme de sa curiosité et de sa présomption, oubliant, comme vient de l'écrire le philosophe Gaston Bachelard, dans un récent volume de l'*Encyclopédie française*, « qu'on doit juger philosophiquement de la volonté du mal par son principe et non par ses moyens. Le problème du mal n'est pas un problème d'outil ».

Progrès technique et esprit technique

Il est plus sage pour nous d'écouter le Pape. Ce que condamne son Radiomessage de Noël 1953, c'est « l'esprit technique » qui tend à restreindre le regard de l'homme à la seule matière et par là le rend aveugle pour les vérités de l'ordre spirituel et *a fortiori* de l'ordre surnaturel. C'est une « conception technique de la vie » qui dégrade la notion humaine et chrétienne du travail au point de ne plus considérer dans le travailleur qu'un individu sans autre référence que sa capacité de rendement, abstraction faite de ses besoins spirituels et de ses liens familiaux. Mais tout ceci condamné comme un virus de matérialisme, le Radiomessage n'en magnifie pas moins ce que le progrès technique peut apporter au croyant.

Toute recherche et toute découverte des forces de la nature n'est-elle pas au fond même chose que recherche et découverte de la grandeur, de la sagesse et de l'harmonie des œuvres de Dieu ? Oui, bien loin de se sentir poussé à renier les merveilles de la technique et leur utilisation légitime au service de l'homme et de l'enrichissement de la vie terrestre, le croyant se trouvera plus prêt à plier les genoux devant l'Auteur de tous biens, qui aux jours de la Genèse donna la terre à l'homme pour que, l'ayant peuplée, il se la soumît.

II
LES REACTIONS DE L'EGLISE

De cet optimisme rayonnant qui émane de l'enseignement du Souverain Pontife, l'Eglise a besoin pour affronter la tâche qui l'attend. Une fois de plus, il lui faut agir sur un monde qui vit étranger à sa tradition et à sa culture, qui bouleverse le style de vie auquel ses institutions avaient façonné les hommes.

Ce n'est pas seulement l'observance du dimanche dans sa règle traditionnelle que bouscule notre rythme actuel d'existence, travail et loisirs. C'est toute une nouvelle conception du monde qui surgit brusquement et se fait très vite une large place au soleil. En est-il une preuve plus implacable que l'avènement d'un programme original de formation de la jeunesse, les humanités techniques, qui exige de l'Université une place égale aux humanités littéraires et scientifiques ? Chaque année l'Etat doit concéder une part plus grande dans ses plans scolaires et dans son budget à l'enseignement technique. Déjà même il est contraint de freiner une tendance à l'autonomie chez certains de ses dirigeants qui s'organiseraient en une véritable autarcie, dédaigneux et ignorants de la culture classique.

Ce monde qui s'engendre sous nos yeux, avec ses élites et ses masses, techniciens et ouvriers, il est indispensable pour l'Eglise de le connaître puisqu'elle veut agir sur lui. Il lui faut pénétrer son langage, car tout milieu original se fait à lui-même son mode d'expression, se crée son voca-

bulaire et son style. Il lui faut discerner l'échelle des valeurs que se donne le monde technique : efficacité, critique du rendement et économie des moyens, organisation, rapidité, sens aigu du concret. L'Eglise doit encore estimer les mobiles de ses ambitions, de ses enthousiasmes et aussi de ses désillusions, savoir ses qualités et en même temp ses lacunes.

Cependant, ce problème de la connaissance d'une nouvelle civilisation humaine se double pour l'Eglise d'une autre nécessité, celle de se révéler, elle et son message spirituel, à un monde qui l'ignore autant qu'elle-même l'ignore. Jeune, ce monde technique écarte spontanément l'Eglise de lui comme il repousse d'instinct toutes les institutions du passé. Fier et ombrageux adolescent, il fuit tout ce qui constitue pour lui une menace de mise en tutelle. Or, l'Eglise à ses yeux a visage de pédagogue et de censeur. Elle prêche les Béatitudes : « Bienheureux ceux qui se font une âme de pauvre », elle prône des valeurs telles que l'abnégation, le désintéressement, le primat de l'intention sur la réussite de l'acte, qui répugnent à la psychologie du monde technique.

Une loi constante du développement de l'Eglise

Ces deux obstacles jumelés, connaître un monde à évangéliser et se faire connaître de lui, font toute l'histoire de la propagation de l'Eglise et l'expérience même de sa vocation missionnaire. C'est pour en triompher que le Jésuite Matthieu Ricci se fit avec mille patiences et prudences l'ami quotidien des lettrés de la Chine du XVIe siècle. Il leur demandait la clé de la sagesse de Confucius et leur offrait à son tour la révélation du mystère du Christ. Et si dans les Indes Robert de Nobili choisit le vêtement et le genre de vie des brahmes pénitents, ce fut pour s'introduire dans la société hindoue, toute pénétrée de dévotions étranges et livrée à la rigueur de ses castes. Par là il espérait frayer la voie à Jésus-Christ. Aujourd'hui, comme il y a quatre siècles, les messagers de l'Evangile doivent s'engager sur cette ligne de l'assimilation réelle à un milieu de vie s'ils veulent obtenir audience des hommes auxquels ils cherchent à faire entendre la parole du Sauveur. N'est-ce pas d'ailleurs ce que fit Charles de Foucauld quand il alla s'installer chez les Touareg du Hoggar, et ce qu'essaient de réaliser ses disciples, les Petits Frères de Jésus en s'efforçant de partager au maximum le régime quotidien de vie des hommes chez qui ils implantent leurs fraternités ?

Vous êtes-vous jamais dit, Messieurs, que deux grandes questions de l'actualité religieuse, les prêtres-ouvriers et l'Action catholique, peuvent être envisagées sous cette seule lumière de la volonté de l'Eglise de connaître le monde de la civilisation technique, et de se révéler à lui ? A l'apparition des prêtres-ouvriers, il a été donné diverses raisons, par exemple le désir de porter témoignage par une vie chrétienne intégralement vécue dans un milieu d'usine, et aussi l'intention d'annoncer l'Evangile par une prédication explicite de ses mystères à des hommes qui ne l'ont jamais entendu. Mais on a parlé tout autant de la nécessité de s'incorporer à un milieu de vie aussi caractérisé et en même temps aussi fermé à l'Eglise que le monde ouvrier pour qui veut vraiment en pénétrer les réactions et les valeurs originales.

Un des aspects de la mission des militants adultes des mouvements de l'Action catholique spécialisée — je ne dis pas le plus important — c'est de prendre un contact permanent et profond avec des milieux de vie et de travail dont ils font partie par leur origine sociale ou par leur profession. Aujourd'hui, que la plupart des milieux de travail sont soumis à la dictature de techniques variées dont le réseau les enserre — il y a des techniques de la production, des techniques du financement, des techniques de la vente et de la publicité pour la même affaire, — l'action de l'Eglise sur eux a besoin de s'exercer par le relais de chrétiens qui parlent leur langage et qui sont aptes à mettre à leur portée le message énoncé dans l'Evangile.

Les risques de l'apotre

Evidemment, c'est un rôle difficile que celui de relais. Ricci et Nobili, ces deux noms qui sont des sommets dans l'histoire des Missions, évoquent un flot de controverses et de contradictions auxquelles le Saint-Siège dut imposer silence. L'expérience, maintenant arrêtée, des prêtres-ouvriers montre que de nos jours aussi les initiatives missionnaires créent autour d'elles un climat d'orage. Quant à l'Action catholique, le discours prononcé il y a quelques semaines par le Saint-Père, lors du Congrès de l'apostolat des laïcs, nous fait comprendre que ses formules sont sujettes à revision. Traduire en une langue nouvelle un message dont la substance n'a pas changé d'un iota depuis vingt siècles exige des interprètes dévouement et don de soi, et tout autant volonté accordée d'avance à la décision du Siège apostolique, juge souverain de l'exactitude de notre traduction.

Le risque ne découragera jamais un chrétien à l'âme militante. Il sent trop l'exigence de ses contemporains qui réclament en toute chose une observation personnelle des réalités et des hommes avec qui l'on doit traiter. A cette exigence générale de l'opinion, l'Eglise elle-même ne peut se soustraire. Ses théologiens et ses moralistes parleront dans le vide s'ils ne s'appuient pas sur une observation suffisamment concrète et immédiate des réalités humaines et sociales dont ils entendent juger. Les apôtres laïcs savent bien que nul ne peut se substituer à eux dans l'admirable vocation qui est leur : apprendre à l'Eglise à connaître leur propre monde et mettre à la portée de celui-ci la pensée de l'Eglise.

Sur leur route difficile une lumière les guide : la certitude que l'homme de l'ère technique n'est qu'une variété nouvelle de l'homme éternel tel qu'il sortit des mains du Créateur. L'homme d'aujourd'hui souffre, il aime, il espère, il éprouve du remords, il veut se sentir libre. Autant d'ouvertures de l'âme aux appels de la grâce. Quoique enivré de sa propre puissance, le chemin de son cœur n'est pas irrémédiablement fermé. Il reste l'homme dont parle Pascal, capable d'entendre le Dieu des chrétiens, « Dieu d'amour et de consolation, Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède, Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie ».

La technique n'est-elle pas sur la voie de redécouvrir cette vérité ? Elle fait à ses dépens l'expérience que le travailleur n'est constant dans son rendement que dans la mesure où il jouit d'un équilibre intérieur, psychologique et moral, assuré et suffisant. L'homme que tourmente une difficulté intime à son foyer ne sert plus la machine avec la régularité que la chaîne attend de lui. L'homme incapable de surmonter son égoïsme rend impossible la vie d'équipe et démolit par là le minimum d'organisation que réclame la technique de son

métier. Il n'est pas jusqu'au monde rural d'aujourd'hui où l'on ne constate que, pour sauvegarder l'existence des petites expoitations familiales, les paysans sont tenus d'apporter aux organismes techniques qui les groupent un esprit de compréhension et d'entraide assez fort pour dominer leur individualisme traditionnel.

De ce nécessaire respect de la personnalité irréductible de l'homme, dont la technique fait l'apprentissage, de ces dispositions sociales qui trouvent leur source dans la conscience individuelle, l'Eglise est la grande spécialiste. L'humanité aura toujours besoin des vertus de base dont elle est la gardienne, et de la force qu'apporte à l'homme son espérance, et il y a dans l'homme moderne quelque chose qui l'en avertit. Aussi est-ce à l'espérance chrétienne que l'ère technique jette avant tout son défi. L'homme de l'esprit technique croit à un progrès indéfini de la société humaine, parce que la puissance de l'homme est dans l'homme, il en a l'évidence, et que cette puissance est sans limites sur la nature et sur l'homme.

La liturgie antidote de l'esprit technique

A une autosuffisance ainsi poussée à l'infini, l'Eglise répond simplement en dépassant toute mystique terrestre. Elle appelle le croyant à monter à ce plan supérieur où il est membre du peuple de Dieu, choisi, sauvé, acheminé vers la Jérusalem céleste, là où seront de nouveaux cieux et de nouvelles terres. N'est-ce pas le sens profond de la renaissance de la liturgie : révéler à l'homme ce qu'il est dans la lumière du Christ où Dieu le voit, la place qui lui est réservée dans l'histoire du salut de l'humanité, à lui et à son époque, à ses péchés et à ses repentirs, à ses ignorances et à ses connaissances, à sa faiblesse et à sa capacité de faire le bien ? La liturgie, avec sa mise en scène du mystère du Christ vécu au cours de l'année selon le cycle de son attente, de sa manifestation et de sa consommation sur terre, surgit comme une lame de fond qui vient au-devant de la palpitation des âmes. Elle est le terrain où le Siège romain a multiplié les décisions généreuses pour rendre la grâce du Christ, son sacrifice et ses sacrements, plus accessibles aux hommes de notre époque et à leur nouveau mode de vie. L'assouplissement du jeûne eucharistique, les messes du soir, le cérémonial restauré de la Semaine sainte, ce sont là des gestes qui, pour le militant chrétien, dépassent l'ordre des commodités paroissiales ou de son horaire individuel.

A toutes les nourritures terrestres surabondamment offertes aux hommes, l'Eglise oppose à proportion l'antidote de la nourriture spirituelle, le vrai pain de vie. Pour qu'ils puissent mieux échapper à l'atmosphère desséchante d'une société matérialisée, désacralisée, elle cherche à les associer plus personnellement que par le passé aux mystères essentiels de la foi : les souffrances, la passion, la mort et la résurrection du Christ. Les meilleurs de ses fils découvrent un puissant encouragement à persévérer dans leur élan apostolique par tout ce que ces initiatives trahissent d'intelligence de l'homme moderne et de sagesse d'adaptation au fond du cœur maternel de l'Eglise.

Les techniques modernes sont appelées à l'aide de la liturgie. Les matériaux les plus récents sont mis au service de conceptions architecturales hardies pour la construction de nouveaux édifices religieux. A l'intérieur des églises, les procédés actuels d'éclairage et de diffusion de la voix permettent de donner à nos cérémonies traditionnell[es] un accent communautaire où deviennent plus sen[-] sibles aux participants cette charité et cette égali[té] fraternelle qui sont la marque des disciples d[u] Christ. Les techniques de l'édition mettent au[x] mains de tous les fidèles des missels mieux adapt[és] à leur culture, aux textes mieux présentés, do[nt] une instruction plus répandue leur permet de s'a[s-] similer la richesse théologique. Aujourd'hui, l'A[n-] cien et le Nouveau Testament, le missel quotidie[n] se trouvent dans la serviette de l'homme d'affaire[s,] de l'étudiant, du syndicaliste ouvrier.

Et disant cela, je rends un hommage qui lui e[st] dû à la Belgique, qui a su garder les traditions d[e] ses grands maîtres de la presse et du livre, [et] surtout terre privilégiée de la renaissance litu[r-] gique dans ses abbayes bénédictines.

Vers la libération de l'homme spirituel

Enfin, Messieurs, l'Eglise ne se borne pas – ce qui serait tout de même peu de chose – à chercher l'appui des techniques modernes pou[r] faciliter sa tâche quotidienne. Voyant plus hau[t] et plus loin, elle compte sur les développemen[ts] de la technique elle-même pour libérer l'homm[e] des servitudes de travail qui pèsent présentemen[t] sur lui et lui rendent si difficile toute préoccu[-] pation d'ordre spirituel. Ne peut-on, en effet, ima[-] giner un temps où l'homme, parce que son auto[-] rité sur les forces de la nature se sera enco[re] étendue, parce que l'automation aura rendu presqu[e] sans emploi l'appel à ses énergies physiques, dis[-] posera de très longs moments de loisirs ? Il y [a] quelques mois l'*Organisation internationale du tra[-] vail,* étudiant les problèmes posés à l'homme pa[r] le progrès de la technique, arrivait à cette co[n-] clusion : « Selon l'hypothèse communémen[t] admise, le développement de la mécanisation [et] de l'énergie mécanique qui doivent se substitu[er] à l'effort humain fera que, de plus en plus, da[ns] l'industrie, l'activité se concentrera sur la prépa[-] ration et l'établissement des plans plutôt que su[r] la production ; sur le bureau plutôt que sur l'at[e-] lier, et sur la table du dessinateur plutôt que [la] chaîne d'assemblage. » Dans de telles condition[s] ce n'est pas faire preuve d'un optimisme excess[if] que d'imaginer un temps où la possibilité se[ra] restituée à l'homme de songer à son âme. So[n] pain largement acquis, il aura le moyen d'écoute[r] ceux qui lui rappelleront que l'homme ne vit pa[s] seulement de pain, mais de toute parole qui so[rt] de la bouche de Dieu. L'homme de demai[n,] affranchi par la technique, pourra inscrire l[es] cérémonies de l'Eglise sur son programme d[e] vie. Dans la maison du Seigneur, il retrouvera [la] liturgie qui l'invitera à célébrer avec elle l'hi[s-] toire merveilleuse d'Israël et de tous les enfan[ts] de la promesse :

Alleluia !
Louez Yahvé, acclamez son nom,
Enseignez parmi les peuples ses hauts faits !
Chantez-le, psalmodiez-le,
Méditez sur tous ses prodiges !
Glorifiez-vous en son saint nom,
Que se réjouissent les cœurs qui cherchent Yahvé

III

LES TECHNIQUES DE L'OCCIDENT ET L'EVANGELISATION DU MONDE

Au début de cette conférence, je relevais qu[e] l'empire de la technique s'étend à la terre entièr[e.] Il ne sera bientôt plus un peuple au mond[e]

jusque sur le plus écarté des continents, qui ne comptera dans ses zones industrielles des masses ouvrières et des cadres de techniciens. Le gouvernement, les services publics, toute l'économie des Etats d'Afrique et d'Asie tend à se régler de manière standard sur les techniques administratives pratiquées par l'Occident ou la Russie soviétique. Ne nous étonnons pas dans ces conditions si l'esprit technique envahit toutes les nations. Ce sont les conséquences de cet envahissement, à la fois bonnes et mauvaises pour l'action évangélisatrice, que je voudrais maintenant vous exposer.

La vague de l'hostilité a l'Occident

Par un curieux choc en retour, l'entrée en partage de notre souveraineté d'Occidentaux sur la nature et la matière déchaîne dans les nations d'Asie et d'Afrique une volonté d'indépendance qui s'affirme par l'explosion des nationalismes indigènes et une renaissance des traditions religieuses ancestrales. En février 1955, la retentissante conférence de Bandoeng en Indonésie a manifesté avec éclat l'existence d'un front commun des nationalismes afro-asiatiques dans leurs revendications de tout ordre face au monde occidental. L'an dernier, et cette année encore, la célébration du bimillénaire de la naissance du Bouddha, de Ceylan au Japon, a révélé une volonté quasi unanime des peuples d'Extrême-Orient à se donner, grâce à une rénovation de leurs grandes traditions religieuses, un dénominateur commun de leurs aspirations spirituelles. En Afrique noire, un vaste mouvement se dessine qui se complaît à revaloriser dans ses chants, rites et art, le besoin du sacré, essentiel à la société « nègre » des villages de la savane et de la forêt.

Cette brutale et unanime réaction antioccidentale place l'Eglise dans une situation très délicate. Il est indéniable, en effet, que son expansion a été matériellement liée à l'expansion militaire et économique des puissances maritimes de l'Europe catholique. Caravelles des conquérants espagnols et caraques des navigateurs portugais ont pris à leur bord les fondateurs des Missions modernes. C'est sur un vaisseau-amiral du roi Jean III de Portugal, que saint François Xavier a gagné Goa. Aujourd'hui, on nous le reproche bruyamment. Le sardar Panikhar, actuel ambassadeur de l'Inde à Paris, s'est acquis une réputation d'historien par la vivacité passionnée de sa critique de l'œuvre des missionnaires, dans lesquels il voit les fourriers d'un étranger venu en agresseur des pays d'Occident. La relance des Missions au milieu du XIXe siècle s'est effectuée dans un climat alourdi par les expéditions militaires et navales qui ont humilié cruellement les gouvernements d'Extrême-Orient. A l'emploi systématique de la force se conjuguait l'étalage d'une supériorité de civilisation dont l'Europe accablait l'Asie. Beaucoup de missionnaires n'étaient pas indemnes de cet état d'esprit. Rares ceux qui auraient contresigné le tableau que dressait au XVIIe siècle le Jésuite Alexandre de Rhodes, de la société policée des royaumes annamites. Parmi les éloges qu'il décernait à l'administration de l'Etat, Rhodes admirait que dans l'exercice de la justice « les chicanes fussent tout à fait inconnues parmi ces païens que nous appelons barbares ».

Certes, Rome avait vu le péril que les Missions couraient à plus ou moins longue échéance pour s'être trop appuyées sur la protection des nations européennes. A notre époque, Benoît XV, et surtout Pie XI, cherchèrent à convaincre gouvernants et populations de l'Asie des intentions et des intérêts purement spirituels de l'Eglise. Mais les événements sont allés trop vite... Maintenant le nationalisme totalitaire, dont est animé l'ensemble des populations asiatiques, et aussi africaines, constitue un nouvel élément de contradiction à l'Eglise qui est par sa nature une puissance universelle de modération et de paix. C'est dans cette ambiance de susceptibilité et de défiance vis-à-vis de l'Occident et des missionnaires qui en sont issus qu'elle doit conduire son œuvre d'évangélisation. Vous rappellerai-je avec quelle vigueur et quelle efficacité l'Eglise s'y donne sous nos yeux ?

Les trois principes directeurs définis par S. S. Pie XII

Face à l'univers de notre temps, la voix de Pie XII a lumineusement proclamé, dès le début de son pontificat, les trois principes qui inspirent l'apostolat : l'unité fondamentale du genre humain au regard de Dieu, l'égalité dans l'Eglise de tous ses enfants, le droit pour toute nation qui vient au baptême de sauvegarder son patrimoine de culture et de civilisation. L'unité du genre humain, le Pape l'affirmait contre le racisme d'Hitler alors triomphant — le racisme, aujourd'hui, hélas ! plus vivant que jamais, — en rappelant le triple lien qui scelle la communauté des hommes : une même origine, car tous nous sortons des mains du même et unique Créateur ; une même destinée puisque tous nous sommes appelés vers le royaume des cieux ; une commune rédemption par le Sang du Christ mort pour tous les hommes. L'égalité de droit et d'honneur pour tous les peuples qui entrent dans l'Eglise, Pie XII la mettait aussitôt en pratique en annonçant le sacre imminent de douze évêques missionnaires, européens, asiatiques et africains. Lui-même devait procéder à cette cérémonie dans la basilique de Saint-Pierre, le 20 octobre 1939, fête du Christ-Roi.

Depuis cette date, c'est tout un cortège d'évêques appartenant à des races de couleur qui est entré dans la hiérarchie romaine. Dois-je évoquer devant cette assistance une image pleine de symbole : Mgr Bigirumwami, évêque noir du Ruanda, sacrant il y a un peu plus d'un an, le 25 mars 1956, un évêque d'origine européenne, Mgr Perraudin ? Et la pourpre cardinalice n'est-elle pas portée aujourd'hui par un prélat chinois et par un prélat indien ?

Promotion des Eglises de couleur

La promotion des Eglises de couleur se manifeste par la participation appréciée et suivie de leurs élites laïques aux grandes assises catholiques, tel le Congrès de l'apostolat des laïcs à Rome, précédé par des rencontres de laïcs africains en Ouganda dès 1953, et des rencontres de laïcs asiatiques à Manille en 1955. Ainsi se réalise au fil des jours une symbiose des héritages intellectuels et des patrimoines les plus divers de toute l'humanité. Le Saint-Père n'a-t-il pas écrit en 1955, à l'évêque d'Augsbourg : « L'Eglise ne s'identifie absolument avec aucune culture, mais elle est prête à faire alliance avec toutes. Elle reconnaît volontiers ce qui, dans chacune d'elles, ne contredit pas l'œuvre du Créateur, ce qui est conciliable avec la dignité de l'homme, ses droits et ses devoirs inscrits dans la nature, mais, en outre, elle y insère la richesse de la vérité et de la grâce de Jésus-Christ et obtient ainsi que les différentes cultures, si étrangères qu'elles puissent

paraître les unes aux autres, se rapprochent et deviennent véritablement sœurs. » (2)

Pareil rapprochement est accéléré par l'extrême facilité des communications qui mettent les continents les plus éloignés en perpétuel état de résonance. A chaque instant, le monde entier est sensibilisé à des événements localisés serait-ce dans un canton perdu de notre planète : une inondation, une famine, une catastrophe aérienne. De ce rythme si pressé, la catholicité bénéficie, elle aussi. La vie de nos grandes organisations est de plus en plus ouverte aux perspectives internationales des problèmes religieux. La ville de Bruxelles n'est-elle pas le centre nerveux de la J. O. C. internationale, où sont associés à la direction et à l'administration de leur mouvement des jeunes de tout pays et de toute race ? Hier, cet esprit triomphait avec le rassemblement mondial à Rome de 30 000 jeunes travailleurs appartenant à 87 nations des cinq continents.

Ces grands spectacles, pittoresques et bigarrés, mais qui ne durent qu'un jour, se jouent de pair avec le spectacle plus discret, mais permanent, des salles de cours de nos Universités catholiques où se coudoient sans le moindre étonnement séminaristes et étudiants de toute couleur. Cette jeune et sympathique cohue qui se bouscule aux portes de nos Facultés romaines, on la retrouve à Louvain, et, oserais-je le dire avec timidité, même à Angers, à l'Université catholique de l'Ouest. Le rassemblement, aux sources de la pensée chrétienne, d'une jeunesse accaparée par la passion des idées amène une fusion de très grande portée. Dans nos Universités se préparent les éducateurs du clergé de demain en Afrique et en Asie, des personnalités laïques aussi, qui bientôt compteront parmi les plus influentes sur le destin de leur patrie. Ainsi s'évanouiront de douloureux complexes d'infériorité à mesure que l'élite catholique des Eglises naissantes réalisera son égalité foncière de formation et de culture avec ses frères des pays d'antique chrétienté.

Il y a près de dix ans, à la Semaine sociale de Lyon, dont le thème était « Peuples d'outre-mer et civilisation occidentale », je m'étais permis de dire ceci : « Le christianisme, s'il demeurait reçu et conservé par les chrétiens chinois ou indiens avec une soumission toute passive, aurait pour conséquence inévitable de retirer Chinois ou Indiens baptisés du milieu de leurs frères de race pour faire d'eux au sein de leur propre nation des isolés, des séparés. Dans ces conditions, l'Eglise catholique, même dirigée par un clergé autochtone, resterait chez eux une Eglise étrangère. D'autre part, ayant adhéré à une religion dont ils ne voudraient répéter que la lettre sans rien y ajouter, ces chrétiens, asiatiques et africains, fidèles et prêtres, se condamneraient à n'être dans la communauté catholique que de perpétuels mineurs qui ne sauraient vivre sans leur pédagogue. Mais serait-il alors exact de parler d'Eglises asiatiques ou africaines ? Mieux vaudrait dire colonies spirituelles ou annexes des Eglises européennes. » (3)

Pour franchir ce pas décisif, il apparaît bien qu'on puisse faire confiance à ce mélange, sur les bancs des mêmes Universités d'Europe et d'Amérique, des étudiants de tout pays et de toute

(2) *D. C.* n° 1208 du 8. 9. 1955, col. 1154 (*N. D. L. R.*).

(3) *D. C.* n° 1030 du 21. 11. 1948, col. 1495 (*N. D. L. R.*).

race. Venus de l'Inde et du Sud-Est asiatique, de l'Afrique, ils se fondent dans la masse estudiantine pour le travail et le loisir, pour la prière aussi et la formation chrétienne. Ainsi se dessine la promesse au sein de l'Eglise universelle d'une Eglise de l'Inde qui sera vraiment indienne, d'une Eglise d'Afrique qui sera vraiment africaine. Et cette germination se développe quotidiennement suivant cette loi paradoxale que, pour être fructueux, l'effort constant qu'elle exige s'accomplit, suivant le mot d'un jeune prêtre indien, sans efforts.

De grands risques, mais de grands espoirs

Un si magnifique espoir ne nous est permis que parce que la technique est devenue la reine de l'univers. Elle a détruit si radicalement les distances que chaque jour se vérifie mieux la boutade déjà ancienne de Paul Morand : « On construit des locomotives qui vont plus vite que les idées. » J'avais raison, on me le concédera, d'affirmer que rien ne serait moins fondé qu'une condamnation du progrès technique parce que l'esprit technique fait le lit du matérialisme. Comme la langue d'Esope, la technique vaut pour le meilleur et pour le pire. Elle rend à l'Eglise contemporaine d'immenses services tout en l'exposant à de grands risques.

Imaginons la contribution considérable que la technique apporte à la cohésion de l'Eglise catholique dans le monde. Par la radio, le Pape est présent à toutes les grandes heures de la vie religieuse des peuples libres. Lui-même le rappelait le 27 octobre en inaugurant le nouvel émetteur de Radio-Vatican (4). Un Congolais, un Malgache, un Colombien, chacun entend le Vicaire du Christ lui dicter les orientations que doit suivre la chrétienté de son pays. Le jour de Noël, le monde entier, croyants et incroyants, entend le Chef de l'Eglise romaine commenter à l'intention de la famille humaine les périls auxquels elle court. Incarnée dans le Vicaire du Christ, l'Eglise, utilisant les techniques les plus actuelles de diffusion, apparaît plus que jamais le *signum levatum in nationes* du prophète Isaïe. Quand il chante la naissance du Christ à Bethléem, le Pape exerce sur les hommes son magistère de paix et de lumière. Quel esprit de bonne foi oserait minimiser alors le rôle de l'Eglise dans l'édification douloureuse et toujours à reprendre de la concorde entre les nations ?

Pour le chrétien qui réfléchit sur la puissance de sa foi, pour le militant en qui vibre l'espérance de l'Eglise, c'est un moment exaltant qui regonfle ses énergies. Sa vitalité de militant, il faut souhaiter qu'elle devienne le bien commun de tous ses frères catholiques. Ils sont nombreux, en effet, ceux qu'effraye la brutalité de l'évolution que subissent nos habitudes, nos jugements, nos admirations. Meurtris par trop de choses à la fois, ils condamnent l'humanité de l'ère technique. Saint-Exupéry les a bien compris : « Chaque progrès nous a chassés un peu plus loin hors d'habitudes que nous avions à peine acquises, et nous sommes véritablement des émigrants qui n'ont pas fondé encore leur patrie. »

Mais le Seigneur n'a-t-il pas dit à Abraham : « Sors de la maison de ton père » ? Et celui-ci eut assez de foi pour obéir et se mettre en marche.

(4) *D. C.* n° 1265 du 24. 11. 1957, col. 1477 (*N. D. L. R.*).

Le même départ, Dieu n'a cessé de nous le demander. Aujourd'hui, cela est vrai, nous sentons bien que le pays nouveau vers lequel il faut porter nos pas sera très différent de la terre où est plantée notre tente. Autour de nous le décor change et sur l'horizon se profilent de dures et périlleuses montées à gravir. Nous ne discernons pas les cols à passer pour atteindre le champ que le Seigneur nous destine. Comment l'inquiétude ne paralyserait-elle pas le plus grand nombre ? Ils font et refont l'inventaire de leurs bagages, et le poids est lourd. Il faudra aller vite, car l'ère de la technique, c'est le temps du rythme sans cesse plus rapide. Plus d'un redoute de s'essouffler et de rester sur la route. Cependant, rien ne sera perdu si la foi en l'assistance de Dieu ne vacille pas dans le cœur des apôtres qui sauront demeurer unis derrière leur guide, le Vicaire du Christ, le Successeur de Pierre, et avec lui s'avancer hardiment vers l'inconnu. Si vite que puisse aller le monde à l'ère technique, il ne dépassera jamais la grâce de Dieu qui habite dans son Eglise, l'Eglise arche du salut pour l'humanité de tous les temps.

Au IIe Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs

Les leçons du Congrès

Discours de S. Em. le cardinal Giuseppe Siri à la séance de clôture

S. Em. le cardinal Siri, archevêque de Gênes et président de la Commission épiscopale de l'Action catholique italienne, dans son intervention à la séance de clôture au IIe Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs, résuma en ces termes les leçons du Congrès (1) :



Une voix d'une autorité supérieure et sans égale a ouvert ce Congrès et lui a donné son orientation ; c'est la voix du Saint-Père. Nous sommes unis par une foi commune et c'est cette foi divine que nous partageons qui, en toute logique, a imprimé à notre esprit cette note juste d'adhésion intérieure et fervente à ce qui nous a été indiqué par le Vicaire du Christ. Grande est notre reconnaissance pour ce message et le sillon qu'il a tracé reste ouvert.

Maintenant, le Congrès touche à sa fin, les semences qu'il a jetées attendent leur floraison printanière. Au-dessus de toutes considérations générales et finales, et les dominant toutes, celle-ci se dégage : ce Congrès s'est tenu à Rome.

Je vous invite à y réfléchir.

---

(1) Nous reproduisons la traduction française communiquée par le Comité romain permanent des Congrès internationaux pour l'apostolat des laïcs. Les sous-titres sont de notre rédaction.

Trois choses nous ont été présentées sur le grand écran de l'apostolat des laïcs : la crise du monde moderne, la responsabilité des laïcs dans l'apostolat, leur formation pour faire face aux devoirs actuels de cet apostolat.

Ces trois choses ont été vues de Rome.

Quand je parle de Rome, j'entends exclusivement parler de la Rome-siège du Vicaire du Christ, centre du royaume de Dieu sur terre et, en conséquence, pivot de l'histoire, chaire du magistère infaillible, dispensatrice de la légitimité à tout ce qui regarde Dieu et le destin suprême et divin des hommes. Cette Rome dont je parle n'est pas faite seulement de pierres illustres et vénérables, et pas même seulement d'hommes, mais de quelque chose qu'aucune pierre ne peut enfouir, qu'aucun homme ne peut souiller.

La crise actuelle du monde impose des devoirs spécifiques aux chrétiens

Le Congrès a porté ses regards sur la crise du monde. Il a considéré pourquoi cette crise impose avec plus de force encore le devoir de l'apostolat à tous les laïcs, et pourquoi elle nécessite une adaptation spécifique à ce qui la caractérise. Le monde est toujours en crise, parce que c'est une loi de la nature déchue et rachetée qu'il y ait une épreuve pour la communauté humaine aussi bien que pour chacun des hommes ; et c'est pourquoi nous ne devons nous étonner de rien. Nous devons, au contraire, nous efforcer — et c'est utile à tous points de vue — de considérer comme ordinaire tout ce qu'une réthorique facile voudrait nous faire croire extraordinaire. Il est toutefois admis que la crise que nous vivons est une crise « aiguë ».

Elle consiste en ce que le monde en est venu à considérer qu'une seule chose est digne de son attention, de ses capacités, de ses désirs : le progrès matériel, et qu'il néglige ou même oublie totalement le reste. Le progrès matériel nous a donné la machine. A force de considérer d'abord ou uniquement cette machine, nous en sommes venus en quelque sorte à l'adorer et, de toutes façons, à l'imiter d'une manière plus ou moins consciente dans la vie, dans le droit, dans les relations sociales.

Ne considérer qu'une seule chose parmi tant d'autres laissées dans l'ombre est un déséquilibre manifeste et grave, un « unilatéralisme » troublant et pernicieux.

Comme le progrès s'occupe surtout des choses et des choses matérielles, il finit, en magnifiant celles-ci, par laisser dans l'ombre la personne humaine. C'est ce qui, en fait, s'est passé, et tous, nous sommes engagés à défendre la personne dans une lutte parfois surhumaine, souvent épuisante, lorsqu'il s'agit de frères qui, pour faire du bien aux hommes, seraient disposés à vendre quelque prérogative inaliénable de la personne humaine. Le fait de s'être laissé dominer par les œuvres de leurs propres mains a conduit beaucoup d'hommes à abandonner du terrain sur le plan de la vérité qu'ils ont forgée selon leurs propres désirs, et de la loi morale qu'ils ont rétrécie et rabaissée à la mesure de leur propre faiblesse. En fait, ce ne fut pas une compensation, mais bien un nouvel abandon, et il est naturel que dans un tel climat, l'ennui et la fatigue aient pesé sur la vie de nombre de nos frères.

On craint pour la paix, on tremble pour sa vie. De là l'appel qui monte vers les apôtres.

C'est de Rome que nous avons regardé la crise du monde moderne. Qu'est-ce que cela signifie ? Rome, parce qu'elle est le siège de la Chaire suprême et du Pasteur suprême, tient en mains le mandat du Christ qui durera autant que le monde, et, par conséquent, voit les choses sur le plan même où le Christ Jésus nous a enseigné à les voir. L'entrée du Verbe divin fait homme dans le monde est au centre de l'histoire. La raison pour laquelle le Fils de Dieu est venu devient la finalité de l'histoire. Le règne de Dieu est par conséquent au centre et devient la raison de cette ordonnance par laquelle la Providence donne une orientation aux actions libres des hommes. Les événements concourent tous au règne de Dieu. Non pas que tous lui soient favorables, mais ils y acheminent, et c'est ainsi que toutes les expériences deviennent, en un sens ou en l'autre, positives aux fins du règne de Dieu. Une vue d'ensemble révélera des crises : à aucun de nous n'est donnée une garantie de facilité et de repos, mais nous avons la certitude que nous nous acheminons vers le royaume de Dieu, et nous sommes invités à voir dans les événements néfastes eux-mêmes comme les avant-gardes d'une rédemption toujours en marche et jamais achevée.

Comment le devoir fondamental d'apostolat s'élargit aujourd'hui

Le Congrès a porté ses regards sur la responsabilité des laïcs. Il s'agit de la responsabilité spécifique qui se définit de façon plus nette en face de la crise du monde moderne vers lequel les laïcs, fidèles à l'invitation du Christ, doivent aller avec le courage et la force des apôtres.

La responsabilité spécifique de notre temps se fonde dans la responsabilité commune des fidèles de tous les temps. Le Souverain Pontife a dit dans son discours du 5 octobre : « Tous les membres de l'Eglise sont appelés à collaborer à l'édification et au perfectionnement du Corps Mystique du Christ. » La raison en est dans la communion de cette famille qui a Dieu pour chef, si bien que, dit encore le Saint-Père dans ce discours : « Ce serait méconnaître la nature réelle de l'Eglise et son caractère social que de distinguer en elle un élément purement actif — les autorités ecclésiastiques — et un élément purement passif — les laïcs. » (2)

(2) *D. C.* n° 1264 du 10. 11. 1957, col. 1416 (*N. D. L. R.*).

Cette responsabilité de base attribuée à tou
les fidèles entraîne pour eux un devoir d'apostola
— qui restera toujours différent de celui de l
hiérarchie, et qui sera toujours en position d
collaboration avec la hiérarchie, celle-ci ayan
seule le droit de guider et de régir l'Eglise ; e
pourtant, c'est une responsabilité qui s'impos
avec une force irrésistible, pour cette raiso
même que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire qu
nous sommes du Christ.

La responsabilité est un terme juridique d
valeur très précise ; en fait, elle met en cause l
nécessité inéluctable de devoir répondre à qui peu
nous demander compte, non seulement de nous
mêmes, mais encore de nos frères. Parler d'un
responsabilité des laïcs sur le plan de l'apostola
et ceci au titre de leur appartenance au Christ, c'es
dire qu'un chrétien ne peut être complet si, d'un
manière ou d'une autre — ne fût-ce que par l
seul moyen silencieux de la souffrance et de l
prière — il n'est pas artisan d'un bien spiritue
c'est-à-dire s'il n'est pas un apôtre. Ce Congrè
doit mettre en lumière cette vérité qu'il a oppo
tunément rappelée et proclamée avec insistanc
souhaitant qu'on l'exprime avec plus de véhé
mence et de hardiesse dans la catéchèse hab
tuelle. La parole de l'Auguste Pontife sur l
« devoir de tous » a été, encore une fois, extré
mement claire et explicite.

Au reste, le Congrès tout entier a proclamé cett
vérité complémentaire : à savoir que les circons
tances ont le pouvoir d'expliciter, de détailler
d'accroître ce devoir de base.

Les circonstances ! C'est pour cela que nou
avons regardé la crise du monde moderne ; c'e
le déséquilibre de notre temps qui demande l'in
tervention rééquilibrante de forces qui sont mu
par la foi, la vertu et la grâce, parfumées de l
et de roses, d'innocence et de sacrifice. On n
remédie pas à l'intérêt par d'autres intérêts qu
le plus souvent, ne font que l'exacerber, et n
peuvent le neutraliser que de façon temporair
par des compromis instables ; on n'y remédie qu
par le détachement du cœur, dans un group
d'hommes sachant placer à côté et au-dess
même de leur vie ordinaire et commune, un
activité dépouillée d'intérêts humains et mue se
lement par des motifs surnaturels.

Il y a des carences de notre temps auxquell
il faut suppléer. Considérez, je vous prie, com
bien d'institutions de droit naturel ou qui s
rattachent, à commencer par la famille, ne rem
plissent plus leur devoir. Il faut suppléer. Da
tant de parties du monde, les prêtres ne peuve
faire face à leur immense besogne ; ce n'est p
toujours parce qu'ils sont trop peu nombreu
mais plutôt parce que leurs charges sont alou
dies par la nécessité où ils se trouvent de su
pléer à tout ce que le monde néglige.

La multiplicité des activités de la vie hors
foyer domestique rend plus grande la complexi
des rapports des hommes entre eux, multip
les points de contact avec le mal, de corrupti
par le péché, de contamination par les chos
corrompues. A ceux qui veulent s'acquitter
leur devoir de suivre le Rédempteur, elle impo
de se plier à une méthode de travail, aussi mu
tiple, aussi adaptée et, là où c'est nécessai
aussi complexe et puissante.

Cette nécessité, nous l'avons comprise comm
on la comprend de Rome.

De Rome, on voit le monde. Rome est la visi

de la catholicité. Elle n'oblige personne à estomper les traits que la mère patrie a imprimés sur le visage ou dans l'âme de chacun, elle n'a jamais obligé à oublier le plus proche prochain selon l'ordre de la charité; elle oblige seulement à monter plus haut, à considérer le monde entier, à être catholique. Monter plus haut ne fait disparaître les traits d'aucune race et d'aucune culture, mais cela fait disparaître les déformations des hommes. Cela les fait disparaître en ce sens que l'attitude spirituelle d'humilité, la prudence, la largeur dans le jugement, la compréhension intuitive, la loi fondamentale du pardon et le souffle de la charité rendent tous les hommes proches les uns des autres, et éliminent les raisons pour lesquelles ils se croient, entre eux, irrémédiablement divers et souvent ennemis.

La catholicité est en vérité une amitié universelle qui ne s'établit pas au détriment de la vérité et de la justice, et selon nos défauts ou nos préférences. La catholicité, ici on la comprend, parce qu'ici il y a un Père commun et une institution universelle, et une Providence qui, au moment opportun, distingue les faits comme un jour elle a divisé les eaux, les arrête, les anime, les recueille, sans aucun dommage pour la mission universelle du Trône de Pierre.

Spiritualité approfondie nécessaire au chrétien pour faire face a ses devoirs actuels

Le Congrès a entendu cet appel à la formation pour l'apostolat. Un précédent Congrès tenu ici, à Rome, s'était occupé de ce thème. Il est évident que la nécessité de la formation à laquelle le Souverain Pontife a consacré une partie de son discours du 5 octobre, s'adresse d'une façon spéciale à ceux qui acceptent de faire de l'apostolat au sens strict du terme. En fait « ce ne sont pas tous les chrétiens qui sont appelés à l'apostolat laïc au sens strict », mais il reste établi que tous sont appelés à un certain apostolat, en ce sens qu'ils doivent concourir à l'édification et au développement du Corps mystique du Christ. Le Souverain Pontife lui-même a mis l'accent sur ce fait que l'apostolat laïc au sens strict et spécifique regarde une « élite ». Cela suffit cependant pour comprendre que l'apostolat laïc suppose une ascèse, réalisant une coupure nette d'avec la médiocrité trop facile des hommes. Ce n'est pas seulement une question de carte, de conduite, de limites, d'apparences d'honorabilité ; il s'agit d'une coupure nette d'avec la facile médiocrité des hommes. L'apôtre laïc n'est pas un religieux, il est, ou au moins il devrait être, un chrétien que l'on reconnaît comme tel.

Sa réserve de forces et de fécondité est là. Il doit donner quelque chose aux autres ; en substance, il ne pourra donner beaucoup s'il ne possède pas beaucoup lui-même. Il est vrai que les causes externes, les occasions n'ont pas besoin de posséder ce par quoi elles éveillent dans les hommes le sentiment et l'émotion, tout comme l'instrument qui résonne n'a pas besoin d'avoir l'intelligence de celui qui écoute la musique, et de même l'ânesse de Balaam a pu prophétiser, mais il n'est pas habituel que des hommes sans profondeur spirituelle réussissent à faire vibrer spirituellement ceux de leurs frères qui les approchent. Tout ceci, logiquement, demande qu'au point de départ les laïcs qui travaillent à l'apostolat soient forts d'un engagement spirituel et soucieux des moyens spirituels.

Cette formation aussi, le Congrès l'a vue de Rome. C'est-à-dire qu'il l'a regardée, non sous un angle particulier, non à partir d'un système particulier ou d'une compréhension particulière, ou d'une culture particulière, mais d'un point de vue clair et sans équivoque qui, seul et tout entier, est du Christ et qui, à la lumière de cette Chaire suprême, ne peut être voilé d'aucune ombre. Toutes les expériences, sous tous les cieux, peuvent êtres utiles, et la théorie sans fin des saints, dont les canonisations de Rome peuplent le firmament de l'Eglise, le dit assez. Mais il est important de comprendre que les nuances, les enrichissements accessoires ne peuvent remplacer le fond même de la vie chrétienne et la formation à cette vie telle que l'a voulue Jésus-Christ et dont aucun particulier, mais l'Eglise seule, est la gardienne incorruptible. Les éléments particuliers permettent à la liberté et à la souplesse des hommes de jouer, l'universel est le pivot qui conditionne la validité et la continuité de leur mouvement vers Dieu.

Conclusion

Permettez-moi, avant de conclure, de jeter un regard sur le déroulement de ce Congrès. Le fait le plus saillant, irremplaçable, reste le discours d'ouverture du Souverain Pontife.

Dans tout ce qui précède, j'en ai rappelé quelques idées importantes. Il me paraît opportun maintenant d'en rappeler quelques autres, parce qu'elles ont animé la recherche et la pensée du Congrès.

Elargissement du champ apostolique

En voici une que je peux résumer ainsi : les laïcs doivent participer à la vie de l'Eglise selon leur état, mais dans tous les domaines en ce qui touche spécifiquement à la vie surnaturelle (dogme, morale, liturgie, éducation, œuvres charitables), comme aussi en tout ce qui regarde l'animation humaine et chrétienne de l'ordre temporel. Je voudrais que vous compreniez bien toute la valeur de ce qui est exprimé ici.

On voit combien les milieux qui peuvent et souvent doivent devenir champs d'apostolat sont désormais illimités. Cette animation est donc partout nécessaire si nous voulons répondre à l'appel du Seigneur. L'apostolat n'a pas et ne peut avoir, s'il veut rester pur, des vues humaines, mais, fort de sa pureté d'intentions et de son respect de la liberté des hommes, il doit hardiment pénétrer n'importe où. Devant un processus de décomposition spirituelle du tissu même de la société civile, nous ne pouvons raisonner autrement. L'apostolat ne viole pas, ne contraint pas, ne trompe pas ; il convainct et, en substance, il sert. Il regarde plus haut que les intérêts de ce monde, conscient que rien autant que la vérité et la Loi du Seigneur n'est utile au bien-être même du pèlerinage terrestre.

La générosité des laïcs dans leur collaboration fidèle à la hiérarchie est appelée à regarder le champ immense qui s'offre à eux et dépasse largement toute limite étriquée et restreinte, et ceci d'autant plus qu'il n'est pas possible aujourd'hui de concevoir un apostolat qui ne s'adresserait qu'à des individus. Les individus ne se convertissent pas à Dieu, si ne sont pas suffisamment orientés vers Dieu les instruments et les milieux qu'ils subissent de fait et dont ils tirent force ou lassitude, vérité ou erreur, édification ou mauvais exemple : les civilisations, les cultures, les

liens entre les hommes, les centres qui désormais les rassembleront au sein de structures neuves et par des intérêts nouveaux.

Orientation et organisation particulières de l'apostolat

Cette extension du champ de l'apostolat, ouvert parfois de préférence ou exclusivement aux laïcs, pose des problèmes d'orientation et d'organisation qui devront être étudiés par les autorités compétentes suivant le génie et la tradition de travail de chaque pays.

Il est toutefois facile de voir comment, en partant d'Associations à but typiquement apostolique, on peut arriver à des Associations au sein desquelles des catholiques, se conformant à la doctrine catholique, veulent agir en vue de buts honnêtes qui restent du domaine temporel ; ils coopèrent ainsi à l'apostolat sous une forme indirecte, s'y associant par une présence collective efficace ; et par leur façon de vivre et les fruits qu'ils portent, ils inclinent les autres à s'orienter vers le Christ ou même augmentent le prestige des forces qui travaillent pour le Christ. C'est pour cette raison que, par exemple, les statuts de l'Action catholique italienne s'adressent non seulement aux différentes branches et aux mouvements, mais à leurs œuvres, c'est-à-dire à une seconde et une troisième zone qui, autour de l'Action catholique, rayonnent comme des ondes concentriques.

Nous touchons au point le plus difficile, ainsi que l'a déjà relevé l'un des rapporteurs très autorisés de ce Congrès, lorsque les activités auxquelles se consacrent les catholiques organisés sortent, par extension, du champ d'appartenance directe à l'Eglise et par conséquent du champ de l'apostolat, même entendu au sens large. Alors, en fait, le lien de leur inspiration chrétienne et du sceau catholique, dont ils sont marqués, leur impose d'y être logiquement et totalement fidèles, avec courage et de façon cohérente, mais, en même temps, on ne peut leur imputer des responsabilités qui ne seraient pas du même ordre. C'est à la lumière de ce double principe auquel nous devons croire que, dans les cas particuliers ou pour les milieux particuliers, l'autorité compétente donnera une solution inspirée par l'ensemble du concours des circonstances et les points de vue du droit.

Ecartons les obstacles à l'apostolat hiérarchique pour le rendre plus efficace

Une autre orientation donnée par le discours du Souverain Pontife pourrait être ainsi résumée : les laïcs doivent coopérer avec la hiérarchie pour éliminer tout ce qui fait obstacle à l'apostolat et donner à cet apostolat les formes qui se révèlent les plus favorables à son efficacité, dans une attitude d'obéissance et de filiale dévotion envers la hiérarchie.

Ceci, conformément à ce qui a été observé plus haut, souligne le côté dynamique des organisations d'apostolat en tant qu'elles sont susceptibles d'enrichissement (pour autant qu'on le recherche) et de retouches.

C'est à ce propos que le Souverain Pontife, dans ce même discours, a entrevu la possibilité de larges structures fédératives, ajoutant cependant que la réalisation en exigerait une « réflexion attentive et prolongée », donc ni hâtive ni aisée. Il y a là une fenêtre ouverte pour le cas où l'on sentirait le besoin, pour respirer plus librement, d'un élargissement légitime. Il s'agit, il est opportun de le noter, d'une indication général qui pourrait se révéler adéquate pour obteni dans tel ou tel pays, une coordination de toute les forces catholiques. Il est évident que cette pos sibilité est impliquée dans les termes revenar tout au long du discours, rappelant que tou l'apostolat des laïcs est conçu comme une colla boration à la hiérarchie, et dans la même positio vis-à-vis d'elle que tous les baptisés et toutes le activités concourant au royaume de Dieu.

Je voudrais enfin souligner un appel du Sou verain Pontife qui pourrait encore se résume ainsi : les laïcs doivent se servir de tous le moyens modernes (radio, télévision, ciném presse, etc.).

Le Congrès s'est heureusement déroulé dans l ferveur, répondant amplement aux orientation fondamentales exprimées par le Saint-Père dan son allocution.

Les 80 nations présentes figuraient de faço concrète la réalité humaine et divine de l'Eglise

Les participants ont montré qu'ils étaient de membres actifs et responsables de la vie d l'Eglise, prenant leur part dans toutes les forme de cette vie florissante. Ils ont montré qu'ils son présents dans tous les secteurs d'ordre tempore à l'échelle nationale, continentale, mondiale, ave le dessein d'y apporter une animation et u regain de vie chrétienne. Ils ont prouvé leur dés très vif qu'une telle présence devienne plus nom breuse et plus féconde toujours.

Les participants ont prouvé leur dévotion filia au Saint-Siège, à leurs évêques ; ils se sont mo trés prêts à toute collaboration pour rendre l'apo tolat privé ou organisé plus fécond et toujou plus fidèle aux directives de la hiérarchie sacré

Ils ont aussi montré leur ferme propos de co tribuer à développer le sens de l'apostolat ch de très nombreux laïcs qui en sont capables qui, peut-être, attendent que leurs frères les so licitent dans leur famille, à l'école, dans l associations.

L'Eglise ouvre une nouvelle grande ère missionnaire

Chers congressistes,

Le Congrès se termine tandis que l'Eglise to entière est présente, confiante en la volonté de s fils et mettant une maternelle espérance dans le digne travail. Le Congrès a fait pénétrer da vos cœurs une conscience plus vive de la cath licité et de la vitalité de l'Eglise. Le trésor la parole qui vous a été adressée de la bouc du Successeur de Pierre vous accompagnera da votre vie et vous sera un stimulant dans les di ficultés à venir. Vous y trouverez la certitu infaillible que la Providence, par-delà, envers contre tout événement humain, est présente da la vie de l'Eglise et, à travers elle, dans la v de tous ceux qui s'identifient à son œuvre. Q votre travail appelle la bénédiction du Seigne sur vos pays respectifs et sur leur avenir. Puis le travail de cette fraternité agissant au nom Seigneur préparer la paix du monde et l'établ

L'Eglise a ouvert une nouvelle grande ère mi sionnaire. Regardez : d'une part, les conquêtes l'ordre purement temporel se révèlent impui santes à retenir l'assaut toujours plus violent q risque de renverser l'homme lui-même. En ré lité, elles ne manquent pas de grandeur, ell manquent d'un frein. D'autre part, la her effroyable déchire dans toute une partie de l'h

nanité les structures anciennes et lentes à se ourner vers un bien meilleur. Le soc laboure e champ de Dieu et ouvre des sillons aux semeurs pour l'avenir. La tentation d'un illusoire paradis errestre qui est proposée à l'homme atteint la frénésie. La foi de tout chrétien, chaque jour vaincue, doit être chaque jour reconquise. A ce monde qui, même lorsqu'il est en révolte, manifeste la puissance de la vie que le Créateur a mise en lui, à ce monde où se manifeste la miséricorde du Rédempteur, Jésus-Christ lance un appel. Que l'armée de ceux qui le suivent se dresse toute prête, avec la spontanéité de ceux qui sont tranquilles parce qu'ils sont avec Dieu.

Académie française

Réception de M. André Chamson (1)

Réponse de M. Jean-Louis Vaudoyer au discours de M. André Chamson

MONSIEUR,

Tout à l'heure, en vous regardant pénétrer dans cette enceinte et y prendre place pour être la vedette d'une cérémonie réglée une fois pour toutes, rituellement pareille à elle-même depuis un siècle et demi quel que soit et d'où que soit venu le « récipiendaire » que notre Compagnie accueille, je songeais à d'autres fêtes dont vous fûtes, comme vous l'êtes ici aujourd'hui, le héros. Elles vous furent offertes, cet été, par vos frères de race et de langage, impatients de vous exprimer, dans la ferveur des démonstrations collectives, la joie et la fierté que leur causait votre élection.

UN « RHODANIEN DES DEUX RIVES », FILS DES CÉVENNES

Vous êtes provincial, Monsieur, et deux fois provincial, puisque, si le Languedoc vous a vu naître, la Provence — sans toutefois vous prendre au Languedoc — vous a adopté. Vous êtes un rhodanien des deux rives, ce qui n'est pas commun.

Donc, là-bas, non point une, mais deux — que dis-je ? — trois fêtes ! La première en Arles, au bord senestre du fleuve ; les deux autres au delà de sa rive dextre, d'une part à Nîmes, où vous vîntes au monde (voici cinquante-six ans), d'autre part dans le plein cœur des Cévennes, au Vigan, où votre enfance s'est écoulée. J'ai assisté à deux de ces fêtes ; et je voudrais, non à vous, mais à nos confrères, dire un peu ce qu'elles ont été.

Arles, qui s'est appelée « la Rome des Gaules », est aujourd'hui une paisible cité pastorale qui ne consent point d'oublier son grand passé. Elle continue de régner sur un petit royaume qui est sans doute l'un des derniers, ici-bas, où le passé reste un passé vivant. Entre les deux bras du Rhône, la Camargue est un royaume étrange, fermé sur des secrets quelque peu fabuleux. « Nation » de chevaliers, elle les recrute aussi bien en Languedoc qu'en Provence. Ce sont les « gardians », maîtres de troupeaux à demi sauvages qu'ils gouvernent passionnément.

Or, Monsieur, depuis trente ans vous êtes « gardian ». Ce fut donc en « gardian » que vous vous montrâtes aux foules arlésiennes, en votre honneur assemblées. Vous aviez belle et bonne mine, portant le costume très ajusté, qui laisse au corps toute son aisance et en avantage la sveltesse. Coiffé d'un feutre à larges bords, vous teniez droit dressé le haut trident camarguais, et, cela va sans dire, vous étiez virilement assis à califourchon sur l'un de ces jolis chevaux à la robe d'argent, aux sabots roses, qui sont moins les serviteurs de leurs cavaliers que leurs complices.

La fête dura de l'aube au soir. Son plus beau moment fut son heure nocturne, lorsque, entouré de cavaliers eux aussi le trident brandi, aux sons archaïques des galoubets et des tambourins, et ayant sur vos pas le long et flatteur cortège de 100 — peut-être 200 — belles jeunes filles en costumes, vous fîtes votre entrée dans la cour de l'Hôtel de Castellane-Laval, où, le cœur battant, tout Arles vous espérait.

Mi-gothique, mi-renaissant, ce bel édifice est désormais, grâce à Mistral, le tabernacle du félibrige ; et les « gardians » y sont chez eux. Il a ceci de particulier que sa cour d'honneur est, en son centre, occupée par une assez vaste excavation, due aux fouilles qui rendirent à la lumière les ruines de l'Arles antique, endormie sous l'Arles d'aujourd'hui.

Cette fosse circulaire, toute jonchée des débris de Rome, les jeunes gens et les jeunes filles qui vous escortaient vinrent l'envahir, acteurs bénévoles du spectacle de chants et de danses qui vous était dédié.

... Les costumes provençaux ne sont point des déguisements ; ils se transmettent, par héritage, de génération en génération. Tantôt ils sont hardiment versicolores, tantôt de teintes sombres et unies. L'ensemble, en sa diversité et ses contrastes, composait une symphonie de couleurs dont le beau désordre narguait les plus savants effets de l'art. Parmi ces danseuses, les unes — Arlésiennes intégrales — révélaient, dans les feux mouvants des projecteurs, de nobles visages palladiens ; les autres, venues sans doute des rivages, trahissaient l'ascendance sarrasine ; toutes étaient spontanément heureuses de se trouver là, en ce soir de concorde où le passé et le présent de leur pays communiaient.

Je ne vous le cacherai pas, Monsieur : tout en s'enchantant du ravissant spectacle, votre confrère éprouvait à votre égard, de façon assez cuisante, un sentiment d'envie. Etre fêté de la sorte, au bord du Rhône, parce que, au bord de la Seine, on a fait de vous un académicien, c'était là une bonne fortune que ceux d'entre nous qui ne sont que Parisiens ne connurent ni ne connaîtront jamais ! Ces fiers « gardians » à cheval, ces équipes de bondissantes jeunesses, nous n'avons rien d'approchant à vous offrir. Nos divertissements sont sévères. Nos costumes ont beau être enfeuillagés de broderies smaragdines, elles se détachent sur fond de drap noir, tout au plus, s'ils sont à la dernière mode, de drap bleu de Prusse très foncé ; et ce fut tout à fait exceptionnellement, dans la seule fantasque imagination d'un poète, que, voici deux ans, sirènes à queues vertes, on nous fit danser un ballet nautique, entre le pont des Arts et la pointe de la Cité.

Comment ne garderiez-vous pas, de cette féerie occitane, le souvenir d'une émotion émerveillée ?

Emu, vous alliez l'être tout autrement, le lendemain, dans la petite ville cévenole où vous avez grandi.

En y pénétrant, nous eûmes l'impression de nous être trompés de jour. Dans les rues resserrées, sur les places et placettes où seules chantaient les fontaines, pas la moindre trace d'un festival imminent... C'est que, dans leurs hautaines retraites, les Cévenols dédaignent de faire étalage de leurs sentiments : ils ont le cœur aussi vite alarmé que la feuille de la sensitive. Par un raf-

(1) Voir *D. C.*, n° 1266, du 8. 12. 1957, col. 1579. Les sous-titres sont de notre rédaction.

finement de délicatesse, je pense qu'ils s'étaient proposé, en recevant leur académicien, de lui ménager l'illusion de revivre près d'eux, ce dimanche-là, un dimanche presque pareil, dans sa simplicité, dans sa modestie, à quelque dimanche du temps de votre enfance. Sans pavoisements, sans fanfares, sans même un roulement de tambours, tout se passa donc à l'intérieur. A l'intérieur des cœurs ; à l'intérieur aussi de l'Hôtel de Ville, dans la salle des mariages, comble de Viganais. Sur l'estrade, M. le maire n'avait pas cru bon de ceindre son écharpe, ni M. le sous-préfet d'endosser son habit de gala. Quant à vous, qui aviez laissé sur la rive-empire votre costume d'équitation, vous étiez, comme nous tous, en simple pékin.

Le maire parla très bien, mais sobrement, sans, comme on dit, « faire de phrases ». Puis ce fut un Viganais pur sang, M. Pierre Gorlier, auteur d'un gros volume où il a fait, pour sa ville, en érudit, ce que, en poète, vous avez fait pour elle, de livre en livre. Lui aussi ne dit pas un mot de trop : tout était dans la vérité, dans la sincérité de l'accent. Ensuite, vous vous êtes levé, et vos premiers mots furent pour dire, en vrai enfant du pays, que, si ému que vous le fussiez, il serait peu décent de laisser voir à quel point vous l'étiez... Oui : « ne pas laisser voir », c'était bien le mot d'ordre de la journée.

Point de papier à la main, cela va sans dire : la règle doit vous y contraindre pour que, au lieu d'improviser, vous vous résigniez à lire — à lire très bien — comme vous l'avez prouvé tout à l'heure, en rendant à la mémoire de votre éminent prédécesseur, le très regretté baron Seillière, un hommage de la plus éloquente perspicacité. Vous avez « traité le sujet » à la fois dans son étendue et dans sa profondeur, et si magistralement que je ne commettrai pas l'inconvenance de m'y risquer à mon tour, après vous...

Vos dons d'improvisateur sont réputés non seulement en France, mais hors de France, où, paraît-il, il arrive qu'on vous écoute comme on écoute de la musique, sans chercher à comprendre, pour la seule délectation de l'ouïe...

Ce dimanche-là, porté, emporté, transporté par le lieu et par la circonstance, assez vite et despotiquement, l'Inspiration — nous y comptions bien — s'empara de vous, obligeant, par contagion, l'auditoire tout entier à transgresser la consigne. Ah ! Il ne s'agissait plus pour personne de cacher son jeu !... Des mouchoirs sortirent des poches ; on entendit quelques reniflements mal retenus ; et si, lorsque vous cessâtes de parler, vous étiez parvenu de justesse à rester sur le bord des larmes, celles de M. le maire et de ses administrés leur coulaient sur les joues. Mais, n'est-ce pas, c'est Stendhal, ce sceptique, ce hâbleur, qui l'a, exquisément, dit : « Les larmes sont l'extrême sourire... » Second souvenir, pour vous, Monsieur, à jamais inoubliable : cet unanime sourire mouillé.

Puis-je vous avouer tout haut, aujourd'hui, ce que je me disais tout bas, en descendant derrière vous les degrés de votre Hôtel de Ville ? Je me disais la petite phrase que votre admirable grand-mère vous répétait, lorsque vous aviez 10 ans, dans cette maison qui n'est plus aux vôtres, 11, rue de l'Horloge : « Ça te dessèche de tant parler, mon garçon, c'est pour cela que tu es si maigre !... » Depuis lors, presque un demi-siècle a passé, et vous n'avez ni beaucoup ni longtemps — Dieu merci ! — cessé de parler ; aussi n'êtes-vous pas, Monsieur, le moins du monde menacé d'embonpoint.

Cette grand-mère, je voudrais vous parler un peu d'elle. Il me semble que je le dois, aujourd'hui. Dès que vous eûtes 4 ans, vos parents, qui habitaient Alès, vous expédiaient au Vigan pour la Noël, pour Pâques et, l'été, pour trois ou quatre mois. Vous y avez vécu le plus beau temps de votre enfance ; et ce temps-là devait avoir sur vot vie entière une influence déterminante. Tou enfant, votre aïeule vous a traité comme un gran garçon. Si elle était ici aujourd'hui — cela, vo nous l'avez confié au Vigan, à l'Hôtel de Ville, - si elle était ici aujourd'hui, elle vous dirait « Tu sais, André, c'est très bien d'être de l'Aca démie française, mais, pour les hommes qui son vraiment des hommes, il y a d'autres choses q comptent... » Elle ne mesurait pas les êtres au mesures de la réussite et du succès. Elle vo a toujours laissé une liberté totale.

Le petit garçon que vous étiez alors la donn impulsivement au désir, au besoin de rêver ; ces premiers rêves naquirent des lectures de Bible, que cette grande femme toujours vêtue noir, de très bonne et très pure souche hugu note, faisait à haute voix, devant vous, pour vou quotidiennement. Le Dieu de l'Ecriture a régn sur votre enfance : « C'est sous son regard — vo l'avez dit — que j'ai découvert le monde... To l'Ancien Testament me semblait consacré à gloire des Cévennes, au milieu desquelles vivais. »

Nous en voici donc venus — et l'instant e capital dans votre vie — aux commencements cette Histoire d'Amour, de *votre* Histoire d'Amour de cet amour qui vous a indissolublement attach corps et âme, comme à un être humain, à cet Montagne qui vous doit, Monsieur — n'ayons p peur des mots, — l'immortalité du livre.

Ce sont les peintres et les écrivains, c'est l'a et c'est la poésie qui ont révélé aux hommes l beautés de la terre. Nicolas Poussin et Chateau briand ont donné l'existence à la Campagn Romaine ; le lac Léman ne serait pas ce qu'il e sans Jean-Jacques, ni le Valois sans Gérard Nerval, ni la Victoire Aixoise sans Cézanne, certaine petite ville hollandaise sans Vermeer Delft ; ni, sans vous, Monsieur, le Mont Aigou ignoré jusque-là, sinon des herboristes et d pâtres. Vous l'avez d'ailleurs fièrement et légit mement proclamé : « Je suis seigneur de l'Aigou par la grâce de la Poésie. »

« Quand une Montagne est habitée par l dieux — je vous cite encore, — les dieux peuve changer, c'est toujours un Dieu qui l'habite... Entre vous et la Déesse Cévenne, l'alliance se lentement, progressivement, au fur et à mesu que vous grandissiez. Si vous avez été de tr bonne heure fort bien doué pour parler, vous av été également — ce qui ne va pas fataleme ensemble — fort bien doué pour écouter, tant le français biblique que parlait votre aïeule, tant le dialecte qu'employait un vieil homme qui s'a pelait Finiels. Il tient une place majeure da votre œuvre et dans votre existence : c'est li dans le petit jardin de la rue de l'Horloge do alors, vous n'étiez guère sorti, qui, de récit récit, vous a, comme d'étape en étape, idéaleme conduit jusqu'aux crêtes de votre Montagne ; l lorsque vous eûtes « les mollets plus drus et souffle plus large », qui vous y fit faire vos pr miers pas.

Puis, un beau jour vint où, n'y tenant plus vous alliez avoir 7 ans, — vous vous sauvât clandestinement, « comme un enragé », en co pagnie d'un autre enfant de votre âge, qui pa tageait votre « folie ».

... Vous vous étiez enfuis avant l'aube, sans je un coup d'œil derrière vous, « comme deux petit bêtes sauvages poussées par l'instinct de migr tion » ; et vous avez grimpé, grimpé toujou jusqu'à l'épuisement de vos forces, jusqu'a cimes !...

Là-haut : « C'est la vraie montagne ! vous ête vous écrié. Elle est à moi ! Le désert n'est à pe sonne ! Je veux qu'il soit mien ! Il le sera ! »

Mais le soleil basculait derrière les rameaux sapins ; il fallut rentrer :

« Marchant, courant, sautant les rochers, dévalant les pentes, nous sommes redescendus dans le fond de la vallée. Elle montait vers nous, de plus en plus sombre, comme si la nuit, au lieu de tomber du ciel, avait émergé des profondeurs de la terre. Un désespoir inconnu montait aussi de ma poitrine à ma gorge et de ma gorge à mes yeux. C'était comme une autre nuit qui engloutissait cette joie dans laquelle j'avais vécu tant que j'avais été sur la crête de la Montagne. Maintenant, tout était noir devant moi, mais, en me retournant, je vis, dans l'entonnoir renversé des hautes pentes, une dernière lueur qui ne voulait pas mourir. Une éternelle clarté régnait sur ces hauts lieux solitaires, et, quand le soleil avait disparu, elle se ravivait au scintillement des étoiles... »

Avouons-le, mes chers Confrères, l'écrivain qui a écrit cette page — que j'ai barbarement mutilée en l'abrégeant — est, pour notre Compagnie, une bonne recrue.

De l'école communale a l'Ecole des Chartes

Quelques années plus tard, vos parents, Monsieur, quittent Alès pour le Vigan. Vous y voici avec eux. On vous met à l'école communale — « l'école-de-tout-le-monde » — et l'élève du lycée Jean-Baptiste-Dumas y est obstinément dernier. L'instituteur ne le cache pas à votre mère : « Pour la rédaction, on pourrait risquer de le présenter au brevet ; mais, pour l'orthographe, Madame, à peine un peu plus fort qu'à la Maternelle !... » Bah ! qu'est-ce que cela vous fait ? N'êtes-vous point désormais, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, tout près, tout contre votre chère Montagne, dans ses bras, sur son sein ? Plus amoureux d'elle que jamais ! Que dis-je ? Amoureux d'elle pour jamais !

Bientôt, ses beautés naturelles ne vous suffisent plus ; vous exigez d'elle son histoire. Vous apprenez par cœur un passage du *De Bello Gallico* — et cependant, dans ce temps-là, vous étiez fort rebelle au latin — pour repérer, là-haut, la trace de César et de ses légions. Vous débusquez aussi les Ombres de vos ancêtres camisards dans les altières retraites où ils chantaient des psaumes sous les étoiles, « là où l'Aigoual se soulève comme l'épaule de Dieu ». L'idée de leur héroïsme remplit d'orgueil l'enfant qui se sait de leur race ; et, pour se le prouver à lui-même, cet enfant se jette — au cri de : « Nous sommes des camisards !... » — avec les garnements de l'école laïque sur d'autres garnements, ceux de l'école des Frères. Tantôt vous les rossiez ; tantôt ils vous rossaient. Dans l'une de ces batailles rangées, le sang coula si fort que votre mère, plus indignée encore qu'épouvantée, vous renvoya, d'une heure à l'autre, à Alès, au lycée, en cinquième.

Vous y poursuivîtes vos études jusqu'à la fin de la seconde ; puis, au lycée de Montpellier-la-Docte, vous fûtes rhétoricien et philosophe. Ce temps-là, vous l'avez donné, de votre propre aveu, à la natation, à la boxe, à la marche à pied, mais aussi, mais avant tout, à la Poésie. Et c'est par la Poésie que votre vocation d'écrivain vous fut imposée. Tout au long de vos années d'écolier, vous vous êtes juré d'être un jour le grand poète de votre pays : Lamartine, Hugo, Vigny : rien de moins ! Si, alors, on vous avait prédit que ce serait en tant que prosateur que vous vous distingueriez dans les lettres françaises, vous auriez ri au nez de l'impertinent... Et comment eussiez-vous pu douter un seul instant de votre haut destin orphique, puisque, au lycée d'Alès, c'est en vers que vous rédigiez vos dissertations, avec l'agrément d'un professeur qui vous invitait à les déclamer devant vos camarades, passablement ébahis ; puisque, à Montpellier, rhétoricien, ayant publié un poème dans une petite revue d'étudiants, vous eûtes la stimulante surprise de le voir reproduit dans le *Mercure de France*, sans avoir rien fait pour cela.

Ce fut donc « pour l'Amour du Laurier » que, les bachots franchis, et reconnu bon, au conseil de révision, pour le service armé, vous montâtes à Paris.

Vous pensiez être sur le front au début de 1919 ; et, conscrit, vous eussiez été, par devoir, le même guerrier exemplaire que vous fûtes, officier de réserve, vingt ans après. Mais, chèrement payée — 1 500 000 morts (vous êtes de ceux qui ne l'ont jamais oublié), — la Victoire survint, vous laissant libre, non de vous vouer, en versificateur, à la conquête de la capitale, mais à préparer méthodiquement l'Ecole des Chartes, car, jamais, votre vie durant, l'idée ne vous a effleuré de faire de votre vocation une profession : « Vivre pour écrire », oui ; mais non « écrire pour vivre ». Vous avez toujours été un partisan convaincu du « second métier ».

Cependant, l'Ecole des Chartes devait vous donner, Monsieur, bien autre chose que la seule possiblité d'acquérir ce « second métier ».

Vous étiez sans le sou, et vous avez fièrement tiré le diable par la queue. « Pion », pendant le jour, dans une boîte-à-bachot de luxe, vous vous y fîtes très vite respecter, au cours d'un combat de boxe, des imprudents garçons qui avaient défié en votre personne — ils l'ignoraient — le ci-devant champion des juniors du « Boxing-Club Alésien ». Le soir venu, vous retrouviez dans quelque taverne du Quartier Latin d'autres jeunes provinciaux, frais émoulus de leur Bretagne, de leur Bourgogne ou de leur Normandie, comme vous l'étiez de votre Languedoc ; tous patiemment certains de leur bel avenir — « la patience est l'art d'espérer (2) » ; tous, quand même, plus ou moins perplexes, en ces graves et émouvantes soirées, pareilles à des veillées d'armes. Quelles armes ? Celles que, sans le soupçonner vous aviez emportées avec vous, de chez vous, et que vous deviez, demain, retrouver tout au fond de vous-même, comme en un arsenal secret, par l'imprévisible truchement de ces Chartes, où, bien sûr, vous aviez été reçu du premier coup.

Vous y étiez attendu par le bataillon de poètes qui, depuis le moyen âge, sous les linceuls veloutés des archives, feignaient de dormir. Ces troubadours vous guettaient, Monsieur, en confrères, en compatriotes. Vous nous avez parlé d'eux, tout à l'heure, payant ainsi une dette de reconnaissance. N'est-ce pas à ces amis perdus et retrouvés que, dans Paris, votre solitude, à point nommé, cessa ? Votre pays vous était rendu. Aussi, lorsque vous eûtes à élire un sujet de thèse, vous vîtes sans surprise surgir des profondeurs du passé, comme des profondeurs d'un miroir magique, le plus vieil évêché de France : l'évêché d'Arisitum, disparu depuis Mérovée, et qui — vous croyez bien l'avoir prouvé — s'élevait exactement là où s'élève aujourd'hui, au pied de l'Aigoual, le Vigan.

Ce travail d'érudition locale, vous l'avez entrepris sous la direction de Camille Jullian, lequel, cela va sans dire, était Cévenol, et vous reconnut pour tel, dès votre première visite, à votre accent. Ce très éminent historien-poète vous a précédé à l'Académie ; n'en doutez point : son ombre tutélaire vous y accueille aujourd'hui.

... Mais, à cette chaîne de chances manquait un dernier anneau : un anneau nuptial. Un jour que, élève de dernière année, vous franchissiez, pour en sortir, le seuil de la vénérable institution, une toute jeune fille, gracieusement belle, admise de la veille, y pénétrait. Vous vous croisâtes, comme, « aux lisières des saintes demeures (3) », Dante et Béatrice s'étaient croisés. Or, cette jeune chartiste était à ce point votre « payse » que, elle aussi, Nîmes l'avait vue grandir... Trois ans après,

(2) Vauvenargues.
(3) Gérard de Nerval.

le Nîmois épousait la Nîmoise ; l'année même, je crois, où vous avez publié, Monsieur, votre premier ouvrage : *Roux le bandit.*

... Irons-nous jusqu'à prétendre que, sans toutes ces attentions à votre égard, de votre Ecole, vous eussiez débuté dans les lettres par quelque vaine plaquette de vers, et non par ce petit livre sursaturé des vivaces parfums de la Cévenne ? Pourquoi pas ?

Les premières œuvres

Peu de débuts aussi favorisés, dans le naturel et la facilité, que le vôtre ; aussi joli, aussi séduisant, à se le représenter, que, sous l'azur du ciel, le premier sourire de Printemps.

Vous étiez encore aux Chartes lorsque vous commençâtes d'écrire, comme s'il vous était dicté, *Roux le bandit*. Vous n'aviez qu'à écouter, la plume aux doigts, des voix qui parlaient si bas que vous seul les pouviez percevoir. Un jour vint qu'elles vous appelèrent. Vous êtes parti... C'était l'été, pendant les vacances ; et là-bas, en une semaine, vous avez achevé le livre, dans la petite cité d'où — vous aimez à le dire — toute votre œuvre pourrait être datée.

Les légers feuillets en poche, vous rentrez à Paris — où vous continuez à ne connaître âme qui vive — et un beau matin, de votre pas assuré et mesuré de montagnard, vous gagnez la librairie Bernard Grasset. Vous demandez à voir le directeur. Il n'est pas là, ou ne reçoit pas. Et alors, avec l'ineffable ingénuité de la foi, vous abandonnez, sur une planchette, votre premier-né devant un guichet, une sorte de « tour », où, happé par une main anonyme, il disparaît.

Moins de quinze jours après, vous étiez avisé que M. Grasset, ayant pris connaissance de l'ouvrage, l'avait transmis à M. Daniel Halévy, lequel, en ayant, lui aussi, pris connaissance, le publierait, sans délai, dans les fameux *Cahiers Verts,* qu'il dirigeait.

Ce qui advint.

Le succès fut immédiat. Un succès de toute première qualité ; véritablement et uniquement dû à la valeur de l'œuvre. J'ai eu sous les yeux un cahier certainement plus épais que ce *Cahier Vert* où, collés sur deux colonnes, les innombrables articles et chroniques que la critique d'alors consacra à *Roux le bandit* sont rassemblés. C'est un concert de louanges quasiment unanimes. Tout le long du chœur, par citations ou allusions, revient flatteusement en refrain le vers fameux où il est question de « coups d'essais » qui sont des « coups de maître ». Vous fûtes cette année-là, Monsieur, le jeune Rodrigue de l'édition française.

On parle de vous pour le prix Goncourt ; un homme politique, alors ministre, engoué de votre *Bandit,* vous offre l'accès de son cabinet, et c'est en familier que vous fréquentez ce salon de la Cité où, comme cent ans plus tôt, Charles Nodier accueillait, à l'Arsenal, les jeunes poètes romantiques, Daniel Halévy accueillait les jeunes écrivains de l'entre-deux guerres... Certains sont morts, héroïquement ou dramatiquement ; certains vous ont précédé quai Conti ; d'autres, s'ils le daignent, viendront vous y rejoindre demain.

Dorénavant, vous voici, à Paris, aussi bien en selle que vous l'êtes en Camargue. Mais la capitale ne vous prendra pas au pays natal ; et ce sera lui, toujours — non, presque toujours, — que vos livres célébreront. A *Roux le bandit* succèdent *Les Hommes de la Route, L'Homme contre l'Histoire, Le Crime des Justes, Histoires de Tabusse, L'Aigoual* — petit recueil auquel je porte une prédilection particulière, puisque c'est moi qui vous l'ai, si j'ose dire, « commandé » pour une collection que je dirigeais, et qu'il date ainsi les commencements d'une amitié ; — puis encore : *Héritages, l'Auberge de l'Abîme, Les Quatre Eléments,* etc.

Au total, en dix ans, une quinzaine de volumes, toutefois peu volumineux, puisque pas un se[ul] n'atteint ou n'excède 200 pages... En cette périod[e] de votre vie littéraire, vous n'êtes point l'homm[e] des ouvrages de longue haleine. Ceux qui, sous [leur] titre, portent la mention « roman », sont, à vr[ai] dire, des nouvelles, ou, plus exactement, des conte[s], des récits. Ils durent le temps que, les soirs d'hive[r], durent, dans quelque ferme de votre montagn[e], les heures d'une veillée. C'est ainsi que votre vi[eil] ami Finiels vous conta l'histoire de Roux le bandi[t], réfractaire par scrupule de conscience. Et *L[es] Hommes de la Route, Le Crime des Justes,* q[ui] suivirent, eussent pu vous être contés — et cont[és] par vous — dans le même style.

Ces trois récits constituent — l'un de vos pa[r]rains l'a dit — une sorte de « Saga Cévenole » et, un jour ou l'autre — je le gagerais, — on l[es] réunira en un seul tome. Ils s'y juxtaposero[nt] sans artifices, comme se juxtaposent le pannea[u] central et les deux volets de ces triptyques qu[e] les maîtres d'autrefois agençaient avec un infai[l]lible instinct de la composition d'ensemble.

Vous excellez, Monsieur, dans l'art de la com[]position. Les différents éléments qui entrent da[ns] l'élaboration de chacun de vos livres consonne[nt] comme consonnent les divers instruments d'u[n] orchestre ; non point un grand orchestre « rich[e] de cuivres », mais un orchestre de « musique d[e] chambre ». Ce qui, dans vos récits, appartien[t] à l'invention, ce qui appartient à l'observation [,] ce qui appartient à l'exécution pourrait être com[]paré, il me semble, à ce qui, dans un « trio [à] cordes », appartient respectivement au violon, a[u] violoncelle et à l'alto. Chacun de ces instrumen[ts] touche par sa voix, son timbre, sa sonori[té] propres ; mais quelle confusion, quel chaos, s'i[ls] ne se soumettaient pas à la ligne mélodique q[ui] leur est rigoureusement imposée par le génie d[u] compositeur ! C'est vous qui l'avez dit : « Je n'[ai] rien fait qui n'ait été d'abord, dans mon espri[t,] comme un thème musical, une modulation mél[o]dique. » Vous avez dit aussi : « Je n'ai jama[is] rien fait dont je n'aie d'abord dessiné les élé[]ments comme des façades, des frontons ou d[es] colonnades... » Or, Musique et Architecture s'a[s]socient impérativement pour régir la création d'u[n] poème. Ne peut-on en conclure que vos « récits [»] sont d'un prosateur qui n'a point cessé de rest[er] le poète qu'il a toujours rêvé d'être ? Je vous ci[te] encore : « L'art du récit s'impose en premier li[eu] à celui qui vient à la prose par la voie étroi[te] de la Poésie, car le récit est quelque chose comm[e] un poème que son créateur n'a pas laissé [] réduire à son chant... »

Ces pièces de petite étendue, ouvragées comm[e] des orfèvreries, exigent une fusion parfaite d[u] fond et de la forme, de ce qui touche les sens [et] de ce qui s'adresse à l'esprit. Ils impliquent aus[si] la présence réelle de l'écrivain. Le bon romancie[r,] le romancier-né s'efface devant ses personnages[;] il dépend d'eux, et non eux de lui. Il veut qu'o[n] l'oublie. Son ambition est de disparaître. Au con[]traire, le faiseur-de-récits reste en scène. Il e[st] là, comme dans ces tableaux dont je parla[is] à l'instant, où le peintre s'est représenté lu[i-]même, parfois mêlé aux *dramatis personœ,* par[]fois au premier plan, en qualité de donateur. [Si] le conteur ne se mêle pas à l'action, il la condu[it] et ne s'en cache point ; si on ne le voit pas, o[n] l'entend, et il le souhaite. C'est là une loi spéc[i]fique du « genre » ; et l'on dirait que, conscie[m]ment ou non, nos écrivains s'y sont, de siècle e[n] siècle, plus ou moins soumis : de *La Princesse d[e] Clèves* aux *Amours de Psyché,* de *Candi[de]* à *Jacques le Fataliste,* de *Manon* à *Adolphe,* d[u] *Cachet rouge* à *La Femme abandonnée,* de *[La] Double Méprise* à *Sylvie,* de *Fantôme d'Orie[nt]* à *Monsieur d'Amercœur,* de *La Maîtresse Se[r]vante* à *Le Reste est Silence,* de *La Nuit d[e] Châteauroux* à *Eurydice deux fois perdue...* [Il] serait facile — et alléchant — d'allonger ce fl[...]

rilège ; non seulement avec des œuvres d'autres auteurs de jadis et de naguère, mais avec, aussi, des œuvres d'auteurs vivants. Toutefois, il ne s'agit ici, aujourd'hui, Monsieur, que de vous, qui êtes, sans conteste, passé maître en l'art de conter des histoires. L'embarras serait — cela regarde la postérité — de choisir parmi les récits que l'on doit à votre plume. Aucun n'autorise à séparer l'ouvrage de l'ouvrier.

L'esprit d'une œuvre

Il faudrait vous dire à présent tout le bien que je pense de ces ouvrages, et l'admiration que m'inspirent les multiples aspects de votre talent. Perspective qui déconcerte, qui intimide. Depuis mon plus jeune âge on m'a enseigné qu'il était impoli, voire grossier, de faire à brûle-pourpoint des compliments aux gens. Ce n'est pas là, on m'en a persuadé, l'indice d'une bonne éducation... Ah ! comme je l'envie, de la place où je suis, le confrère en puissance qui, dans très longtemps, de la place où vous êtes, aura, Monsieur, l'avantage de prononcer en toute licence votre Eloge ! Il ne devra point, par savoir-vivre, se retenir, se modérer : vous ne serez pas là !... Si j'étais lui, je dirais... Non : je ne dirai rien. J'écarte la tentation d'un subterfuge à bien des égards intempestif ; et c'est encore Stendhal-l'Indispensable qui va me tirer de là : « Les sentiments vrais ont leur pudeur », a-t-il écrit. Or, sans offenser le moins du monde cette pudeur, je puis fort bien, parlant à votre personne et sans restrictions mentales, vanter vos dons innés ; les dons que vous avez reçus au berceau. Vous n'en êtes que le docile dépositaire, l'irresponsable héritier. Sans eux, tout ce que vous avez acquis personnellement par l'étude, l'application, la persévérance, la réflexion, l'expérience, par l'art du choix ; en un mot : par l'exercice de votre intelligence, tout cela ne compterait guère ! Certes, le terrain était bon, et propice à l'heureuse germination des graines dont la Providence l'avait ensemencé. Mais par quels bons vents ces graines avaient-elles été apportées ?

Votre héritage est double. L'un vous vient de famille ; patrimoine spirituel, austèrement transmis de génération en génération ; inaliénable legs moral des aïeux. Il a sa source au delà de l'Histoire, dans les entrailles de ces « montagnes sauvages » ; et c'est la source même de votre sang. L'autre héritage vous vient de Rome, laquelle, dans les villes impériales où vous êtes né et où vous êtes devenu un homme, perpétue son occupation civilisatrice par d'antiques (et authentiques) monuments dont l'architecture défie sereinement le Temps.

A cet héritage-là, vos livres doivent la chair et l'âme ; à cet héritage-ci, l'épiderme, l'écorce. C'est-à-dire à la fois le dedans et le dehors, le corps et le vêtement, l'éthique et l'esthétique... Vais-je me risquer à vous le dire ? A vous le dire en face ? Vous êtes l'un de ces « Favoris de l'Eternel » dont Delacroix parle dans son *Journal :* Vous êtes venu au monde avec toutes vos armes, un peu, oui, un peu comme Minerve, la déesse-vierge, qui, selon la Fable, jaillit du cerveau de Jupiter casquée, cuirassée, la lance au poing, prête à vaincre, prête à régner.

Ce n'est pas inopinément que vous apprîtes à lire dans la Bible (une Bible du XVIe siècle) ; que les versets des Psaumes furent les couplets de vos chansons de nourrice et les cris inspirés des Prophètes les premiers appels dont vous deviez percevoir les échos. Et ce n'est pas non plus inopinément que vous avez grandi sous la patricienne protection des temples, des arènes et des portiques dont la *Provincia Romana* est, sur les deux rives du Rhône, toute parsemée, ni que vous prîtes vos premières leçons de style dans ces « Jardins de l'Intelligence », à Nîmes, à Montpellier, où l'homme de l'Age classique a apprivoisé la nature, non pour la dompter et l'asservir, mais pour l'embellir et l'ordonner.

Le félibre

En vous appelant à elle, l'Académie ne s'est souciée que de ceux de vos livres écrits en français ; en prose française. Néanmoins, je me reprocherais de passer sous silence ce que votre œuvre doit au bilinguiste que votre pays a fait de vous.

Comme vous l'êtes de deux héritages, vous êtes en possession de deux « langues maternelles » : celle qui vous a été enseignée, comme à nous tous, à la maison et à l'école ; et celle que vous n'avez pas eu à apprendre, ou, plutôt, que vous avez apprise sans maître et sans grammaire, à votre insu, « partout et nulle part ; par le simple jeu de la vie ».

Toutes deux importées en Gaule par Rome, l'une est désormais le parler national ; l'autre, au cours des âges, s'est émiettée en d'innombrables idiomes locaux. Elle ne fut d'abord pour vous qu'un patois. Vous le parliez « comme un charretier qui aurait vagabondé sur les voies romaines pendant des siècles, en suivant les métamorphoses du latin », quand, vers votre seizième année, non par miracle mais par prédestination, un livre — *Miréio* (Mireille) — s'ouvrit sous vos yeux. Dans sa radieuse Jouvence, une langue littéraire vous apparaissait ; une langue vivante, tout irriguée, toute nourrie, comme l'autre, sa sœur, de sang latin ; et, comme sa sœur aussi, en pleine santé, épurée, formée, avec ses règles, sa syntaxe, son vocabulaire, ses lois... Il va sans dire que pas un instant vous ne fûtes tenté, pour vous exprimer en prose, d'abandonner notre langue française ; mais en revanche, comment, pour vous exprimer en vers, eussiez-vous pu ne pas adopter d'enthousiasme cette « seconde langue maternelle » ? Ainsi revirginisée, elle confirmait, elle exauçait vos plus profondes, vos plus exigeantes aspirations. Vous l'attendiez confusément, mais en toute confiance, pour oser d'être, enfin, un poète lyrique.

On s'est demandé — et, du côté de Toulouse, pour vous le reprocher — pourquoi le Languedocien que vous êtes avait adopté, pour composer ses vers, la langue des félibres de préférence à celle que l'on parle et écrit de votre côté du Rhône. C'est que le génie d'une langue ne révèle ses possibilités d'aimantation, ses pouvoirs d'inspiration qu'une fois qu'elle a été « défendue et illustrée » par de grandes œuvres. La prééminence du provençal s'est imposée à vous par les qualités et les beautés de sa littérature. Mistral, avec son immortel butin de chefs-d'œuvre, n'est pas juché tout seul sur un Parnasse désert ; sinon tout au sommet, du moins à belle hauteur de pente, il a près de lui deux poètes qui, avec lui, constituent une glorieuse trinité. L'un est Théodore Aubanel, l'irrésistible élégiaque de *La Grenade entrouverte ;* l'autre, Joseph d'Arbaud, dont les trois ouvrages « scintillent d'étoiles, de sels, d'eaux et de verdure (4) », poète-gardian comme vous, et en qui nous pleurons un ami et un maître. Certes, jamais Arbaud et Aubanel n'auront l'audience mondiale de Mistral ; toutefois, nous sommes nombreux, au delà des frontières de la Provence, à ne pas savoir ni vouloir nous passer d'eux.

La noble ambition d'être admis en disciple dans ce Parnasse rhodanien vous a inspiré, jusqu'ici, deux recueils : *La Nuit était sa Compagne* (*Li Nivo éron si Coumpagno*) et *Le Rameau du Pin noir* (*Lou Ramos de Pin negre*). Ils vous ont valu, l'année où vous cueilliez ici l'olivier académique, de récolter là-bas le laurier d'Arlésie. Lues à haute voix, vos poésies romanes procurent

(4) Emile Henriot.

à l'oreille une rare délectation. Avec ses somptueuses diphtongues, ses voyelles virilement sonores, avec ses zézayements enfantins, délicats jusqu'à la fragilité, la langue provençale est un incomparable instrument de poésie. Une langue savante, musicalement savante. Selon l'heureuse expression d'un des premiers grands amis des félibres, Stéphane Mallarmé, elle a su

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

« ... Faire de Mistral un paysan est une absurdité. C'était un érudit et de très large envergure. Son *Trésor du Félibrige*, par certains côtés, vaut et passe même le *Dictionnaire de Littré*... Pour la langue provençale, Mistral a fait ce que la Pléiade, ce félibrige français de la grande Renaissance, a fait pour notre langue nationale ; ce que Turold a fait pour cette même langue, aux temps de son enfance... »

Je vous ai, Monsieur, promis la présence, aujourd'hui, de votre maître. Il est là : c'est par Camille Jullian que ces paroles furent dites, en cette enceinte, le jour où, nouvel élu et occupant votre place, il prononça l'éloge... de Mistral ? Non : l'éloge de Jean Aicard, un Provençal qui n'a jamais versifié qu'en français.

Pourtant, Messieurs, Mistral, s'il y avait consenti, eût été des nôtres. A trois reprises, il fut instamment prié d'accepter un fauteuil. Chaque fois, avec la plus courtoise fermeté, Mistral déclina l'invitation. Notre Compagnie n'a donc jamais redouté d'accueillir ce grand poète parce qu'il écrivait celle des deux langues françaises qui n'est pas la nôtre... Une dernière fois, elle tint, en une circonstance solennelle, à lui exprimer son admiration et ses regrets. Lorsque Arles, pour honorer les 80 ans de son illustrissime compatriote, érigea, en sa présence, au cœur de la ville, sa statue, l'Académie fut représentée à ces fêtes, officiellement, par le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé. Il s'exprima en ces termes :

« Cher grand poète, je viens vous apporter le salut de vos frères de l'autre langue. Cette vieille Académie française qui m'envoie vers vous avait fait un rêve : vous avoir. Elle sentait que le trésor de la poésie française serait mutilé si votre poésie en était distraite. Vous avez répondu que vous ne vouliez consentir à aucun partage et que vous resteriez l'homme d'une langue et d'une terre, vivant cette noble vie qui continue à couler, comme le Rhône, dans le lit que la nature même lui a tracé... Vous n'en resterez pas moins, pour tous les membres de l'Académie française, le grand confrère du Soleil. On m'a dit à Paris : « Allez de notre part embrasser Mistral, car il est des nôtres. Allez baiser la robe de Mireille, de la fille de Provence devenue fille de France, de toute la France. »

Le conservateur des musées nationaux

Mais l'heure passe ; et passent aussi les années. Je vous retrouve, Monsieur, au Palais de Versailles où, en qualité de conservateur adjoint, votre « second métier » vous a logé. Vous y êtes depuis 1933 : et nous sommes en 1939. Le ciel, au-dessus de l'Europe, a le noir de l'encre. Malgré Munich, Hitler est en Pologne, et l'Allemagne est l'alliée de la Russie. Qui en doute ? La guerre, une troisième guerre, est pour demain. Je dis bien : une troisième guerre, car, pour votre génération, pour la mienne, les souvenirs de 70, aussi lointains, pour nos enfants, que le souvenir de Bouvines et de Marignan, sont — par les récits des parents, par ceux des vieux combattants — des souvenirs encore vivants : les uhlans, les casques-à-pointe, Sedan, les mobiles sur la Loire — la première invasion — s'allient dans votre mémoire aux souvenirs d'adolescent que vous conservez, toujours saignants, de la seconde invasion, de « la Grande Guerre » ; de tous ces morts, vos contemporains, vos amis, de tous ces morts qui sont morts pou que nous vivions... Aussi, d'une part, l'horreu accrue de toute guerre, et, d'autre part, l'amou accru du pays, ont fait de vous à la fois un pac fiste et un patriote. C'est pourquoi, tout en mili tant passionnément pour la paix universelle, vou avez, par devoir, après votre service militaire, sui des cours d'officiers, vécu un an à Saint-Cyr ; c'est pourquoi, en octobre 1939, un jeune cap taine de la réserve quitte Versailles et rejoi l'armée d'Alsace.

Trois mois plus tard. ce jeune capitaine se tien debout, au garde-à-vous, devant le plus jeun général de l'armée française : « Vous êtes écr vain dans le civil et savez voir les choses, vous d le général de Lattre de Tassigny. J'ai besoin d'u officier qui puisse voir ce que je ne puis poi voir. Je vous garde. Vous me direz tout ce q me permettra d'aider les autres... »

... Cette troisième guerre, cette impardonnab troisième guerre, si vous ne l'aviez point fai près, tout près d'un pareil chef, eût-elle, po vous, Monsieur, été ce qu'elle a été ? Toutes l fois que je vous ai écouté ou regardé parler Mistral ou de de Lattre, j'ai entendu ou vu pass dans votre voix ou dans vos yeux quelque cho d'indicible, et qui doit rester indicible. Le Poè et le Guerrier — ces deux grands hommes furent vos maîtres de vie. On parle parfois vous comme d'un révolutionnaire. Drôles maîtres que ces deux-là, et pour un drôle de rév lutionnaire, qui ne le fut jamais pour détruir mais toujours pour tenter de sauver ce qui mér tait d'être sauvé.

... En 1940, en des jours maudits, le chef et s officier se quittent ; et celui-là dit à celui-ci « Quand la bataille recommencera, retrouvez-mo vous aurez toujours un commandement sous m ordres... » Vous vous y engagez par un sermen solennel et quittez l'uniforme.

Redevenu conservateur des musées nationau on vous envoie en Dordogne, dans un châtea Pour y vivre en quelle compagnie ? Celle des chef d'œuvre évacués du Louvre : le *Concert cham pêtre* et *l'Embarquement pour Cythère, les Pèl rins d'Emmaüs, la Vierge aux Rochers*. Leur gar vous est confiée. Vous tremblez pour eux, non po vous : tomber aux pieds de *la Vierge aux Roche* frappé par l'éclat d'une bombe, ce n'est pas u vilaine mort.

Dans ce magique refuge, l'écrivain reprend plume... *Le Puits des Miracles* est un livre qui ressemble à rien de ce que vous aviez fait jusqu là, à rien de ce que vous ferez ensuite. C'est livre férocement caricatural ; un cri et un sa glot. On l'a rapproché tantôt des tableaux q Breughel peignait en Flandre, pendant l'occup tion espagnole, tantôt des eaux-fortes que Go gravait en Espagne, pendant l'occupation fra çaise.

Bientôt, autorisé, encouragé par Jacques Ja jard, votre directeur, vous « prenez le maquis « Maquisard », « Camisard »... les deux mots so deux belles rimes ; des rimes avec consonn d'appui ; des rimes pour éblouir le versificate de jadis, au lycée d'Alès.

« Maquisard », Monsieur, vous l'étiez bien ava de naître ; immémorialement... Comme l'avaie été vos ancêtres, qui, cachés au cœur de l'A goual, fondaient sur l'ennemi, « pareils à l'ai qui sort du nuage » ; comme ce « tutoyeur Dieu » qui, pour ne pas se renier, alla, d chaînes aux chevilles, ramer sur les galè jusqu'à la mort. Vous, dans d'autres montag que les vôtres, bravant un sort analogue, recrut en secret, pour les apporter demain à vo général, des soldats. Ce « demain » vint enfi Le 23 août 1944, de Lattre de Tassigny déba quait. Il s'agissait de le rejoindre sans délai. était en Provence, vous en Languedoc, sur le bo du Rhône. « Un Rhône — je vous laisse

parole — pareil à celui des temps préhistoriques. Depuis la mer jusqu'à Lyon, il n'y avait plus un seul pont. La voiture dans laquelle j'étais avec quelques hommes se trouvait stoppée. Impossible de franchir le fleuve. A ce moment-là, par un hasard miraculeux, je vois arriver un bateau de forme inconnue, de toute évidence un bateau de guerre. Il battait pavillon américain. Ce bateau s'approcha de notre rive, accosta ; des matelots avec de petits bérets en l'air nous font signe de monter... Nous montons. Sans nous poser la moindre question, ils bourrent nos poches de lames de rasoir, de chewing-gum et de cigarettes, nous passent de l'autre côté du fleuve et nous disent : *Good bye.* » Quelques heures plus tard, en Provence libérée, vous rejoigniez le général.

Après ?... Eh bien, après, ayant fait, le cœur en fête, cadeau de vos fantassins — 800 hommes — à votre chef, avec lui, avec eux, avec le colonel Malraux, vous avez reconquis l'Alsace et poursuivi l'ennemi jusqu'au fond de l'Autriche.

« A ce moment-là — c'est vous, de nouveau, qui parlez, — j'ai senti chez le général la volonté de dominer les oppositions, de mettre les gens les uns avec les autres ; d'apaiser ; de plaider devant chacun la cause des autres ; d'amener les uns et les autres à travailler en commun... A ce moment-là, le général a rendu à ce pays un grand service : il a, comme l'avait fait en d'autres temps Henri IV, rapproché les Français... »

La mort prématurée du maréchal de Lattre de Tassigny est certainement l'un des plus cruels parmi les nombreux mauvais coups dont le sort aveugle a, en de sombres mois, accablé le pays.

Définitivement rendu à la vie civile, vous regagnez Paris, n'ayant pas un jour, pas une heure, pas une minute, désespéré — qui ne vous envierait ? — et, dans l'élite de la résistance, ayant été de ceux qui n'ont du sang français ni sur la conscience ni sur les mains.

***

Que va-t-il advenir de vous ? Oui : vous continuerez d'écrire des livres ; mais ce ne sera plus — momentanément — l'homme de lettres qui occupera le premier plan. Votre « second métier » attendait son heure. Au cœur de la capitale, il vous offrit un second palais. Vous y régnez depuis dix ans. En pleins Champs-Elysées, le Petit-Palais convient particulièrement aux grandes expositions temporaires. Certaines sont restées fameuses ; celle de la « Centennale » en 1900 ; celle de l'Art Italien en 1935. Les vôtres, Monsieur, sont dignes de leurs aînées.

Chassés de chez eux par les malheurs de la guerre, les Trésors de iVenne, les Trésors de Berlin vagabondaient à travers le monde. Vous les avez accueillis et inventé pour eux des « présentations » fastueuses, originales, singulières. Je ne parle qu'en passant de ces expositions-là, car celle qui les avait précédées, et qui fut un acte de foi, exige qu'on s'y arrête davantage.

Pourtant, elle n'apportait rien de nouveau, n'étant faite que d'œuvres appartenant de longue date au Louvre. Mais ces 300 tableaux — 300 tableaux français — rentraient d'exil et nous avions failli ne les revoir jamais. Livré aux maçons, le Louvre ne pouvait les recevoir ; ils vous furent donc confiés, comme dans les mauvais jours. Pourquoi, lorsque nous les revîmes, le cœur empli d'une joie sérieuse, eûmes-nous le sentiment de les découvrir ? Ils n'avaient pourtant point changé : ils nous revenaient intacts. C'est que, plutôt que de les répartir selon leur importance ou leur célébrité — hiérarchiquement — vous les aviez disposés, sans chercher plus loin, les uns à côté des autres — chronologiquement. Dans cette suite ininterrompue de salles, toutes de plain-pied, ces 300 tableaux semblaient ainsi n'en faire qu'un : le Tableau, du XIIe au XIXe siècle, de la Peinture française ; le Tableau de la France — de la France qui avait manqué périr, et qui était sauvée...

Savions-nous, avant que vous ne nous l'eussiez dit — ou, plutôt, avant que vous le lui ayez fait dire, — à quel point l'Art français demeure fidèle à lui-même, en sa continuité et sa durée, en sa beauté et sa vérité ?... A quel point tous ces peintres et tous les modèles de ces peintres composent une seule grande famille, et dans quel fraternel esprit de solidarité le Français qui peint et le Français — la Française — qui pose vivent librement ensemble, face à face et cœur à cœur ? On éprouvait, au fur et à mesure que l'on avançait dans votre exposition, l'illusion étrangement émouvante de retrouver, réincarnés de salle en salle, le même peintre et le même modèle, l'un et l'autre doués d'une longévité miraculeuse ; celui-là ne faisant que changer de nom, celui-ci ne faisant que changer de costume. Oui : une seule et même Française, tour à tour Vierge-Mère devant Fouquet et le Maître de Moulins, princesse du sang devant Clouet et Corneille de Lyon, muse devant Lesueur, religieuse devant Philippe de Champagne, villageoise ou bourgeoise devant Georges de La Tour, Le Nain et Chardin. Sous les arbres, à l'heure où le Couchant les dore, c'est elle qui rêve près de Watteau ; elle qui fait la conversation avec La Tour ; qui fait la niaise avec Greuze et rit au nez de Fragonard. Ses beaux pieds nus, elle les laisse voir à David, et ses très succulentes épaules à M. Ingres. La fausse Italienne de Corot, la vraie glaneuse de Millet, la vraie blanchisseuse de Daumier, c'est elle. Si, à demi nue, elle brandit le drapeau de l'émeute devant Delacroix, elle dort toute nue devant Prud'hon, devant Chassériau, devant Courbet, et lorsque, au bout de « l'exposition », elle se réveille dans la dernière salle, elle ne se soucie guère de passer un jupon pour aller déjeuner sur l'herbe avec Manet.

... 300 tableaux français ; tous français, même ceux qui furent peints hors de France. Je songe à l'un d'eux : l'un des plus beaux du monde. Il était là, à sa place chronologique, au milieu du cortège, et, pacifiquement, le présidait. Un Normand l'avait peint à Rome, où il se croyait expatrié. On y voit Apollon entre le Poète et sa Muse. Un Apollon italien ? Allons donc ! Bon gré mal gré, Poussin a peint l'Apollon français ; un dieu à hauteur d'homme ; le moins solennel, le moins « noblifieur » de tous les dieux. Il est assis comme quelqu'un qui se repose au cours d'une promenade ; la Muse est debout à sa droite, en parfaite santé, jolie comme une rose de jardin et pas le moins du monde encline à prendre des attitudes pour réciter, sans forcer la voix, des vers qui pourraient être de Racine ou de La Fontaine et qu'un gentil petit poète, aussi peu poseur que possible, s'apprête à écrire sous sa dictée... Soyez-en sûr : cela ne se passe pas au bord du Tibre ; cela se passe au bord de la Seine, quelque part du côté des Andelys ; et ce ciel d'un bleu tempéré, à la fois voilé et transparent, c'est le ciel de chez nous.

... Grâces soient rendues à l'homme du « second métier », qui, le lendemain de la Libération, a ordonné ce défilé, aussi émouvant, dans sa simplicité silencieuse, que le fut, au temps des grandes espérances, sous l'Arc de Triomphe, au lendemain de la Victoire, le défilé à grand spectacle des armées alliées.

Cette fête de famille dura deux ans ; puis les tableaux vous quittèrent pour regagner le Louvre.

On aurait pu supposer que la peinture française y serait montrée, comme chez vous, de sa naissance à sa pleine maturité ; d'un bout à l'autre — et au delà — de sa galerie d'honneur, dite « du Bord de l'Eau ». Le fleuve de peinture y eût

déroulé son cours parallèlement au cours de la rivière qui coule à ses pieds. Hélas ! Contrairement à ce qui se passe à l'étranger — où l'Italie donne la vedette à l'art italien, la Hollande à l'art hollandais, l'Espagne à l'art espagnol, — l'art français, « le seul, en Europe, qui, pendant huit cents ans, n'a jamais chômé (5) », est éparpillé aux quatre coins de sa gigantesque maison. « Où donc peut-on voir la peinture française ? » demandait récemment à un gardien du Louvre une visiteuse canadienne. « Oh ! Madame, lui fut-il placidement répondu, la peinture française, on en a mis un peu partout... »

Les dernières œuvres

... Avant d'enfin me taire, je reviendrai, Monsieur, à l'écrivain.

Vos œuvres récentes ne démentent point les anciennes ; toutefois, l'imagination romanesque s'y enhardit, s'y libère, et votre écriture prend de la pulpe, du suc, comme un fruit qui mûrit bien. Ne peut-on pas comparer ce qui, en ces dix dernières années, s'est passé pour vos livres à ce qui, dans les cinquante dernières années de l'autre siècle, s'est passé pour votre Montagne ?... C'était une grande divinité minérale, belle de son intransigeante nudité, jusqu'au jour où un géologue éminent — votre compatriote Georges Fabre — entreprit de la vêtir, de la reboiser. Vous m'avez montré, au bord de la route dont vous avez raconté l'histoire, le petit monument qui a été élevé à la mémoire de celui auquel on doit ces vastes et prospères forêts de mélèzes et de hêtres sous lesquels l'herbe et la mousse verdoient. Pareillement à l'Aigoual, votre style s'est, si j'ose dire, « végétalisé » — végétation ni lourde ni épaisse : l'os est toujours là, sensible sous la chair, qu'il déchire parfois. Aucune obésité à redouter !

Le bon artisan que vous êtes ne travaille plus au burin, creusant le cuivre d'un trait volontaire et précis, mais au fusain, sur des papiers engageants, où, plus libre, plus cursif, le trait, s'il a perdu de sa rigueur, n'a rien perdu de son assurance, de son autorité.

Ainsi en est-il pour *La Neige et la Fleur*, un roman, un vrai roman ; ainsi en est-il pour *Adeline Venician*, qui est presque un conte de fées ; et, plus encore, pour *Le Chiffre de nos jours*, une œuvre qui est probablement un chef-d'œuvre. Non un roman, comme le prétend mensongèrement la couverture du livre ; mais des « mémoires » ; des « mémoires » composés, ordonnés, selon le précepte d'Alfred de Vigny, que vous avez fait vôtre : « L'Art est la Vérité choisie... » Rien qui ressemble moins aux « mémoires », aux « journaux » dans le goût du jour, où tout est dit, et plus que tout, jusqu'aux pires turpitudes, et qui exhalent trop souvent une puanteur d'égout

Il va de soi que *Le Chiffre de nos jours* se passe d'un bout à l'autre dans votre pays. Vous lui restez incurablement fidèle, au point que, si vous écrivez un roman parisien — *La Neige et la Fleur* — vous contraignez l'un de vos personnages à aller mourir dans les Cévennes (le récit de cette mort compte parmi d'ailleurs les meilleures pages du livre) ; et c'est aux Cévennes encore que ressemblent à s'y méprendre les montagnes où votre *Adeline Venician* fait son pauvre rêve de bonheur.

Pas plus que vous ne vous êtes « décévenolisé », vous ne vous êtes « parisianisé ». Cependant, vous aimez Paris et Paris vous aime. Pour le remercier de ses gentillesses et attentions à votre égard, vous lui avez fait le présent le plus précieux : votre unique enfant ; la plus petite — par la taille — des femmes de lettres de sa génération ; le tout récent auteur d'un « récit » délic
et délicieux, trempé d'une rosée de jeunesse,
qui méritait le succès de qualité qu'il a tout
suite obtenu.

***

A l'heure qu'il est, nous sommes en droit d'a
tendre beaucoup de vous ; de l'écrivain et
« l'homme du second métier » ; ils vivent déso
mais en parfaite intelligence ; et je n'aurai gar
d'oublier le « globe-trotter » qui, depuis dix an
parcourt le vaste monde, où, grâce aux do
d'improvisateur et d'orateur que j'ai déjà vant
ses succès de conférencier sont comparables a
succès des virtuoses du chant et du clavier ; c
ce sont là moins des conférences, à vrai dire, q
des « Récitals de Langue française », laquelle e
et sera par vous — hier dans les deux Amérique
demain au Japon — infatigablement illustrée.

Cependant, en ce jour où les portes de not
vénérable Palais Mazarin s'ouvrent devant vo
toutes grandes, ce ne sont point des souhaits
bon voyage qu'il sied de vous offrir, mais, de to
cœur, Monsieur, mon cher Confrère, mon ch
ami, des souhaits de bienvenue.

LES ŒUVRES DE M. ANDRE CHAMSON

Attitudes, essai (Fabre, 1924) ; *Roux le band*
roman (Grasset, 1925) ; *Les hommes de la rou*
roman (Grasset, 1927) ; *L'homme contre l'histoi*
essai (Grasset, 1927) ; *Le crime des justes*, rom
(Grasset, 1928) ; *Clio*, essai (Hazan, 1929) ; *Hi*
toires de Tabusse, récits (Horizons de Fran
1930) ; *La Révolution de 19...*, essai (Hartman
1930) ; *L'Aigoual*, récit (Emile Paul, 1930) ; *Tyr*
ou en cordée avec de jeunes Allemands, témoigna
(Grasset, 1930) ; *Compagnons de la nuée*, ré
(Hartmann, 1931) ; *Histoire de Magali*, récit (Ha
mann, 1931) ; *Héritages*, roman (Grasset, 1932
L'auberge de l'abîme, roman (Grasset, 1933
L'année des vaincus, roman (Grasset, 1934) ; *L*
quatre éléments, récit (Grasset, 1935) ; *Reto*
d'Espagne, ou *Rien qu'un témoignage* (Grass
1937) ; *La Galère*, récit (N. R. F., 1939) ; *Quat*
mois, témoignage (Flammarion, avril 1940) ;
puits des miracles, fragments (sous le pseudony
de Lauter, Edit. de Minuit, 1944) ; *Ecrit en 19*
témoignage (N. R. F., 1945) ; *Le puits des miracl*
roman (N. R. F., 1945) ; *Le dernier village*, rom
(Mercure de France, 1946) ; *Fragments d'un* « Li
Veritatis », témoignages (N. R .F., 1946) ; *L'hom*
qui marchait devant moi, roman (N. R. F., 194
La Neige et la Fleur, roman (N. R. F., 1952) ;
ne voit pas les cœurs, théâtre (N. R. F., 1952) ;
Chiffre de nos jours, souvenirs (N. R. F., 1954
Le drame de Vincennes, texte du spectacle « S
et Lumière » (Grasset, 1955) ; *Languedoc* (Hachet
1955) ; *Cévennes* (dessins de Géa Augsbourg) (
Baconnière, 1957).

— *Eglise du Maroc ?* par Mgr Louis-Amédée Lefèv
archevêque de Rabat. — Vol. 13,5 × 17,5 c
140 pages. Editions « Faits et Idées », Rabat.

Cette brochure porte en sous-titre : « Quelq
directives, 1950-1957. » Ainsi se trouvent réun
de substantielles pages passant en revue différe
sujets, notamment le devoir social des catholiq
du Maroc, l'Eglise et le Souverain Pontife, la p
sence chrétienne au Maroc, le travail, le logeme
la politique, l'éducation à la maison, l'enseignem
du catéchisme, la famille marocaine, etc.

— *La grande aventure des Missions*, par Josse Al
— Vol. 11 × 18 cm., 190 pages. Prix : 61 fra
belges. Editions du Soleil Levant, Namur.

Histoire des Missions et récits de la geste missi
naire d'une réalité où le merveilleux se mêle
l'héroïsme et parfois à la tragédie.

— *Les saints nous parlent*, par Louis Empain. — V
12 × 17,5 cm., 174 pages. Prix : 48 francs bel
Editions du Soleil Levant, Namur.

Revue des biographies et des écrits de sai
publiés récemment.

---

(5) Paul Jamet.

Événements et Informations

NOVEMBRE 1957

MARDI 26. — M. Louis C. Thomas obtient le prix du Quai des Orfèvres, pour son roman policier **Poisson d'avril.** L'auteur, qui a perdu la vue accidentellement, à son retour en France, après avoir été déporté, fait cadeau du montant de son prix (100 000 francs) à l'Association Valentin-Haüy.

— Le jury du 23e prix de traduction Halpérine-Kaminsky (50 000 francs) l'attribue à M. Imre Laszlo, pour sa traduction du livre de Tibor Dery — actuellement détenu en Hongrie — **Niki ou l'histoire d'un chien.**

A l'étranger. — Le président des **Etats-Unis** est frappé d'une indisposition à son retour de l'aérodrome où il était allé accueillir le roi du Maroc. Il s'agirait de l'occlusion d'une artériole du cerveau. M. Eisenhower éprouve une « légère difficulté de langage ». On fait entendre qu'il ne viendra pas à Paris le 16 décembre comme il avait été prévu.

— A **Stockholm,** l'Union internationale des transports publics décide la création d'un Groupement des métros d'Europe. Un Français, M. Ricroch, président de la R. A. T. P., est élu, à l'unanimité, président de ce Groupement.

MERCREDI 27. — Publication d'un communiqué sur les entretiens Gaillard-Mac Millan. La position prééminente de la France en Afrique du Nord est reconnue par la Grande-Bretagne. L'affaire des livraisons d'armes à la Tunisie fera l'objet de nouvelles consultations.

— M. Félix Gaillard pose la question de confiance sur le vote de la loi-cadre pour l'Algérie.

— Mort, à Vence, du compositeur Joseph Rico. Agé de 81 ans, il avait écrit la musique de plus de 200 chansons, dont plusieurs eurent un grand succès, comme : **J'ai tant pleuré pour toi, Non, tu ne sauras jamais, Tu reviendras quand même.** Il avait été surnommé le « roi de la valse lente ».

A l'étranger. — M. Theodor Heuss, président de la République confédérale allemande, en visite officielle à **Rome,** est reçu en audience par S. S. Pie XII.

— A **New-York,** devant la Commission politique de l'O. N. U., M. Pineau réaffirme, au nom de la France, l'incompétence de cet organisme dans l'affaire algérienne.

— A **Washington,** amélioration dans l'état de santé du président Eisenhower, qui reçoit la visite du roi du Maroc. M. Nixon, vice-président ; signe les documents officiels.

JEUDI 28. — M. Félix Gaillard, après avoir posé hier la question de confiance sur la loi-cadre, la pose à nouveau sur la loi électorale pour l'Algérie. Ce double scrutin de confiance aura lieu demain.

— M. Jacques Chastenet, élu le 29 novembre 1956 au fauteuil de l'amiral Lacaze, décédé, est reçu à l'Académie française par M. Léon Bérard.

— M. Jacques de Menditte est élu président du groupe parlementaire du M. R. P. au Conseil de la République, en remplacement de M. Alain Poher, devenu secrétaire d'Etat à la marine.

— Dans la nuit du 27 au 28, M. Barakrok, secrétaire d'Etat aux Affaires algériennes, à Paris, a essuyé des coups de revolver tirés d'une auto. Il n'a pas été atteint.

— Mort, à Paris, où il vivait depuis plusieurs années, de l'écrivain russe Alexis Remizov. Né le 7 juillet 1877, à Moscou, Remizov est l'auteur de plus de 80 ouvrages, parmi lesquels : **La mare** (1903), **L'horloge** (1908), **Les sœurs électives** (1911), **La cinquième plaie** (1912), **Sur champ d'azur** (1922), **Olia** (1927), **La Russie en feu, Sentiers vers l'invisible.**

— On annonce d'Alger que la militante communiste Raymonde Peschard, qui avait disparu depuis plusieurs mois, a été tuée au cours d'un accrochage avec une bande rebelle dont elle faisait partie, dans le secteur du Hodna. Raymonde Peschard était âgée de 30 ans. Célibataire, assistante sociale au Gaz et à l'Electricité d'Algérie, elle avait fait l'objet d'un mandat d'arrêt après des explosions de bombes. Mais elle était parvenue à disparaître. Dans le même engagement, trois femmes ont été faites prisonnières : Danielle Minne, 17 ans, fille de Jacqueline Netter (qui fournit au terroriste communiste Yveton la bombe d'un attentat), la doctoresse Nefissa Hamouda et l'infirmière Louise Attouche.

A l'étranger. — A **Londres,** commentant, aux Communes, ses entretiens des 25 et 26 novembre à Paris avec M. Félix Gaillard, M. Mac Millan les caractérise par ces trois points : reconnaissance des responsabilités spéciales de la France en Afrique du Nord ; pas de promesse sur les livraisons d'armes à la Tunisie ; compte rendu à la France des contacts anglo-américains.

— M. Théodor Heuss, président de la République fédérale allemande, quitte **Rome** pour regagner Bonn.

— Mort, à **Turin,** à l'âge de 78 ans, de la Mère Linda Lucotti, Supérieure générale des Salésiennes de Don Bosco.

VENDREDI 29. — Par 269 voix contre 200, l'Assemblée nationale vote la loi-cadre pour l'Algérie ; et, par 267 voix contre 200, le régime électoral algérien, accordant ainsi, par deux fois, sa confiance au gouvernement.

— Annonce de la mort, à l'âge de 78 ans, du R. P. Dominique Noguès, ancien Abbé de la Trappe de Notre-Dame de Tymadeuc (Morbihan) et Abbé général de l'Ordre des Cisterciens. Né à Radenac, le 14 décembre 1879, le R. P. Noguès fit ses études au Grand Séminaire de Vannes et entra à Trimadeuc. En 1912, il fut désigné comme supérieur du Petit-Clervaux en Nouvelle-Ecosse, au Canada. De retour en France en 1919, il fut nommé prieur; puis élu Abbé de la Trappe en 1922. En 1946, il prenait la tête de l'Ordre des Trappistes qu'il gouverna jusqu'en 1951. Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique, le R. P. Dominique Noguès était chevalier de la Légion d'honneur.

— Jacqueline Domergue, infirmière parachutiste depuis cinq ans, ex-championne de France de parachutisme, est tuée d'une balle en plein front, au cours de furieux combats que les fantassins des commandos héliportés et l'artillerie de l'air ont livré à une centaine de fellagha puissamment armés, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est d'Alger, près de l'Arba. Jacqueline Domergue, qui avait pris part à la campagne d'Indochine, était âgée de 33 ans. Elle a été frappée alors qu'elle secourait des blessés.

— A **Washington,** le président Eisenhower quitte la Maison-Blanche pour un séjour de repos dans sa ferme de Gettysburg, en Pennsylvanie.

SAMEDI 30. — A Paris, Congrès du 25e anniversaire de l'Association catholique de coopération internationale **Ad lucem.** Thème : L'engagement des chrétiens dans les pays sous-développés.

— A Paris, sous l'égide du « Comité national de défense contre l'alcoolisme », Journée d'études consacrée aux problèmes posés par l'alcoolisme dans le monde du travail.

— La Ligue française d'hygiène mentale tient à Paris ses Journées de la santé mentale.

A l'étranger. — Mort, à **Rome,** d'une bronchopneumonie, à l'âge de 67 ans, du ténor italien Benjamin Gigli. Il s'était retiré en 1955 après trente ans de succès. Il fut le dauphin de Caruso.

— A **Djakarta,** le président Soekarno échappe à un attentat. Des grenades lancées sur sa voiture font sept morts et de nombreux blessés.

— Mort, à **Rome**, du cardinal Piazza, secrétaire de la Congrégation consistoriale.

Le cardinal Adéodat Piazza était né le 30 septembre 1884, en Vénétie. Après ses études secondaires, il entra, en août 1902, à l'âge de 18 ans, au noviciat des Carmes de Brescia. Profès le 7 août 1903, le Fr. Adéodat de Saint-Joseph reçut l'ordination sacerdotale à Venise en 1908, puis enseigna pendant sept ans les lettres, la philosophie, la théologie morale. Il venait d'être nommé en 1915 prieur du couvent de Tombetta Véronèse, lorsque la guerre fit de lui un aumônier de cavalerie au 21e chevau-légers. Ce fut un aumônier modèle, participant même — sans armes — à des charges de cavalerie. Après la guerre, il fut à nouveau prieur de plusieurs couvents, avant d'être appelé à Rome comme secrétaire préposé général de son Ordre et, presque aussitôt après, nommé consulteur de la Sacrée Congrégation des Religieux, puis membre de la Commission pour l'approbation des nouveaux Instituts religieux. En 1925, le P. Adéodat devenait procureur général de son Ordre. Il fut, dans le même temps, choisi comme visiteur apostolique de plusieurs Instituts religieux. Proche témoin de la cause de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il obtint la permission d'aller célébrer à Lisieux le 25e anniversaire de sa profession religieuse. Il fut nommé archevêque de Bénévent le 29 janvier 1930. Son passage dans ce premier diocèse fut marqué par sa charité lors du tremblement de terre qui, en juillet 1930, y dévasta de nombreuses localités ; par l'impulsion donnée à l'enseignement religieux et à l'Action catholique, etc. Le 16 décembre 1935, il succédait au défunt cardinal La Fontaine, sur le siège patriarcal de Venise. Il reçut le chapeau de cardinal en décembre 1937. Devenu évêque suburbicaire de Sabine et Poggio Mirteto en 1949, secrétaire de la Sacrée Congrégation consistoriale, il fit de nombreux voyages : en Angleterre, au Mexique, au Canada et aux Etats-Unis en 1951 ; en France en 1953, où il visita Marseille, Lourdes, Auch, Paris, le Pas-de-Calais. En 1954, il présida le Congrès marial brésilien, et en 1955, la Conférence de l'épiscopat latino-américain. En 1956, il était en Belgique, lorsque survint la catastrophe de Marcinelle. Il visita encore l'Allemagne et la Suisse. En octobre dernier, il prit la parole au IIe Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs.

Son décès porte à 13 le nombre des chapeaux vacants dans le Sacré Collège, qui ne compte que 19 cardinaux italiens et 38 étrangers.

— A **La Paz (Bolivie)**, le Sénat abroge la loi autorisant le divorce. Pour devenir efficiente, cette décision devra être confirmée par la Chambre des représentants.

DÉCEMBRE 1957

DIMANCHE 1er. — A Notre-Dame de Paris, à l'occasion de la fête patronale de la Propagation de la Foi, hommage de Paris à S. S. Pie XII pour l'Encyclique **Fidei Donum**. Le cardinal Feltin préside la cérémonie, en présence du nonce apostolique.

— Des parents d'élèves de l'enseignement libre manifestent à Tourcoing pour protester contre le licenciement d'une femme de service d'une école publique de la ville, qui avait placé une de ses fillettes dans une école libre. Une motion de protestation sera remise au maire de Tourcoing.

— Mort, à Paris, à la suite d'une longue maladie, de M. David Mendès-France, père de l'ancien président du Conseil.

A l'étranger. — **L'Osservatore Romano** annonce l'érection au **Pérou** de la prélature **nullius** de Caravelli avec des territoires pris dans le diocèse d'Ayacucho et l'archidiocèse d'Arequipa. Elle est rendue suffragante de ce dernier. Le R. P. Frédéric Kaiser, administrateur provincial au Pérou des Missionnaires du Sacré-Cœur, est nommé à cette prélature.

— Le même journal annonce le transfert au siège résidentiel d'Aracaju (**Brésil**) de Mgr Joseph-Vincent Tavora, évêque titulaire de Prusias ad Hypium, et la promotion comme évêque titulaire de Abila Lysaniae, et comme auxiliaire de Mgr Nicolas Faselino, archevêque de Santa Fé (**Argentine**), de Mgr Enrico Principe, vicaire général du même archidiocèse.

— Le même journal annonce encore la mort, le 27 novembre, de Mgr François Sonik, évêque titulaire de Margum, auxiliaire et vicaire général de **Kielce**.

LUNDI 2. — Attribution des prix de l'Académie des sciences morales et politiques : M. Gérard Bauer reçoit le prix de la fondation Henri-Texier (250 000 francs), décerné pour la première fois. Il récompense les initiatives du lauréat en faveur de la sauvegarde des vestiges historiques de Paris.

— Le prince héritier du Yémen, S. A. Saif Islam Mohammed El Badr, venant d'Italie, arrive à Paris où il doit s'entretenir avec le ministre de la France d'outre-mer.

— Clôture, à Paris, des deux Journées régionales d'études de prévention dans les industries de la métallurgie.

— M. Maurice Audin, jeune chargé de cours à la Faculté d'Alger, arrêté le 11 juin dernier, et dont on est sans nouvelles suffisamment claires, est proclamé en Sorbonne docteur ès sciences mathématiques. C'est le professeur de Possel qui a présenté au jury la thèse du « disparu », qui était son assistant.

— Le prix Goncourt est attribué à M. Roger Vailland pour son roman **La loi**, qui appelle d'expresses réserves morales.

Roger Vailland est né en 1907 à Acy-en-Multien (Oise). Famille d'origine savoyarde. Etudes en Sorbonne, couronnées par une licence de philosophie. Avant la guerre, Roger Vailland fit une carrière de grand reporter et parcourut le monde entier.

Principaux livres : **Drôle de jeu** (Prix interallié 1945), **Bon pied, bon œil, Un jeune homme seul, Portrait d'un libertin, Réflexions sur la singularité d'être français, Les mauvais coups, 325 000 francs, Eloge du cardinal de Bernis.**

Au théâtre, Roger Vailland a fait jouer **Héloïse et Abélard** et **Le colonel Foster plaide coupable** (cette dernière pièce fut interdite par la Préfecture de police).

— Le prix Renaudot est attribué à M. Michel **Butor pour son roman La modification, dont la lecture doit être réservée aux adultes.**

Michel Butor a 31 ans. Il est né à Mons-en-Barœul, près de Lille. Diplômé de philosophie, il fut professeur en Egypte, lecteur à l'Université de Manchester. Il enseigna ensuite au lycée français de Salonique et à l'Ecole internationale de Genève. Actuellement, il s'occupe d'édition.

Autres livres : **L'emploi du temps** et **Passage de Milan.**

A l'étranger. — Abrégeant sa convalescence, le président Eisenhower quitte sa ferme de Pennsylvanie pour rentrer à **Washington.**

— Mort, à **New-York**, à la suite d'une attaque cardiaque, à l'âge de 57 ans, du Dr Manfred Joshua Sakel, initiateur du traitement de la schizophrénie par l'insuline. D'origine autrichienne, le Dr Sakel vivait aux Etats-Unis depuis 1936.

MARDI 3. — On annonce à Alger le ralliement du général Bellounis, appartenant au M. N. A. (Mouvement national algérien). Il place ses 3 000 hommes sous l'autorité française pour combattre le F. L. N.

A l'étranger. — A **Moscou**, s'adressant à un groupe d'Américains hôtes de la Maison des travailleurs, le professeur Garkavenko déclare que la Russie est aujourd'hui le pays de « l'athéisme de masse » ; que le clergé russe « coexiste » pacifiquement avec l'athéisme, comme un loyal serviteur de l'Etat soviétique ; que des 700 églises existant à Moscou en 1923, 140 seulement subsistent. Excluant l'Ukraine et le Caucase, il révèle que deux millions

d'acres de terres ont été confisqués aux couvents, 84 grandes et 1 000 petites propriétés, 2 000 édifices et maisons religieuses et 277 hôpitaux. Il n'a pu préciser le nombre des croyants actuels, mais une déclaration de l'Eglise orthodoxe les estime à 50 millions, non compris les catholiques romains, les baptistes, les luthériens, les mahométans et les juifs.

MERCREDI 4. — Une remise en ordre des prix par le gouvernement provoque 2,7 % de hausse de l'indice des 179 articles et un nouveau déclic du mécanisme de l'échelle mobile des salaires.

— A Paris, IXe Congrès de l'habitat rural jusqu'au 6 décembre. Plus de 500 participants. Thème : « Le rôle des organismes de l'habitat rural dans la mise en œuvre du troisième plan de modernisation et d'équipement ».

— Sur proposition de l'Académie des sciences, l'Institut décerne un grand prix Osiris, d'un million, au professeur Edmond Sergent, organisateur de l'Institut Pasteur à Alger, connu par ses recherches sur les maladies infectieuses causées par les insectes.

— M. André Lahillonne, superpréfet de Bordeaux, est nommé préfet de police de Paris en remplacement de M. Roger Genebrier. Agé de 55 ans, M. André Lahillonne est né à Toulouse. Il a débuté dans la carrière préfectorale en 1934. En 1943, alors qu'il était préfet des Côtes-du-Nord, il fut déporté à Buchenwald, puis à Planssee, et rapatrié d'Allemagne en mai 1945.

— M. Jean Mairey, ex-directeur de la Sûreté nationale, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, est nommé superpréfet de Bordeaux.

— M. Galy-Gasparrou, député de l'Ariège, est élu secrétaire général par le bureau du parti radical.

A l'étranger. — Le prix Duff-Cooper, récompensant une œuvre littéraire publiée en anglais ou en français au cours des vingt-quatre derniers mois, est décerné à l'écrivain britannique M. Lawrence Durrell pour son roman : **Bitter Lemons (Citrons amers)**.

— **L'Osservatore Romano** annonce que la Préfecture apostolique d'Esmeraldas (**Equateur**) a été élevée au rang de vicariat apostolique, restant confiée à la Congrégation des Fils du Sacré-Cœur de Jésus (Missions africaines de Vérone). Le R. P. Angelo Barbisotti, déjà préfet apostolique d'Esmeraldas, est promu évêque titulaire de Caunus et vicaire apostolique du nouveau vicariat.

JEUDI 5. — Grave crise au sein du gouvernement. Les ministres socialistes refusent, en accord avec leur parti, de « cautionner » la hausse des produits alimentaires résultant de la suppression des détaxations ou des subventions. Ils réclament, en outre, 100 milliards — au lieu de 54 — pour les traitements ou les retraites des agents de la fonction publique. Ces exigences mettant en cause l'équilibre du budget 1958, les socialistes proposent de compenser ce surcroît de dépenses par des impôts supplémentaires.

— L'Assemblée nationale vote la confiance au gouvernement en adoptant, par 223 voix contre 187, les projets financiers en seconde lecture.

— Devant la menace de démission des ministres socialistes, M. Félix Gaillard réunit les leaders de tous les partis. Un accord intervient pour le maintien : 1° des subventions, sauf pour le pain ; 2° de 14 milliards pour l'Education nationale ; 3° de 10 milliards pour le Sahara ; 4° de la majoration des allocations familiales. Divergences persistantes sur le traitement des fonctionnaires et les moyens de maintenir l'impasse de 600 milliards. Les modérés sont formellement opposés à toute aggravation de la fiscalité.

— L'Institut décerne deux autres prix d'un million chacun de la fondation Osiris, l'un au professeur honoraire de la Sorbonne, M. Joseph Vendryès ; l'autre, à M. Raoul Blanchard, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1929.

Le professeur Vendryès est un des maîtres de la philologie française. Il est l'animateur de la **Revue Celtique** et de la Société de linguistique. On lui doit le déchiffrement de nombreuses inscriptions syllabaires cypriotes de langue inconnue. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, d'un **Traité de grammaire comparée des langues classiques**, en collaboration avec Meillet. Il appartient, depuis 1931, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Le professeur Raoul Blanchard a enseigné la géographie générale aux Universités de Grenoble et d'Harward. Il est l'auteur d'études renommées sur les Alpes occidentales et sur la géographie du Canada et des Etats-Unis.

— Mort, à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce, à l'âge de 73 ans, de M. Achille Urbain, de l'Académie de médecine, ancien directeur du Museum. Ayant commencé sa carrière dans l'armée, comme vétérinaire, M. Urbain appartint ensuite à l'Institut Pasteur avant de devenir, en 1930, sous-directeur de la ménagerie du Jardin des Plantes. Il fut d'autre part chargé, après l'Exposition coloniale, de maintenir, puis de transformer le petit parc zoologique qui devait devenir, en 1934, le « Zoo de Vincennes ». A ce moment, M. Urbain venait d'être nommé professeur. C'est en 1941 que ses collègues l'appelèrent à la direction du Museum. On lui doit d'importants travaux de bactériologie et un remarquable ouvrage sur la psychologie des animaux sauvages.

A l'étranger. — Le gouvernement de l'**Indonésie**, exigeant que les Hollandais quittent l'Irian (Nouvelle-Guinée occidentale), décide l'expulsion de 50 000 ressortissants hollandais et la fermeture des consulats des Pays-Bas.

— **L'Osservatore Romano** annonce l'érection, aux **Etats-Unis**, du diocèse de New-Ulm, avec des territoires de l'archidiocèse de Saint-Paul de Minnesota dont il est suffragant, et la nomination à la tête de ce nouveau diocèse de Mgr Alphonse J. Schladweiler, curé de la paroisse de Sainte-Agnès, à Saint-Paul de Minnesota.

— Le même journal annonce encore la nomination comme évêque titulaire de Pertusa et auxiliaire de Mgr O'Brady, archevêque de Saint-Paul de Minnesota, de Mgr Léonard P. Cowley, curé de la paroisse Saint-Olaf, à Minneapolis.

VENDREDI 6. — Crise ministérielle écartée. La « Table ronde » des leaders des groupes parlementaires accepte un accord de principe portant le traitement de base des fonctionnaires à 210 000 fr. le 1er janvier. Mais il reste à trouver 50 milliards pour couvrir les autres dépenses.

— Une vaste opération de police permet d'arrêter dans la métropole 142 chefs F. L. N. et M. N. A.

— La Société de chimie biologique décerne le prix Charles-Mayer, d'un montant de 500 000 fr., au professeur Jean Brachet, chef du laboratoire de morphogénèse expérimentale et de physiologie cellulaire à l'Université de Bruxelles.

— Mort, à Nice, à l'âge de 76 ans, de M. Robert Esnault-Peltérie, dont le nom reste attaché à l'histoire de l'aviation, de l'aéronautique et de l'astronautique. Il appartenait à l'Académie des sciences (section des applications de la science à l'industrie) depuis 1936. Son ouvrage, **L'astronautique**, est une somme universellement consultée. Constructeur d'un planeur biplan en 1906, il est l'inventeur du « manche à balai » et des moteurs en étoile, à nombre impair de cylindres.

A l'étranger. — Echec du lancement du satellite des **Etats-Unis**. La fusée porteuse explose sans quitter le sol, au moment de sa mise à feu.

— **L'Osservatore Romano** annonce la mort, le 4 décembre, à l'âge de 85 ans, de Mgr Joseph Alves Correia Da Silva, évêque de **Leiria (Portugal)** depuis 1920.

SAMEDI 7. — L'Assemblée nationale vote l'assurance obligatoire pour tous les utilisateurs de véhicules à moteur, et décide qu'à partir d'octobre prochain la reconnaissance de tout groupe par-

lementaire exigera qu'il comprenne au moins 28 membres au lieu de 14. Quinze groupes parlementaires sont actuellement constitués à l'Assemblée. Neuf comptent moins de 30 membres.

— Mort, à Marseille, à l'âge de 56 ans, du général d'armée Lardin, commandant la 9e région militaire, qui, en août 1944, participa à la campagne d'Italie, puis à la campagne de France.

A l'étranger. — Grâce à l'abstention du Libéria, qui a abandonné le camp afro-asiatique, la coalition antifrançaise échoue à l'**O. N. U.** où la Commission politique (37 voix contre 37 et 6 abstentions) n'a pu voter aucune résolution sur l'Algérie.

— Annonce de la mort, à **Rome**, à l'âge de 70 ans, de l'écrivain Mario Puccini. Auteur de nombreux romans, il avait collaboré à plusieurs journaux italiens et étrangers.

DIMANCHE 8. — Sept cents délégués, participant aux travaux du Comité exécutif du parti radical dissident, réclament la création d'une « formation homogène centre-gauche ».

— A Paris, Congrès de fusion de la Jeune République, de la Nouvelle Gauche, du Mouvement de Libération du peuple, et de l'action socialiste pour former un nouveau parti : l'Union de la gauche socialiste (U. G. S.). Une fraction de la Jeune République reste autonome.

— Le général Guillaume est élu président de l'Association Rhin et Danube.

— Clôture, à Marseille, du premier Congrès de médecine physique, qui a groupé 180 professeurs et spécialistes de France et de l'étranger (Pologne, Italie, Russie, Hollande, Belgique, Autriche). Il a été consacré particulièrement aux techniques de rééducation motrice des accidentés, de poliomyélitiques, etc.

— Par la Constitution apostolique **Qui arcana**, publiée aujourd'hui, le siège du diocèse de Fréjus **(Forum Julii)**, qui remonte au IVe siècle, et est uni au titre de Toulon, est transféré dans cette dernière ville, qui était son siège jusqu'à il y a environ cent cinquante ans. La nouvelle cathédrale sera l'église de Sainte-Marie de Toulon, tandis que l'ancienne cathédrale de Fréjus recevra le titre de cocathédrale.

A l'étranger. — Poursuivant sa politique de bascule entre l'Est et l'Ouest, la **Yougoslavie** renonce à l'aide militaire des Etats-Unis.

— Tension hispano-marocaine à la suite de raids de guerriers marocains dans l'enclave d'**Ifni**. Démonstration navale espagnole devant Agadir. Vive protestation de Rabat à Madrid.

— **L'Osservatore Romano** annonce : 1° l'érection du nouveau diocèse de **Malanje (Angola portugais)**, avec des territoires détachés de l'archidiocèse de Luanda et du diocèse de Silva Porto ; et la nomination, comme évêque dudit diocèse, de Mgr Manuel Nunes Gabriel, recteur du Séminaire archidiocésain de Luanda ;

2° les nominations suivantes : a) de Mgr Ladislao Paz, évêque titulaire d'Amathus de Palestine, comme évêque de **Corumba (Brésil)** ; b) de Mgr Bernardin Berrios Gainza, évêque de San Felipe de Aconcagua (Chili), comme évêque titulaire d'Anastasiopolis; c) de Mgr Raymond Munita Eyzaguirre, évêque de Puerto Montt, comme évêque de **San Felippe de Aconcagua (Chili)** ; d) de Mgr Joseph-Joachim Ribeiro, chanoine honoraire de la cathédrale et vice-recteur du Petit Séminaire d'Evora, comme évêque titulaire d'Aegeae et auxiliaire de Mgr Trindade Salgueiro, archevêque d'**Evora (Portugal)** ; e) du R. P. Jules Puset, de la Compagnie de Marie, comme évêque de **Tamatave (Madagascar)** ; f) du R. P. Théodore Van den Tillaart, de la Société du Verbe-Divin, comme évêque titulaire de Mulia et vicaire apostolique d'**Atambua (Timor, Indonésie)**.

LUNDI 9. — Le prix interallié est attribué à M. Paul Guimard, pour son roman **Rue du Havre.** Le lauréat, âgé de 36 ans, est journaliste.

— Le prix Pierre-Mille, qui doit récompenser le meilleur reportage outre-mer, est décerné à M. Georges Chaffard, collaborateur du **Monde,** pour différents articles sur le Viet-Nam, le Cambodge, le Laos et le Cameroun.

— Les Associations de journalistes étrangers à Paris renouvellent leurs bureaux. M. Geoffrey Myers, du **Daily Telegraph**, succède à M. Harold Callender du **New-York Times,** à la présidence de l'Association de la presse anglo-américaine. M. Lauris Manucci, de la **Stampa**, est élu président de l'Association de la presse étrangère.

— La presse publie une déclaration des principaux cardiologues français sur la chirurgie cardiaque en France. Ils demandent une aide matérielle puissante permettant d'opérer la masse des enfants français qui attendent !

A l'étranger. — A **Turin**, le premier Congrès du peuple européen, auquel participent 240 délégués, réclame l'élection d'une Assemblée constituante.

— A **Chypre**, émeutes au cours de manifestations pour l'indépendance, à l'occasion de l'ouverture du débat sur l'île à la Commission politique de l'O. N. U. 84 blessés, dont 18 membres des forces de sécurité ; 133 arrestations.

MARDI 10. — **L'Osservatore Romano** et le **Journal Officiel** rendent publique la nomination du chanoine Elchinger comme évêque titulaire d'Antandrus et coadjuteur avec droit de succession de Mgr Weber, évêque de Strasbourg.

S. Exc. Mgr Elchinger est né le 2 juillet 1908 à Soufflenheim (Bas-Rhin). Après avoir fait ses études au lycée de Hagueneau et à l'institution de La Malgrange à Nancy, il entrait, en 1925, au Grand Séminaire de Strasbourg et s'inscrivait à la Faculté de théologie catholique. Son service militaire achevé, il partait pour le Séminaire français de Rome, où il suivit les cours de l'Université grégorienne, de 1928 à 1931. Ordonné prêtre à Strasbourg par S. Exc. Mgr Ruch, le 4 avril 1931, il fut nommé, la même année, professeur au Grand Séminaire. Après l'armistice de 1940, l'évêque de Strasbourg, en exil à Périgueux, le prit comme secrétaire particulier. En octobre 1941, il lui confia la direction du Séminaire universitaire de Strasbourg installé à Clermont-Ferrand, et, en 1945, à la Libération, le nomma directeur diocésain de l'enseignement chrétien et des œuvres catholiques d'étudiants, avec la charge de créer la direction de l'enseignement. En même temps, le chanoine Elchinger assuma les fonctions d'aumônier diocésain de l'A. C. I., de la J. E. C., de la J. E. C. F. et de la J. I. C. F. En mars 1951, il devint membre de la Commission nationale de l'enseignement religieux, et l'année suivante, il fut mis à la tête de la sous-Commission nationale de l'enseignement religieux du technique. Il anima ainsi avec dynamisme une équipe européenne de spécialistes de questions de pédagogie religieuse.

Docteur en théologie et licencié ès lettres (philosophie), Mgr Elchinger a publié, en 1948, un **Guide pour l'enseignement religieux et l'éducation chrétienne.** Il a créé la même année les fiches **Vérité et vie**, qui sont pour les catéchistes un instrument de valeur et constituent une véritable revue de pastorale catéchétique. Il a fait paraître en 1951, un recueil de **Lectures bibliques**, excellente initiation à la lecture de l'Ancien Testament, qui a été traduit notamment en vietnamien. Il a enfin fait beaucoup pour le rayonnement culturel de Strasbourg, principalement pour l'organisation du cycle annuel des « Conférences des Humanités chrétiennes ».

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse »,
5, rue Bayard, Paris-8e. *Le directeur :* JOSEPH MATHERO

Vient de paraître



L'album du Centenaire

VISAGES DE LOURDES

par des membres de l'équipe rédactionnelle du " Manuel du Pèlerin " (édition nationale)

VISAGES DE LOURDES s'adresse à tous, pèlerins ou non, à qui il permet de participer à l'événement considérable de l'année 1958

Un illustré de 20 × 29 de 48 pages offset en couleurs sous couverture hélio-couleurs

160 photographies inédites : 150 francs

ÉDITIONS DE LA BONNE PRESSE, 5, rue Bayard, Paris-8e
Dépôt général pour la Belgique :
216, CHAUSSÉE DE WAVRE - BRUXELLES

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

MAISON de la BONNE PRESSE,
5, rue Bayard, Paris-8e - C. c. p. Paris 1668
Tél. : BAL. 73-05

France et Union Française : 1 an, **1250** francs : 6 mois' **675** francs. ● Canada et U. S. A.., « Périodica » : 1 an, **4,50** dollars : 5090, avenue Papineau, Montréal 34. ● Autres pays : 1 an, **1500** francs ; 6 mois, **800** francs.

PRIX DU NUMÉRO : 60 frs pour l'année en cours, par 5 ex. net : **45 frs** plus le port. Numéros des années précédentes : **80 frs** l'exemplaire.

Reliure mobile : dos et extérieur en pégamoïd, titre doré au dos - Millésimés 1956-1957-1958 sur demande : **650 frs** (Ajouter 125 frs pour frais postaux).

SOMMAIRE DU No 1270 — 2 FÉVRIER 1958